PER
M-414

MAINMISE

numéro 56, mars 1976

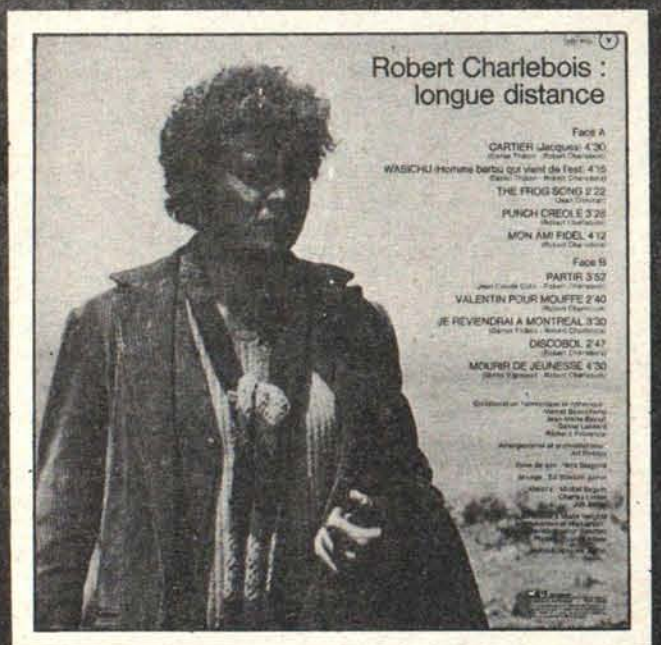
75¢



HARMONIUM

SN 905
Solution

-LONGUE DISTANCE



ROBERT CHARLEBOIS-

EDITORIAL

Déjà le quatrième numéro depuis que nous avons changé de format! A date, malgré quelques réactions négatives, un feedback excellent. Assez bon pour nous faire sentir que l'orientation du journal vers la musique comme première grande valeur culturelle québécoise était une voie à explorer. De même que le coup de barre vers la recherche d'une définition du village alternatif lente mais progressive. Les propositions de collaboration se multiplient. Beaucoup de jeunes musiciens s'adressent déjà à nous.

Dans ce numéro de février, un manqué: celui du texte d'Edgar Fruitier qui nous téléphona une semaine avant le deadline pour nous dire que, partant en vacances et ayant été dernièrement débordé de travail à la radio et au théâtre, il n'avait pas eu le temps de signer sa chronique de musique classique. C'est donc dans le prochain numéro qu'il nous parlera de Monteverdi. En plus, une entrevue de Christine avec Châtelaine. Puis, une entrevue de George Turcot avec Harmonium. Un grand texte sur les films d'Arthur Lamothe donc sur les Indiens du nord du Québec. Les chroniques habituelles dont celle des disques, avec Pierre Voyer, celle des livres, avec Georges Khal, celle du Répertoire, avec Christian Allègre. Un très beau texte sur la Mission Greenpeace passée concrètement à la défense des baleines et des phoques, menacé, comme les Indiens du Québec, de disparition.

"Si vous ne faites pas partie de la solution, c'est que vous faites partie du problème", disait Eldridge Cleaver. Chacun de nous est devenu une minorité. Nos papes se chicanent. Nos chefs ont peur. La majorité s'ensilence. Bon. Que faisons-nous ensuite? Nous vivons au jour le jour, nous aimons, nous jouons, nous créons, nous écoutons, nous essayons de partager, nous bâtissons petit à petit un monde possible à vivre. Qui dit mieux?

A tous les amoureux de la vie et à Arthur Lamothe qui nous a donné dans les derniers jours un vibrant témoignage de cet amour, salut!

MAINMISE est un journal mensuel diffusé par les Distributions DYNAMIQUE, 775 Lebeau, Montréal (tél.: 332-0680). Dépôt légal: 1er trimestre 1976. Courrier de deuxième classe: NO. 2511. Port de retour garanti par MAINMISE. Le journal n'est pas responsable des taches de café ou autres ennuis pouvant survenir aux manuscrits ou aux dessins qui lui parviennent, mais on vous promet de faire attention quand même.

Fondateurs: Jean Basile et Georges Khal.
Rédaction, administration, abonnements, fabrication et publicité: MAINMISE, 1589 St-Denis Montréal, H2X 3K2, Tél.: 843-4792 et 843-5844 pour la publicité.
Équipe de production: Arabelle Grondin, André-Gilles d'Astous, Claude Puff-Puff et Michel Chevrier.

SOMMAIRE

INFOROCK: ..... page 5
JAZZ: ..... page 8
INTERVIEWS:
Robert Paquette ..... page 10
Harmonium ..... page 13
LA CHANCE AUX CHANSONS page 17
DISQUES: ..... page 18
INTERVIEW:
Châtelaine ..... page 32
GREENPEACE: ..... page 34
CARCAJOU ET LE PÉRIL BLANC ..... page 36
LIVRES: ..... page 41
RÉPERTOIRE: ..... page 46

Liste des Collaborateurs:
Christian Allègre, Jean Basile, Pierre Bédard, Serge Cabana, Jean Clouâtre, Kathou Cordeau, Pierre Desruisseaux, Michèle Favreau, Rosaire Gagnon, Georges Khal, Arthur Lamothe, Jacques Lebel, Christine L'Heureux, Francine Saia, Rémi Savard, Michel St-Germain, Sleepy-la-Goune, Laurent Trudel, Georges A. Tucot, Pierre Voyer.
Photos: Paul Décarie (Interviews Harmonium et Robert Paquette), Gui Bernardès, Guy Borremans et Bruno Massenet (Carcajou), Rex Weyler (Greenpeace), Charles Gauthier.
Bandes dessinées: Robert Davidtf, Charles Montpetit et Yves Poissant.

MESSAGES

Nous sommes trois gars qui voulons nous partir une commune au printemps mais nous avons besoin de collaboration de personnes désirant (es) vivre en commune. Le tout débutera en mai 76 mais sera mis en marche en juillet. A tous ceux que ça intéresse, écrire à: Commune Buggy Ville, Route Héroux, Charette, Co. St-Maurice. Québec. Tél.: 221-5455 (code régional: 819).

Allô, Mutants et Mutantes! Si vous êtes à la campagne et si vous êtes au courant de petites maisons à louer pour l'été, ça nous ferait plaisir de recevoir des renseignements. Ecrire à cette adresse: Jean et Péronelle Chicoine, 6313 Beaucourt, Montréal-Nord. De la ville plastique, on en a assez.

Bonjour, amis de la terre! L'hiver est bien beau dans la plaine. La maison a fière allure, crachant dans le ciel sa blanche fumée de bois qui sent bon. Je bûche comme un bon pour répondre aux appétits voraces du poêle et de la fournaise, mais pendant que je bûche, ça prendrait une bonne femme en dedans pour fournir les brasiers et chauffer le thé pendant qu'à la brunante je reviens content de ma journée. A part de ça, "cet été, je ferai un jardin, il sera petit, c'est certain, mais je le ferai aussi beau que toi" (Clémence). Je vous aime bien, merci bin pis à betôt Robert. Rang Côte Saint-Pierre, Saint-Célestin, Co. Nicolet.

Salut à vous tous! Maniaques de Mainmise et autres... J'ai un petit service à vous demander. C'est que, voyez-vous, on est quelques détenus du "pen" de Cowansville qui veulent correspondre avec des gens comme vous tous. Tout ça dans un but bien défini: l'amitié, la vraie. Nous avons eu la chance de trouver dernièrement, parmi un gros tas de journaux, Mainmise. Ce qui, par le fait-même, nous a bien fait songer. Par ce hasard suprême, nous vous exposons en un si beau jour le projet Notre Pas... Donc, si vous avez un petit cinq (5) à (10) minutes de trop dans vos longues soirées en fumantvot'ti-joint... Ecrivez-nous donc. On s'ennuie, nous autres. Toute première correspondance devra être adressée à Gino Dupuis (0161), Institut de Cowansville, R.R.1, Cowansville, Qué. Ou bedon à: Alain Dupuis (0395). Qu'importe le sexe, l'âge, la couleur, la religion, on vous aime comme vous êtes J'ai dit qu'on était quelques détenus; on est des grosses douzaines.

On attend. Salut!

Je cherche un exemplaire du numéro 3 de Mainmise: Richard Fillion, 1193 St-Jean Baptiste, Thetford Mines, Québec, G6G 3S6.

Je vous suis de loin depuis quelques années et je suis heureux de vous écrire pour vous dire que votre numéro de février m'a fait tripper comme rarement un magazine l'avait fait jusqu'à maintenant, surtout les interviews. (Forestier et Brassard).

J'ajoute que, depuis le changement de format Mainmise prend une allure professionnelle qui pousse à l'acheter par plaisir plutôt que pour soutenir une cause. Le Rolling-Stone québecois?... et pourquoi pas...?

Ah! et puis tant qu'à faire j'm'abonne, surtout que, grâce à vous, je viens de retrouver la trace d'une vielle amie...

Bien le bonjour et à bientôt... têt-ben.

Serge Langevin

Je suis à la recherche du dernier volume écrit par Aldous Huxley c. à. d. son roman utopique Ile, édité chez Plon. Comme l'édition du volume est maintenant épuisée, je n'ai pu le trouver en librairie. Je fais donc appel à quiconque pourrait me procurer le volume et je me fous qu'il soit neuf ou vieux, magané à mort ou inutilisé. Tout ce que je veux, c'est l'Intégral du texte. Ca presse un peu. Bonjour à vous tous, chers "horribles travailleurs", Jean-Claude: 626-3078.

Une invitation: Qu'est-ce qu'on attend ici? On est tous des petits Québécois avides de liberté. Etudiants, travailleurs etc... etc... sans but, on se laisse rouler la tête dans nos grandes villes sans passé ni futur, seulement ce présent désespérant, anéantissant tout reflet de bonheur qui nous est donné chaque jour dans une grande marmite de routines. Eh! ben, chu tanné, y'é temps que ça change. Je le sais, chu pas le premier à dire ça. Des amis et moi, on a réfléchi sur le problème qui se pose pour la santé morale et physique, on s'est donc invité à aller passer une vie ensemble. On ne prévoit pas le temps futur mais on a un but: déguerpir d'ici au plus vite avant d'être trop atrophiés pour ne plus pouvoir bouger... On s'en va. Je vous invite aussi, frères et soeurs à partir pendant qu'il y a encore de belles terres de libres. Il faut reconquérir. Le Kébek géographiquement parlant. C'est pas seulement avec des poèmes qu'on fera vibrer la tête des gens; il y a aussi le réalisme (poétique). Qu'est-ce qu'il y a de plus beau à voir qu'un lever et un coucher de soleil, de travailler dur le jour et de fraterniser le soir dans la liberté, hein? On vous invite à faire comme nous. On se reverra peut-être à la moisson d'automne. Salut, famille! Serge de Hull.

Un mutant est à la recherche de gais mutants afin de vivre certaines utopies. Prévois pour betôt un retour aux sources, un voyage, recherche commune, maitrise en yoga et commence à peine à jouer de la flûte.

A bon entendeur, salut! Richard Coco Langlois, 919 Pierre Joffrion, Boucherville. P.S. Viens faire ton tour à la Maison des Jeunes..

Groupe de lutte pour la liberté des enfants. Nous voulons rejoindre les parents qui n'envoient pas leurs enfants à l'école, quelle qu'en soit la raison. Tél.: Suzanne , 658-1954, Marjolaine, 522-1282, Réal, 937-3740.

A partir du 30 janvier et ce, à toutes les deux semaines, le **Groupe de la veillée** organise des soirées d'action collective au 5785 Boulevard Monk. Le **Groupe de la veillée** est un atelier de recherches sur le travail de l'acteur. Ces soirées sont ouvertes à tous. Pour plus de renseignements, veuillez communiquer à 522-2764 ou 652-2349.

Message universel: Salut! Nous désirons former un groupe "embarqué" et amical dans le but de nous intégrer à des activités socio-culturelles intenses et variées pour élargir nos possibilités d'action, d'intérêt... Exemples: cinéma amateur, sorties de groupe(s), excursions de fins de semaines, spectacles, films. On a le goût de s'impliquer davantage dans le milieu (ceux qui bougent et même ont la bougeotte), d'affranchir nos idées, élaborer des projets concrets, afin d'amener des éléments positifs humains, de faire germer des possibilités, en un mot, de vivre et de respirer. Le grand mal du siècle dit-on! Dans l'espoir d'un groupe large et ouvert à tous, on attend à tout le moins de tes suggestions. François Pierre et Jean, A/S Jean Boucher, 920 Robin, appt. 304, Montréal, Québec.

Chère Mainmise,

en rapport avec votre discussion sur le cancer, j'ai noté que vous avez brièrement abordé le sujet de l'alimentation en rapport avec le cancer. Vous avez parlé de l'importance du magnésium dans la nourriture et de la trop forte consommation de viande. Vous avez aussi parlé du taux de cancers des Orientaux. Il est encore bas pour les Chinois et augmente pour les Japonais depuis qu'ils se sont mis à l'heure des Occidentaux. Il faut remarquer que depuis des siècles, ces gens-là, sont dotés d'une cuisine traditionnelle et qu'ils continuent encore aujourd'hui à manger comme le faisaient leurs ancêtres. Et comme vous l'avez fait remarquer, on a l'impression que le cancer progresse avec la civilation occidentale. Sur ce sujet, il y a un gars de Montréal qui a écrit des livres intéressants qu'on ne lit jamais parce qu'il est naturopathe qu'il n'est pas médecin dans le sens de médecin traditionnel parce que ce qu'il nous dit est très dur à avaler: pour lui, les plus grandes causes de maladies et de cancers nous viennent des produits suivants: le café, le thé, les boissons gazeuses, le chocolat, les produits pharmaceutiques et toutes les cochonneries que les grands trusts, aidés de leur armée de chimistes insèrent dans notre nourriture et dans notre terre. La science officielle commence, aujourd'hui, commence déjà à reconnaître quelques-un de ces faits. Il serait bon que Mainmise, qui se veut un peu, le porte-parole du Grand Village Global, offre aussi à ses lecteurs cette autre alternative. Le gars s'appelle Raymond Barbeau et ses livres s'intitulent: L'importance du magnésium dans la santé. La cause du cancer et la cause inconnue des maladies. Je les recommande à votre attention.

Pour ce qui est de la schizophrénie, il est une autre thérapie qui est plus récente que celle proposée par Laing et qui semble efficace pour les névroses et pour beaucoup de cas de psychoses. Je veux parler de la thérapie du "cri primal". Le découvreur Arthur Janov, est lui aussi très dur pour nos petites idées sur la folie, sur la maladie et sur toutes les autres formes de vasages psychothérapeutiques. Il nous offre une autre solution à nos problèmes. Ce n'est peut-être pas la meilleure mais on ne peut pas l'écarter sous prétexte que ces livres sont des best-sellers.. Lui, aussi, aborde le sujet du cancer, à l'occasion dans ses livres. Il serait dû en partie au stress, à la tension accumulée dans le système nerveux depuis la naissance. Je suppose que quelques-uns d'entre vous connaissent déjà quelques-uns de ses livres: The Primal Scream, The Primal Revolution, The anatomy of Mental Illness et le dernier mais non le moindre, The feeling Child qui en fera blower plus d'un en traitant de l'éducation à donner aux enfants. Je n'ai pas l'intention de parler du contenu des volumes, ça me prendrait trop de temps et puis je suis sûr que ces livres vous intéresseront. Je demeure un lecteur fidèle, même si je ne suis pas toujours d'accord. En espérant ne pas trop vous avoir ennuyé.

Pierre Caron
1056 Joliette
Longueuil

Réponse: Mainmise a publié, dans son numéro 50, une critique du livre de Janov: Le Cri Primal. Quant au livre de Barbeau, nous en parlerons peut-être dans une chronique ultérieure. Merci pour les commentaires..

Un mot vous échappe... le petit Robert le rattrape.



l'alternatif
845 8887
(PRES MAISONNEUVE)
1587 Saint-Denis Mtl.

TOUS
LES
DISQUES !
Rock, jazz,
classique...
IMPORTATIONS

LE VA-ET-VIENT
Achat et vente
de disques usagés.

●●●

768 Rachel (St-Hubert),
Mtl. 521-3375.

LES PRODUCTIONS BEAU BEC PRÉSENTENT



CAPITAINE NO
6 mars à 10h
(1re partie: Les Frères Brothers)



MANEIGE
10 avril 7h30 et 10h

$2.50, $3.00, $3.50 SIEGES RESERVES
RÉSERVATIONS 277-3186, 277-3187
BILLETS EN VENTE à la librairie du cinéma OUTREMONT
à l'Alternatif et chez Sauvé Frères.

au cinéma
1248 BERNARD
277-4145
OUTREMONT

MARRAZZA MUSIQUE INC.

CERWIN-VEGA-FENDER
Dynachord-MOOG-Système SG-Amps.
V.T.-SHURE-
Disco-tek
Amplificateurs
Haut-Parleurs
CLAVIERS
Système de Son-Chant
Microphones
SYNTHETIZERS
Pédales d'Effets-Wah Wah-Fuzz-Etc...

Locations
Systèmes de sons
Amplis
Instruments

Guitares ARIA, GIBSON, FENDER, MARTIN, OVATION GUILD, DOBRO, RICKENBACKER, LUDWIG, RODGERS, KING, DEFORD, SELMER, LATIN PERCUSSION, ETC...

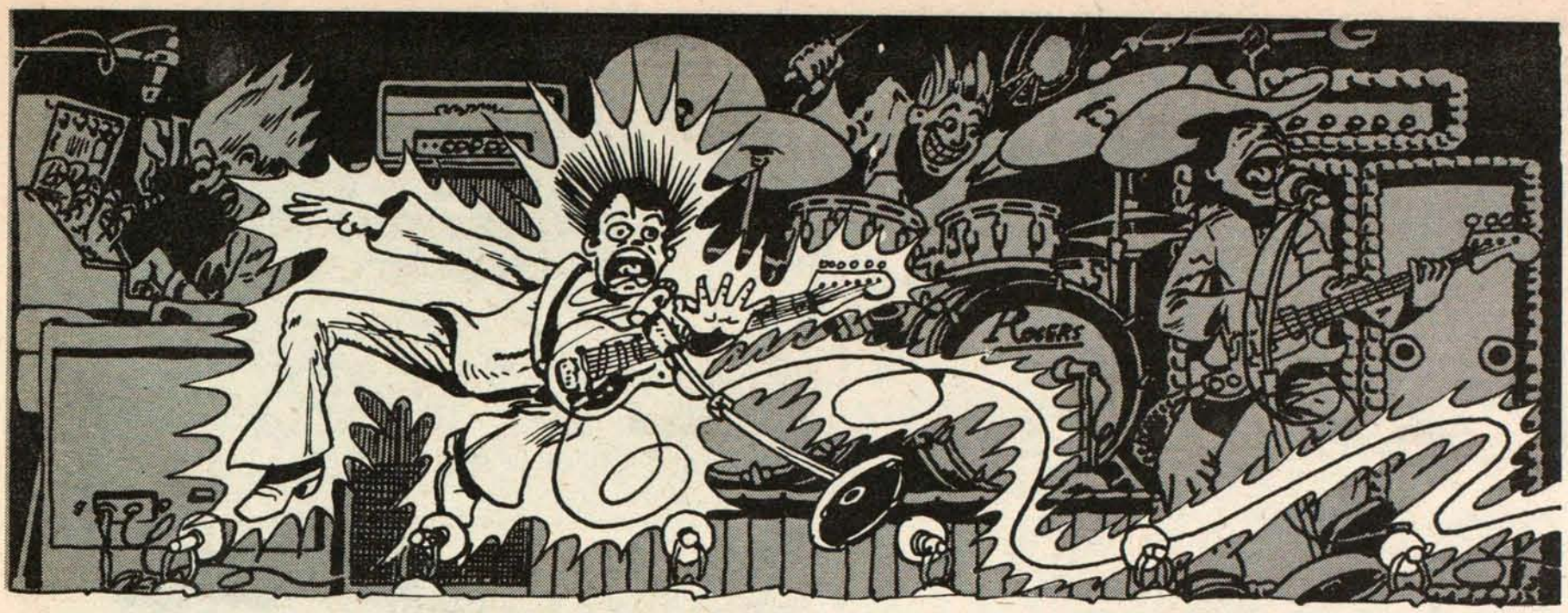
REPARATIONS
Amplis,
Fuzz, etc....

P. MARRAZZA MUSIQUE INC.
INFORMATIONS: 7082 St-Hubert, Montréal, 271-1182
475 Ste-Catherine Ouest, Montréal 849-8069.

★

"Sam the Record Man"

399 STE-CATHERINE O.
JUSTE A L'OUEST DE BLEURY
JUST WEST OF BLEURY
PRÈS DU METRO – NEAR THE METRO



INFOROCK

CONVENTUM: UN GROUPE A SURVEILLER.

Conventum, pour ceux qui n'ont pas encore perdu leur latin, veut dire réunion. Or les gars du groupe Conventum forment une équipe solide qui, depuis trois ans, évolue dans la grande école de la vie. Les membres de cet ensemble, tous assez charmants d'ailleurs et pleins d'idées, s'appellent: Charles-ô **Barbeau** (piano, claviers) Jean-Pierre **Bouchard** (guitare électrique, acoustique, flûte à bec, voix), André **Duchesne** (guitare acoustique, percussion, voix), Jacques **Laurin** (basse, contre-basse), Matthieu **Léger** (batterie, percussion, flûte à bec), Jean-Pierre **Tremblay** (saxos, clarinettes, percussion) et Michel **Tremblay** (batterie, cloches). On les entendra au **Café Campus le 8 mars**, c'est une invitation. Puis, nos gais-lurons partiront avec Raoul Duguay en tournée dans 16 villes du Québec. Ce qui est étonnant et merveilleux avec Conventum, c'est qu'ils se "produisent" eux-mêmes, ils assument et assurent leur propre production... Cela a commencé à l'A.T.E.M., atelier d'expression multidisciplinaire (remembrer l'Association des sculpteurs, rue Sanguinet). Leur but, un beau grand rêve de jeunesse: acquérir leurs moyens de production, garder leur indépendance face à toute forme de production établie, sans avoir à tenir compte de personne. Leur historique en bref: la cellule de base (Tremblay-Tremblay Bouchard & Duchesne) formait à Jonquière un groupe nommé 'la Carapace' spécialisé dans le free-jazz poétique et le free-rock capoté...

En 1973, Conventum faisait des jams et de 'l'animation sociale' à l'A.T.E.M.. En 1974, il y eut plusieurs autres formations: un violon s'intégra, et les très célèbres Maurice Richard et Yves Charbonneau. En 1975, Conventum présentait 2 spectacles à la rencontre nationale de la contre-culture à la Bibliothèque Nationale. Depuis l'été, la formation actuelle joua pour une Chant'Aout québécoise et pluvieuse, et au Festival d'été de Longueuil, plus Vaudreuil le 31 janvier. **Conventum** a plus d'une corde à son arc: de 1969 à 1973, le groupe créa des musiques de films dont "la Tête au Neutre" de Jean Gagné (production Québec 89), "Bar Salon" d'André Forcier (les Ateliers du Cinéma), "L' ou 'L" de Jean Gagné (productions 89), "Jos Carbone" de Hugues Tremblay, et "Monique Proulx, coureuse automobile" (O.F.Q. et les Productions Mutuelles). A venir bientôt, une musique pour "L'Eau chaude, l'Eau frette" d'André Forcier C'est un beau bilan... Projets de disques? Ils veulent se produire eux-mêmes en se servant de l'A.T.E.M. **Conventum** est d'abord une "école", c'est un groupe qui **SE** pratique, il monte des pièces, il agence (et je trouve qu'il le fait bien) la mélodie et les accords. **Qu'on vante homme...** ça vaut la peine...

Kathou



BRUCE COCKBURN

Place des Arts,

C'est dans une atmosphère d'amitié générale, comme si nous étions tous venus là pour entendre un ami nous jouer ses dernières compositions que Bruce Cockburn entrait dans la grande salle de la PDA ce soir-là. Je m'attendais, ne le connaissant encore que par ses disques, à voir entrer un lion à la crinière flamboyante sur la scène. C'est un gars tout simple, comme un peu gêné de se trouver soudain au milieu de tout ce monde, qui est venu s'asseoir sur une chaise et a commencé à nous entraîner dans son cosmos, s'accompagnant tantôt à la guitare ("stage-fright" de dire Coburn de sa nouvelle guitare), tantôt au tambour (pour une chanson dont le titre, vraisemblabment, est Spirits of the Dead, et qui m'a fait complètement fliper), tantôt sur un petit instrument qu'un ami me dit être un dulcimer.

Malgré quelques légères concessions au style chansonnier américain - y allant de temps en temps d'un petit boniment drôlatique et d'une chanson politique– malgré encore quelques moments où l'on se demandait si Cockburn n'est pas jésus-freak, pas une seconde je ne me suis laissé divertir pour suivre, le plus à fond possible, avec lui, son jeu musical. Cockburn est probablement le meilleur guitariste canadien. "Meilleur encore que les plus grands guitaristes classiques canadiens", de me dire un gars de l'Alternatif. Cockburn, canadien? On pourrait tout aussi bien dire qu'il est celte ou gaétique. Tout son art respire l'amour des grands espaces, l'amour du nord. Et l'on pourrait lui reprocher d'être froid si l'on ne savait que ce sont les nordiques qui, forcés de la garder précieusement en eux, savent le mieux conserver la chaleur. Car, de prime abord, l'art de Cockburn est froid. C'est un art transparent , cristallin et comme le cristal ou mieux, le diamant, atomiquement si dense qu'on le dirait dur. Mais ne suffit-il pas qu'un rayon de soleil frappe ce diamant pour que nous soyons inondés d'une pluie de couleurs où baigner nos âmes fatiguées des bruits des métropoles du sud. Oh! combien, je suis sorti résonnant d'harmonie de la PDA. Je me sentais comme après le si beau spectacle à l'Outemont, en automne dernier, de Jim et Bertrand . Harmonie que l'armosphère trouble et parfois cacophonique (vibrationnellement parlant) du P.J.'s n'arriverait pas à troubler puisque je n'y resterais que deux minutes pour rentrer m'imprégner en dormant, du beau sillage cockburnien. Cette nuit-là, je rêverais d'aurores boréales...

M.C.

ZZ TOP A TORONTO



Je suis sorti de mon domaine pour aller sentir chez nos voisins du Sud. Je suis allé voir un show à Toronto! C'est étrange à raconter, mais c'est vrai. J'ai cherché à comparer le public torontois et le public montréalais.

Il doit sûrement y avoir une différence de goût, puisque le groupe qu'on présentait au Maple Leaf Garden est déjà reconnu là-bas comme une "bombe", alors qu'ici personne n'en a encore parlé. **Z.Z. Top** a brisé les records d'assistance dans plusieurs villes américaines. Ils sont actuellement un des groupes les plus en demande aux Etats-Unis et au Canada anglais. Montréal — en bonne ville américaine qu'elle est — suivra-t-elle cette rage zztopique... ou restera-t-elle hautaine, infléchissable et comblée par la musique québécoise?

Qui c'est ça Z.Z. Top? Disons d'abord que la seule chose qu'ils ne font pas, c'est de faire tourner leurs guitares au bout de leurs doigts. Tout le reste de leur numéro tend à identifier **guitare** et **gonne.** Nous avons affaire à trois texans habillés en cow-boys de fantaisie. Ils ne jouent pourtant pas de la musique western, mais du boogie enflammé qui ne manquera jamais de combustible. Ils sont branchés directement sur les puits de pétrole du Texas. Billy Gibbons, le guitariste solo du groupe, me racontait comment le pétrole avait changé la vie des Texans. Du jour au lendemain, les fortunes jaillissaient du sol et transformaient d'humbles cow-boys en richissimes citadins. Tout le monde s'habillaient avec une fantaisie folle pour aller au rédéo. Leurs fleurs brodées, les paillettes et les grands chapeaux de Z.Z. Top continuent cette tradition vestimentaire.

Dans leurs belles habits, Frank Beard (batterie) Dusty Hill (bass) et Billy Gibbons (guitare) font sauter des portes et des murs; ils construisent, sans demander la permission, des autoroutes super-soniques dans le ventre des fans, à travers les



oreilles. Ce que les oreilles ne peuvent pas prendre, ils vous le force dans le cul avec une cuiller électrique. Y'a pas de tétage, il faut embarquer. T'es obligé!

Trois musiciens décidés à faire sauter les foules. Et la foule torontoise a sauté haut ce soir-la! La formule est simple: deux accords — des fois un seul fait l'affaire — et le volume au coton! Le spectateur n'a pas le choix. Il ne peut pas rester indifférent; la musique l'agresse physiquement. Il faut qu'il embarque!

Le trio a joué des extraits de ses trois disques **Rio Grande Mud, Tres Hombres** et le récent **Fandango.** Ils ont rapaillé leurs influences diverses, B.B. King, Lightnin' Hopkins et John Lee Hooker, pour se fabriquer un style dur et envahissant, une musique de truck-de-ciment ou de rouleau-compresseur. Led Zeppelin et Mountain sont d'une grande subtilité à côté de ZéZé Top.

Quand je pense qu'il y a déjà eu des époques sans électricité! Il y a déjà eu des hommes d'honneur complètement engagés dans ce qu'ils faisaient, qui ne se sentaient aucunement obligé d'agresser les autres pour s'exprimer. Mais ces époques là sont révolues. Aujourd'hui, un groupe comme Z.Z. Top exprime la foule à qui il s'adresse. Ils pressent les jeunes assoiffés pour leur faire cracher un jus très payant!

Toi, mon amie, ma fleur, ma jeune soleil qui s'ignore! Toi, ma belle petite rocker. Tu as envie de te pitcher sur les murs? tu as envie de te shaker le bardas? Surtout ne te retiens pas. Va voir Z.Z. Top, tu vas avoir du brassage à ton goût! Ca va te faire beaucoup de bien. Leur musique est un médicament miracle. Elle fait sortir le kéka de la jeunesse américaine; elle exprime en exubérance l'agressivité refoulée. Ils veulent participer à une action commune; ils vont grouver sur un boogie électrique; ils vont se libérer sur cette machine-de-guerre musicale!

Si vous faites un party où vous voulez danser... et si vous avez vraiment les moyens, je vous conseille d'inviter Z.Z.Top pour faire les frais de la musique. Votre party risque de tourner en rockaboum et de ressembler aux "rompin' stompin' barndance & Bar. B.Q." où Z.Z. Top attire toujours des milliers de mangeurs de chips et de buveurs de cokes, cramponnés après leur sac écrapouti et accrochés après leur bouteille. Il y a aussi ceux qui boivent du Southern Comfort à la bouteille; ça fait tellement sud! ... Tout-le-monde s'amuse! Ils vont rentrer chez eux épuisés, mais satisfaits.

Ce soir-là, ça grouillait, ça se mouillait et ça se pitchait partout. Les fans hurlaient quand ils entendaient le début de leurs chansons préférées. Moi, en observateur étranger, je n'ai rien remarqué de particulier, à part quelques rifs spéciaux; j'avais l'impression d'entendre toujours la même toune... sur un rythme persistant. Si vous voulez baiser en écoutant Z.Z.Top, assurez-vous d'abord que votre compte en banque vous accote, parce que vous risquer d'engendrer des triplets... à cette vitesse là!

Je ne pense pas que le public montréalais soit aussi facilement happé que les publics anglo-saxons. Attendons les événements! Si Z.Z.Top attire une foule énorme à Montréal, tout ira bien. L'Empire américain se portera bien! Bien sûr, il faut chasser la politique de la musique, mais l'agression avec laquelle la musique de Z.Z. Top nous envahit appelle au fond de nous un violoneux frustré qui veut crier.

Le violoneux voudrait hurler, mais personne ne l'entendrait.

Ce soir-là à Toronto, tout-le-monde fumait une sorte de résine étrange qui puait terriblement. J'aurais voulu me pincer les narines, mais comme j'avais les deux mains sur les oreilles pour mieux entendre, je ne pouvais pas me boucher le nez.

Peut-être que j'avais l'air nono avec mes mains sur les oreilles mais quand je serai vieux je pourrai encore écouter de la musique, moi. Les autres qui avalaient sans précaution la musique multidécibelle de Z.Z. Top seront devenus sourds et séniles.

Pierre Voyer



MANEIGE

Le 28 janvier, à la salle Maisonneuve, c'était le tour de Maneige... En première partie, deux p'tits gars sous le nom d'Om ont essayé de nous faire "triper" - deux guitares, deux voix, beaucoup de timidité, trop d'anglais. Un bien mauvais service au public de les avoir invités à la Place des Arts... peut-être qu'Om a profité de l'expérience quand même.

Deuxième partie: Maneige. Une ville d'instruments de musique sur la scène, un décor qui ressemble à une planette sonore, des éclairages qui sentent pourtant bien le Québec et tout à coup des sons doux qui passent du soleil à la neige à nous faire voir en flash tous les mois de l'année.

Maneige, des gars simples qui jettent dans les bras une musique pleine de plaisir et d'amour pour qu'on la caresse. Cette musique qui les rend "high" et fous au point où ça se voit jusque dans la danse de cette Isadora Fanfreluche qui apparait sur scène... C'est bien plus qu'on concert que nous offre Maneige, c'est un spectacle théâtral.

La Balloune, Chromo, les Epinettes, tant de titres à faire qu'on a envie de bouger sur son siège quand tout à coup l'Histoire de l'oreille vient nous accrocher... l'oreille à la recherche de nouveaux sons qui dépassent le réel et nous amènent tout droit vers Dali, Ernst ou Duchamp. Dada da da da... et les chevaux de bois se mettent à tourner...

J. LB.

LE POULS: POU'L'FONNE

L'Evêché

C'est au hasard d'une soirée pauvre en perspectives que nous avons rencontré le groupe **Le Pouls** à l'Evêché. Le temps d'un cocktail impromptu, d'une rencontre avec une gang pleine de fonne et le temps aussi d'un show imprévu qui n'a pas déçu. Révélation? Non...mais agréable découverte d'un groupe peu connu.

Ils sont huit. Un mélange de francophones et d'anglophones. Ils font ce que Robert Alarie, le porte-parole du groupe appelle du "jazz incognito déguisé en rock". Somme toute, une musique très funky avec une forte section rythmique (2 batteries, congas et percussions.) La plupart sont des musiciens de métier qui ont fait beaucoup de studio (avec Ferland, Vigneault, Julien, Valiquette).

La formation existe depuis mai dernier et ils ont fait leur entrée dans le "grand Montréal" par le Café Campus. Un 45-tours est sur le marché et déjà on travaille à l'enregistrement du premier long-jeu du groupe aux studios RCA. Marc Latraverse, le gérant de Pouls, ambitionne une carrière américaine pour ce premier disque.

Dans la petite loge du Nelson, l'atmosphère est électrique. On s'arrête pas de s'encourager, de blaguer et d'être fou-content. La loge est maintenant pleine de boucane, le pouls bat plus vite, le deuxième show va commencer.

Sans être vendus au jazz ou au funky, on ne peut se soustraire au au feeling succulent de voir travailler des gens qui aiment ce qu'ils font.

Denis—Pouls—Lepage donne le ton. Il parle au monde. Il est content qu'on soit là et semble heureux qu'il y ait une place pour eux. Puis, on passe à l'attaque.

La machine à musique se met en branle. Un gros son pesant, solidement articulé qui va droit au but, dans la région du plexus solaire. De la musique avant tout. Deux batteries marquent le pas, les instruments se réchauffent, on s'agace mutuellement, on se rapproche puis c'est l'envolée, le feeling qui s'empare de la joyeuse bande et donne lieu à un grand feu de joie.

Sur le lot, trois ou quatre pièces sont particulièrement réussies, bien charpentées, musclées à souhait et fort énergiques par moments. L'introduction à leur version de Summertime, à-la-Santana, est, en soi, un hit; de même que la pièce de rappel, dans le style de Gentle Giant.

Pour le reste, des pièces inégales, avec quelques longueurs et des voix qui passent au second plan, comme écrasées.

Comment comprendre que tous les textes de Pouls soient anglais? Le Pouls semble avoir choisi la voie facile pour exprimer ce qu'il a à dire. "Music is music" nous a-t-on dit. Mais si la musique n'a pas de langue, le public en a une. Américain ou québécois? On cherche vainement la véritable identité de Pouls.

Pour l'instant, le Pouls ne fera pas de ravages au Québec. Tout en étant très bons, ils n'enthousiasment pas. Leur inspiration gagnerait à se diversifier, même du côté anglais.

Les amateurs de musique funky se régaleront. Les autres passeront un bonne soirée...en attendant leur premier microsillon.

Au fait, "pouls", en anglais, ça se dit comment?

Serge Cabana
et Rosaire Gagnon

LE CLAN MURPHY, LES FRERES BROSSE, AV'NIR

Certaines semaines, le Café Campus donne plutôt l'impression d'une fête foraine, avec son agitation constante, la foule qui se presse dans les allées et la chaleur étouffante de l'endroit. Certains soirs, il faut beaucoup de courage pour persister dans ces lieux, et ce lundi soir encore plus, puisqu'il y avait trois groupes au programme: le clan Murphy, les frères Brosse et Av'nir. Dignes représentants de la Casanou qui nous les a fait découvrir, ils s'imposent, tous trois, par une même qualité: la foi (pardonnez ce mot démodé) en leur travail, une croyance inébranlable qui se transcrit dans l'énergie qu'ils mettent à la réalisation de leur spectacle. Avec des résultats plus ou moins heureux.

Le clan Murphy ne pêche pas par son excellence, même s'il cherche à créer ce qu'ils appellent eux-mêmes, un rock celtique. La nervosité, la mauvaise coordination de l'ensemble, juxtaposées aux difficultés techniques, donnaient lieu à une musique enchevêtrée, parfois discordante, les meilleurs moments étant assurés par le clarinettiste qui, à ce qu'on dit, fait aussi partie d'un autre groupe, Zac. Leur première apparition officielle sur scène arrive à excuser les grandes imperfections de ce brouillon de spectacle. Le 45 tours qu'ils viennent de sortir a des chances de mieux les servir. Les frères Brosse ne chantent pas, ne jouent d'aucun instrument: ce sont deux comédiens, remarquables par leur énergie et leur présence sur scène qui s'affairent autour de leurs accessoires comme autant d'objets remplissant les trous laissés par leur babillage. Le farfelu, l'hétéroclite provoquent le rire du public s'amusant des mimiques des deux frères qui centrent tous leurs effets sur la stupidité, le mongolisme même de leurs personnages. Deux comédiens qui ne manquent pas de talent, sans avoir trouvé comment l'utiliser.

Av'nir, un groupe de Dorion, a donné à sa formation un autre son de cloche: un batteur. Jusque-là, leur musique était surtout faite à partir de guitares et d'un moog. Avec le batteur, la consonance du groupe s'est affinée, d'autant plus que le jeu de ce dernier comble d'aise, faisant preuve d'une sensibilité rare. Malgré la fatigue de la salle. Av'nir a réussi à s'infiltrer dans les replis de l'assistance, un peu à la manière d'une fumée dont les volutes insaissables se repandent dans l'atmosphère comme par magie. Une musique qui donne envie de fermer les yeux et de se laisser emporter dans un rêve intérieur. Des mélodies lovées dans des nuages vaporeux. Un seul reproche: la voix du chanteur qui ne perce pas ce mur du son.

Av'nir, ce soir-là au Café Campus, a poli toutes les aspérités laissées jusque-là.

Christine



LOUISE FORESTIER

Je suis sorti du Maisonneuve heureux. C'était la première fois depuis longtemps. Parce que je venais de voir le meilleur show de l'année. Ce que je suis en train d'écrire c'est sûrement le rêve de tous les critiques: n'avoir rien de négatif à dire sur un spectacle. Le show du groupe Louise Forestier était parfait. Ce qu'ils nous ont donné est très rare et très précieux de nos jours: un immense 'rush' d'énergie positive. Je ne crois pas qu'il soit exagéré de dire qu'en ce moment Louise Forestier et ses musiciens donnent l'image la plus pure et la plus dynamique du Québec, ou de ce que devrait être le Québec. Comme elle le dit dans Val d'espoir, une de ses nouvelles chansons, "un pays dans un visage". Celui de Louise est très beau. Pas de réquisitoire, pas de 'prêchage' politique mais l'après-révolution, l'action et l'accomplissement.

Le show était un éventail très représentatif de tout le travail accompli depuis la fusion Perron - Lafrance - Forestier, auxquels sont venus s'ajouter Rinquet - Parenteau - Leclerc. Toutes les chansons que l'on connait déjà et qui font partie de ce qu'il y a de plus authentique comme son québécois à date. Un son riche et complexe, exécuté avec beaucoup de perfection par des musiciens extrêmement intelligents et bourrés d'énergie. La voix de Louise, plus belle et plus puissante que jamais. Sept nouvelles chansons qui ont réussi à accrocher immédiatement le public qui ne s'est pas fait prier tout au long du spectacle pour taper des mains et des pieds et pour chanter. Un public très varié: Forestier chante pour tout le monde. C'est une autre facette de sa magie. Les nouvelles chansons nous laissent nettement voir qu'il n'y a aucun danger de cristallisation dans le groupe. On sent déjà une énergie nouvelle, des différences de son qui témoignent d'une recherche qui devrait aboutir à un résultat des plus intéressants. La conception du spectacle était simple et propre. Et ça aussi, ça faisait du bien. Pas d'effets spectaculaires, pas de machines grandioses. Tout le focus sur le talent et l'énergie. Tout était beau: étonnant de complexité et de précision, le son qui nous laissait entendre chaque mot, chaque note, les jeux de châle de Louise qui invente tout au long du show et son humour si authentique (il n'y a qu'elle et Clémence pour imiter si bien l'amie de fille'). Quand elle ne me fait pas penser à une Zézette transformée, Louise Forestier me rappelle la grande cousine, la ma tante qui faisait la folle dans les parties. La 'star' de la famille, la femme aux airs grandioses mais au coeur si accessible, à la chaleur si communicative. Avec les musiciens, c'est le party au complet. Un party positif qui réunit des Québécois qui vivent déjà dans le pays nouveau qu'ils construisent. Ce n'est pas pour rien que la dernière chanson du spectacle, "Des fois comme ça", qui est une des nouvelles se termine par: "c'est pour aller plus loin". C'est la direction la plus sensée, la plus concrète et la plus dynamique qu'on m'a donnée depuis longtemps dans une salle de spectacle.

Jean Clouâtre
MAINMISE mars 1976-7

JAZZ
LA NOUVELLE-ORLEANS

par
Kathou
Cordeau

In Concert, ayant malencontreusement été obligé de fermer ses portes à la musique de jazz because of dettes, a dû les réouvrir pour faire place aux gras talents mamellifères de ces reines du strip-cerise. En guise de chronique jazzistique, j'offre donc, ce mois-ci, une page de la belle histoire de la Nouvelle-Orléans et de son Carnaval qui approche... approche... Bon séjour à ceux qui seront de la Fête.

Ville bâtarde de gloire et de honte, la Nouvelle-Orélans (ou la N.O.) est la ville des grandes fanfares, des marches militaires, des bals et des soirées au bord de l'eau. New Orleans est aussi la ville des orchestres de danse; elle a son orphéon, son opéra, ses enterrements, ses bals et ses couleurs de peau mêlée. Géographiquement, elle est située dans une boucle du Mississippi. c'est pourquoi on l'appelle aussi Crescent City. Canal Street coupe la ville en deux en direction du lac Pontchartrain. On y retrouve la pittoresque French Quarter (le Vieux Carré) puis, près de la gare, le quartier des plaisirs et des jeux dit **Storyville** (du nom de M. Story, le conseiller municipal qui fixa les limites de ce district). En remontant, on arrive vers l'ancien fort espagnol St-Ferdinand, devenu **Congo Square** puis aujourd'hui Beauregard Place. Aux alentours se trouve le secteur des créoles libres qui ont subi quelque influence de culture française. Le prolétariat de couleur plus spécialement américanisé habitait dans **Perdido**, un genre de bidonville près de la gare de Basin Street derrière le vieux cimetière St-Louis.

Les Noirs: à Congo Square

Le lieu de rendez-vous le plus fréquenté par les esclaves du début du dix-neuvième siècle était un immense terrain vague entre Orléans et Rampart. C'était une étendue inculte et poussiérieuse où ils exécutaient leurs danses ancestrales du Congo. Ils se réunissaient aux premiers roulements des **bamboulas**, tambours faits de paniers recouverts de peau de vache et battus au moyen de deux tibias de boeuf. Hypnotisée par le roulement continu et obsédant, la foule, galvanisée, se croyait revenue en Afrique. Les incantations vaudoues, apportées par les bateaux des négriers, étaient à la base des chants religieux et exprimaient la résignation sous le fouet blanc. Ainsi de chants africains en gémissements continus, on arrive au point de départ du blues. Déjà en possession du blues vocal, les Noirs de Perdido n'avaient à leur disposition que des instruments qu'ils bricolaient eux-mêmes. C'est l'époque des spasm-bands (banjos-jouets, contre-basses tonneaux, harmonicas, cithares, peignes recouverts de papier de soie...). C'est de mémoire à oreille que les noirs de pure race vont exécuter leurs blues et harmoniser les spirituals. Vu qu'il n'y a pas de musique écrite, en la jouant, ils créent la leur. La force, la franchise, l'humour et la nouveauté sont préférés à la tradition. Le blues se caractérise par sa base d'improvisation, laquelle représente la forme esthétique par excellence alors que la musique de danse était l'unique champ d'action ouvert aux ambitions des grands talents professionnels. Bientôt les orchestres noirs étaient engagés pour jouer à des bals et, vers 1880, on trouva de tels orchestres sur les bateaux du Mississippi. Le jour, les Noirs travaillaient comme débardeurs, barbiers, garçons de café, la nuit, comme musiciens. Apparaît ici le chef du premier grand orchestre: **Buddy Bolden** qui n'avait pas plus de dix ans que les danses du Congo disparurent. L'incapacité de ces hommes à lire une partition explique au moment où l'impro collective prit son essor, l'origine de cette **polyphonie**, bien spécial à la N.O.. D'ailleurs, je crois fermement que ce qui a permis la révélation du jazz, c'est justement une question de linguistique. Buddy Bolden, le barbier de Franklin Street, réunissait son orchestre pour pratiquer dans son arrière-boutique quelques morceaux pour une soirée au **Tin Type Hall.** Ce n'était pas un orchestre ordinaire et Buddy n'était pas un cornettiste ordinaire. En plus, il publiait et éditait "le Criquet", feuille à scandales aussi pleine de malise que N.O. était forgée de vice et de corruption. Vers 1900, son succès devint tel que l'orchestre avait trop d'engagements. Bientôt, le Kid Bolden devint le King Bolden. Il jouait dans les tavernes du French Quarter, dans les dancings en plein air et les salles de danse noires comme Perseverance Hall, Tin Type Hall (qui servait de morgue le jour pour les "bouncers" et les fêtards tués la veille... et le relais des putains, la nuit). Pas très loin de là, au Lincoln Park, jouait l'orchestre plus "chic" de Jean Robichaux. C'était en général un petit quintette ou septuor qui jouait tous les genres, du quadrille au rag dans les bals de société des Blancs. Bolden qui, par principe, jouait tout en si bémol et en plein air, faisait des effets de sourdine avec un verre à eau, une noix de coco ou un chapeau melon. La section rythmique n'avait pas de piano. Il joua aussi au salon de Nancy Hanks dans le quartier réservé. On faisait éclater des feux d'artifices devant les vieilles maisons et, souvent, celles-ci flambaient. Mais lorsqu'il fallait payer les musiciens, Bolden n'était jamais là. Il fut mis à la porte de son propre orchestre. Un jour, après avoir participé à son dernier défilé, Bolden flancha, le cerveau épuisé... Le 5 juin 1907, le Roi fut envoyé à l'Hôpital d'Etat de Louisiane où, l'ayant inscrit comme barbier, on oublia le cornettiste. Il y mourut en 1931, épave anonyme ruinée par l'alcool et les femmes.

Le carnaval de New Orleans

Fête par excellence, le Carnaval de la Nouvelle-Orléans est aussi l'époque la plus intéressante pour les musiciens et les intéressés. Dans ce temps-là, tout le monde trouvait du travail dans les défilés du Mardi-Gras (cette année ça tombe le 2 mars, c'est un rendez-vous...). Durant la semaine précédant le Mardi Gras, il y avait au moins un défilé par jour et le fameux mardi en question, on en organisait 4 ou 5. Chaque défilé comptait 14 orchestres avec un total de plus de 200 musiciens. Il y avait une époque d'environ 6 semaines de joyeuses fêtes masquées et la dernière semaine, on décorait les balcons et les masques dansaient dans les rues spécialement illuminées. Les défilés commençaient à Calliope Street et à l'Avenue St-Charles pour se terminer près du Vieux Congo Square par un gigantesque bal masqué. Dans les vieux jours, les défilés spectaculaires, avec des centaines de torches, étaient montés avec soin; les gens prenaient ces réjouissances tellement à coeur qu'il était difficile d'empêcher les bagarres, les freak-outs et les bad trips... Plus les danses devenaient violentes, plus l'orchestre se "donnait". C'était, et ça peut l'être encore, le plus beau jour de l'année. On y va? On y va!



Les Créoles: Freddy Keppard

Après le violon, très jeune, il prit le cornet et devint bientôt un des cornettistes les plus "hot" de N.O. Quoiqu'il n'avait jamais appris à lire une note et qu'il jouait d'une manière rude et brutale, il travaillait dans la ville basse avec les musiciens créoles, plus raffinés ceux-là. Il y joua avec l'orchestre de l'Olympia, concurrent de Buddy Bolden. Le premier clarinettiste de cet ensemble était **Picou** qui joua la partie de piccolo d'une marche de défilé et cet air devint l'épreuve classique numéro 1. Notons également les musiciens suivants: "Big Eye" **Louis Nelson,** clarinette en do, au style fluide dont les longues improvisations le plongeaient dans des transes formidables; **Sidney Béchet,** lui aussi au vibrato agréable lié à des crescendi et à un soupçon de pureté "blues"; **"Ratty" John Vean,** un drummer qui introduisit le rythme à quatre temps (on rapporte que l'ennui, avec ce vieux Vean était que, en plus d'une activité sexuelle débordante, il s'endormait au travail après quelques whiskies et qu'il fallait continuer à jouer sans batterie); **Louis Cotrelle,** le père spirituel des drummers style N.O.. Keppard forma le **Original Creole Band** qui fit en 1912 déjà des représentations vaudeville. Tout y était: bassistes, piano, violon, guitare, trombone, clarinette, etc ... Keppard qui réussissait toujours par son swing phénoménal à échauffer les foules, embellissait

chaque mélodie de ses arabesques compliquées. Connu pour la puissance de son volume, il tirait de son cornet des sonorités tellement graves qu'on avait l'impression d'entendre un trombone. On rapporte que même pendant le prohibition il absorbait des quantités incroyables d'alcool. Rien ne pouvait jamais l'arrêter. En 1916, la compagnie d'enregistrement "Victor" engage l'orchestre de Nick La Rocca: **"The Original Dixie Land Band"** qui fit fortune et gloire. En 1917 arrive **"The Eagle Band"**, un groupe à la tenue militaire et son extraordinaire cornettiste **Bunk Johnson** (né en 1879), qui fut le successeur désigné au trône de 'King' Bolden. Le soir il jouait au Masonic hall et le jour, vu qu'à la N.O. on trouve toujours un prétexte pour faire un défilé et que les occasions ne manquent pas; Bunk mettait son uniforme et sa casquette pour précéder l'orchestre dans les défilés. Chose étrange: les processions funéraires formaient une attraction. En allant au cimetière, l'orchestre jouait des airs de marches funèbres puis, aussitôt le corps enterré, le cafard s'envolait et en avant la fanfare!...! Les enfants innombrables dansaient, les musiciens et les porteurs d'eau se dandinaient. Les gens hurlaient et frappaient des mains ou jouaient de la flûte de leur confection. Ca chauffait dur. En été, on organisait des pique-niques au lac Pontchartrain où il y avait des jams et des compétitions. En 1900, on construisit un Casino et une petite foire d'attractions qui procurait leur gagne-pain aux musiciens. Bien sûr, à N.O., on annonçait d'autres événements importants: excursions, combats sportifs, bals. Dans la ville haute, certains orchestres créoles surnommés les Français avaient des succès retentissants. D'abord avec l'Imperial et Emmanuel Perez. Citons d'autres orchestres: le Onward, le Tuxedo, l'Excelsior.

Dans la ville basse, certains de ces musiciens savaient suffisamment lire les marches traditionnelles comme celles de Sousa, des mélodies populaires comme 'Barnyard' et le rag de 'Rubber Plant' plus les blues dérivés de chants d'ouvriers chargés de vider les sacs de blé ou de transporter des rails. **Storyville,** le célèbre quartier réservé de N.O. durant deux siècles était connu pour sa gaieté, sa corruption politique (là aussi!), ses crimes et ses vices. Les pianistes pouvaient s'engager dans des cabarets de basse classe, et Storyville devint le berceau de la musique 'hot' mais le métier était dur. Quand la prostitution fut interdite, en 1917, ce fut la fin. Les musiciens nostalgiques durent se disperser **L'Original Creole Band** était déjà parti. Dink Johnson (batteur), était, lui, en Californie où il montat les 'Louisiana Six'. Bunk Johnson et Béchet avaient transplanté le jazz N.O. au Texas. Sugar Johnny, un cornettiste un peu fou, mais génial forma un autre Creole Band à Chicago. Grâce aux bateaux qui, tous, avaient des orchestres, le Mississippi amena le jazz à Memphis et St-Louis, le Missouri l'apporta à Kansas City et l'Ohio à Pittsburg.

Les Blancs: le Dixieland

Ce terme qui désigne en somme les anciens Etats esclavagistes est devenu aux U.S.A. l'équivalent de jam-session; en France, par contre, ce terme désigne le vieux style New Orleans. Ce mot correspond surtout à l'orchestre de **Jack Laine** (né en 1873): **The Jack's Laine Ragtime Band** et le **New Orleans Rythm Kings** (voir la photo) avec le très brillant Rappolo à la clarinette. A cette époque-la, le public réclamait des quadrilles et des polkas mais peu à peu les rags s'imposèrent. On les répétait jusqu'à ce que l'improvisation cadrât avec le thème appris par coeur et on arrivait ainsi à créer un contrepoint qui, très vite, transforma la musique de danse traditionnelle de la N.O. en une imitation 'blanche' des rags et des stomps noirs. Laine (à la grosse caisse) et son groupe jouaient en style N.O. mais sans jam et les répétitions étaient plutôt des "recherches d'idées!" Il y eut notamment la **Reliance Brass Band and Orchestra** de Laine, au style staccato, vitalité syncopée et le **Tom Brown's Band from Dixieland** (1913) qui jouait une revue vaudeville dans un club de gymnastes et débuta deux ans plus tard à Chicago au "Lamb's Café". Vint ensuite la formation du **Dixie Land Jazz Band** à Chicago et New York. Rappolo, né à Lutcher en Louisiane en 1902, avait 17 ans quand les **New Orleans Rythm Kings** formèrent leur orchestre. Après avoir touché du violon, de la guitare, de la clarinette (celle de son père), il apprit la batterie. Pour lui, pouvoir participer à une parade primait tout. Il recommença à loucher vers la clarinette, alla chez un prof apprendre les doigtés et la lecture. Quand avec ses copains du **N.O. Rythm Kings**, il arriva au Friar's Inn à Chicago, on raconte qu'il fut pris dans le tourbillon de la vie mondaine et de la marijuana et il disparut très vite de la scène. En 1949, il jouait du saxophone dans le sanatorium où il vivait. Sa meilleure clarinette git au fond du lac Pontchartrain... Après le Dixieland, ce fut le plus important des orchestres blancs et aussi celui qui restait le plus proche de l'esprit du jazz.

Sans la fermeture de Storyville, plusieurs musiciens seraient restés à N.O. mais ils furent obligés de partir. Cette nuit-là du 10 octobre 1917, l'alcool coula à flots partout. Les portes des établissements s'ouvrirent et les orchestres sortirent. Ce fut le plus magnifique défilé...

Petite Discographie en passant

1) **Musics of the streets of New Orleans** Folkways FA 2461
2) Big Bill Broozy **The Soul of New Orleans** Vogue 52430
3) Dejean's original olympia brass band **New Orleans street parade** MPS 15077
4) Archive of Jazz **New Orleans Rythm Kings** BYG 529-057 vol. 7



ABONNEZ-VOUS!

BULLETIN DE COMMANDE

(à remplir et à retourner à MAINMISE, 1589 St-Denis Montréal Qué.)

Je désire obtenir la collection complète des Editions Mainmise au prix spécial de $50.00

Je désire recevoir le nouveau MAINMISE, journal d'information culturelle aux conditions indiquées ci-dessous:

– Abonnement pour un an (12 numéros) . . . . . $ 7.50
– Abonnement pour deux ans (24 numéros) $15.00

NOM: . . . . . .

ADRESSE: . . . . . .

VILLE: . . . . . .

PROVINCE: . . . . . CODE POSTAL: . . . . . .

P.S.: Si vous possédez déjà la collection proposée et que vous êtes abonnés, ignorez cet avis.

COMPLETEZ VOTRE COLLECTION:

Spécial Collection complète de Mainmise: $50.00

Complétez votre collection en commandant les numéros qui vous manquent

No 1 à 6	épuisés
No 7 à 20 (sauf 8 et 17 épuisés)	$2.00 chaque
No 21 au dernier paru	$1.25 chaque
Dix numéros au choix à partir du No 21	$10.00

Autres publications disponibles:

Embarque mon amour (Pierrot Léger)	$2.50
Les chômeurs de la mort (Claude Péloquin)	$1.00
Comix No 1 (Robert Crumb. Pour adultes seulement)	$1.00
Comix No 2 (Robert Crumb. Pour adultes seulement)	$1.00
Comix No 3 (Gotlib, Mandryka, Bretecher. Pour adultes)	$1.00

Joindre avec le bulletin d'abonnement un mandat poste ou un chèque parvenir à: MAINMISE 1589, St-Denis Montréal H3X 3K3

ROBERT PAQUETTE

HORS-CIRCUIT...HORS-PAIR.

Par George A. Turcot

Jeudi, Paul Décarie et moi-même nous retrouvions dans un petit salon du centre-sud de Montréal. Tôt en matinée, Robert Paquette, nous a entretenus longuement et chaleureusement autour d'un café. Ci-dessous, quelques extraits d'une rencontre riche de commentaires, d'anecdotes et de critiques.....

Robert Paquette, chansonnier, est un natif francophone du nord de l'Ontario. Bien qu'établi dans le centre-sud de Montréal depuis bientôt trois ans, cette année, il ne s'est produit en spectacle guère plus d'une douzaine de fois dans toute la province. Sa chanson Jean Bérubé, de son premier album Dépêche-toi Soleil, assure à elle seule ses présences sporadiques à la radio.

Guitariste hors-pair, il s'est retrouvé en Belgique sur la même scène que Léveillée, les Séguin, Donat Lacroix et Edith Butler. Au festival nord-américain de Mariposa, on l'invita à chanter ses compositions françaises. Présenté dans maintes cités canadiennes, ici, au Québec, on semble ne pas vouloir tenir compte du fait qu'il existe.... comme tant d'autres de la Relève. Le public québécois ne se voit même pas offrir la chance de le bouder.

L'exclusion des petits circuits fermés du showbiz québécois qu'on réserve à tous les individus d'une Relève qu'on aime bien vanter à l'heure des cocktails ne semble pas le tracasser.

Il affirme avec enthousiasme son intérêt, mais il connait la réalité. Et de plus, n'étant pas avide d'une gloire gonflée de promotion et de publicité, le temps qui passe ne l'afflige aucunement, il s'en sert pour faire entrer le métier.

Dans la semaine précédant notre rencontre, Robert Paquette a visité, dans le cadre d'un programme d'éducation intitulé "Les Artistes dans les Ecoles", une demie-douzaine d'écoles dans sa ville natale, Sudbury, présentant sa musique et sa poésie à 5,500 étudiants.

N'étant pas natif du Québec, il parle rarement mais en connaissance de cause de la difficulté de percer quand nos beaux promoteurs ne peuvent pas te coller leur étiquette de vente: "Un gars de chez nous....". Du patriotisme de piastre comme les beaux jeans d'amour et de liberté de la Sainte-Catherine...! Bon ou pas bon, cela n'a rien à voir. Il s'agit tout simplement de rester dans la vague qu'on a créée.

Robert Paquette n'est pas inquiet devant l'avenir de sa carrière; moi, je le suis devant celui du Québec, bien plus pogné et chromé qu'on aime se le faire croire au-dessus de nos bières!



Sur la route.....



Mainmise: Robert Paquette, de retour de Chicoutimi, Jonquière, Mont-Laurier et Sudbury, tu repars déjà demain pour la Louisiane. Tu sembles être toujours en route pour quelque part....

Robert Paquette: Je voyage énormément. J'adore être sur la route. Certains musiciens détestent cela, moi, je suis toujours le premier à partir. J'écris beaucoup plus sur la route. Cela me permet de sortir de la routine de tous les jours et de ne vivre que la musique. Des endroits nouveaux inspirent de nouvelles chansons.

MM: Tu dois couvrir énormément de pays?

R.P.: Oui, et c'est surtout à l'extérieur de la province puisque je ne suis pas très connu au Québec. Je ne joue pas beaucoup ici. Pour jouer dans les cegeps ou ailleurs, il faut être connu sinon on ne t'engage pas. Cette année, je n'ai donné, au maximum, que 13 représentations au Québec. En général, je me produis en Ontario et dans les Maritimes... et ce, en français. Pour te donner une idée, ma camionnette, achetée à la mi-septembre, a déjà 10,000 milles au compteur et elle en aura 14,000 quand je reviendrai de la Louisiane. Environ 40,000 milles par année: une garantie ne dure pas longtemps.....

La mise en marché d'un Québec chromé

MM. Aimerais-tu voir un changement s'effectuer en ce qui concerne le fait que tu n'as joué que 13 fois au Québec cette année?

R.P.: Certainement, mais je pense que cela se fera graduellement. Il y a une chose que j'ai toujours soutenue depuis que je suis ici, et cela fait deux ans et demi que j'habite Montréal. J'ai eu le temps de voir plusieurs musiciens et de rencontrer pas mal de gens, et c'est toujours la même remarque: le Québec semble brûler ses artistes trop vite. En deux ou trois ans, ces gens-là sont finis. Ils font toutes les tournées, toutes les émissions et ils ont tous les articles de journaux: c'est un gros succès vite dégonflé. Après un bout de temps, ils n'ont plus le temps d'écrire ou de mûrir leurs compositions, et je trouve cela dommage. Quant à moi, jusqu'ici, j'ai passé mon temps... en le prenant. Et quand je jouerai plus souvent au Québec, les gens auront deux ou trois microsillons de moi, s'ils le veulent.... En attendant, le métier rentre. Cela fait trois ans que je fais des tournées, et à des endroits complètement différents. Aller jouer à Winnipeg, c'est pas comme à Québec ou à Montréal, pas plus qu'à Moncton qu'en Ontario.

MM.: Depuis quelques années, il existe un nouveau phénomène ici au Québec, soit la mise en marché de nos artistes. Au cours des années soixante, le mieux que pouvait espérer un chansonnier était une tournée de petites boîtes à chansons Aujourd'hui, nos artistes se voient vedettes endisquées. Le Québec est devenu l'une des terres les plus fertiles dans le marché de la chanson, et eux, les seigneurs. Quelle est ta réaction vis-à-vis tout ce monde que tu connais et que tu vois fonctionner?

R.P.: Il y a du monde qui aime monter très haut, très vite. Ces gens-là raffolent de promotion et de publicité. Je crois que cela peut-être à leur avantage mais aussi à leur désavantage. Eux ne voient pas les désavantages. Ils se disent: "On est parti pour la gloire, et on n'arrêtera pas d'ici peu". Sauf que le système craque à un moment donné. A part le fait que les artistes se font brûler physiquement et mentalement par le showbiz québécois, il y a quand même des choses que je trouve très bonnes. Il y a des tournées qui valent la peine d'être faites, ce qu'il n'y a pas en Ontario. Un retour certain aux boîtes à chansons semble se dessiner un peu partout, un regain d'intérêt pour le spectacle.... Il y a aussi le fait qu'il n'existe pas tellement d'échange musical, les musiciens ne jouent que leurs propres compositions. On ne s'imaginera jamais une vedette québécoise chanter les chansons d'un inconnu qu'il admire. Ce n'est pas une question d'entr'aide; ce serait plutôt une question de savoir se sacrifier à la créativité... D'un autre côté, peut-être est-ce qu'il est encore trop tôt.....

De Sudbury à Montréal

MM: Si on regardait en rétrospective ton évolution et celle de ta musique depuis tes débuts à Sudbury.....?

R.P.: Au collège, j'écrivais déjà quelques chansons. Je jouais du rock'-n'roll, de la musique pour faire danser le monde. Imagine-toi qu'on est venu jouer à **Jeunesse Oblige**, en 1966. Je n'avais que dix-sept ans. Il y avait eu un concours à Sudbury et on avait gagné, faute d'autres concurrents. Ils nous avaient envoyés à Montréal en autobus. On était trois: un batteur, un gars qui jouait de la basse avec les quatre cordes de sa guitare acoustique et moi-même, chanteur-guitariste. On s'est classé deuxième dans tout le Québec. C'est un groupe des Laurentides qui avait gagné; ils jouaient du "brass" genre Tijuana.

MM: Par la suite, comment s'est fait ton transfert définitif du nord de l'Ontario au monde citadin de la musique?

R.P.: Le transfert s'est fait très facilement. Comme à tous les 2 mars de chaque année depuis quelques temps déjà, il y a à Sudbury **La Nuit sur l'Etang**, une grosse affaire qui dure de huit heures du soir à huit heures le lendemain matin. Tout ce qui s'est créé en français en Ontario durant l'année se montre là, à guichets fermés, devant 800 à 1,000 personnes. Il y a quelques années, Radio-Canada était venu filmer, avec d'autres gens de Toronto intéressés à voir ce qui se faisait dans le nord de l'Ontario. Par la suite, on m'a invité à faire quelques émissions ici. J'allais à Toronto faire une émission française à CJBC ou à Radio-Canada en anglais. Je suis venu durant cette période par deux fois à Montréal pour passer à **Feu Vert**. Je me voyais faire le trajet Sudbury-Montréal de plus en plus.

MM.: C'est à ce moment-là que tu as enregistré **Dépêche-Toi, Soleil**, ton premier long-jeu?

R.P.: Oui, et avant de venir ici, j'étais passé voir A et M à Toronto où l'on m'offrait un contrat de cinq ans, contrat par lequel je m'engageais à enregistrer cinq albums, pendant qu'eux décidaient qui serait le producteur, quand les albums sortiraient, et encore, s'ils sortiraient, et puis quel budget et quels musiciens j'aurais. Cela ne me disait vraiment pas d'enregistrer de cette façon. Je suis donc venu à Montréal.

Gilles Valiquette et les Productions Célestes [?]

MM: Avec qui as-tu signé au Québec?

R.P.: Avec Gilles Valiquette et les Productions Célestes. C'était un contrat pour cet album seulement.

MM.: As-tu été satisfait de ton association avec les Productions Célestes?

R.P.: L'expérience en studio fut très agréable mais, mes amis et moi, on n'en a pas tiré un sou. Au départ, on devait avoir un salaire fixe de musiciens mais on a préféré prendre 40 cents par microssillon vendu. C'était un contrat verbal. René Letarte, qui nous avait produits, a quitté la compagnie parce qu'il n'aimait pas ce qu'il y voyait. Finalement, Gilles nous a laissé savoir qu'on ne serait payés qu'une fois tous les coûts de production couverts, c'est à dire un an, un an et demi. Je suis allé le rencontrer et il m'a assuré qu'il me payerait au moins mes éditions. Je lui ai demandé de me faire un contrat pour cela. Il m'envoie un contrat de cinq ans, pour tout le monde, dans les deux langues, avec un contrat de gérance personnelle, et une clause qui m'engageait à produire sous peine d'amende. J'était déjà allé chez lui quatre fois pour en arriver finalement à une entente avec son comptable: on m'envoie cette affaire-là! Maintenant, je n'ai pas de contrat, et il se peut tout simplement que je ne me fasse pas payer pour l'album, c'est tout.

MM.: Monsieur Valiquette ne doit pas être dans tes bonnes grâces?

R.P.: Non, et c'est dommage, parce que lorsque je l'ai connu, on s'entendait très bien. Il était même venu deux ou trois fois donner son appréciation de notre matériel, lors de nos sessions en studio. J'avais décidé de passer par des maisons de production indépendantes, expressément parce que je ne voulais pas vendre mon âme pour cinq ans à une grosse corporation. J'avais justement lu un article sur Gilles où il affirmait que s'il y avait une chose qu'il allait démystifier au Québec, c'était les grosses boîtes de production et leur attitude "t'es un jeune musicien et compte-toi chanceux qu'on ait produit ton album, il y en a beaucoup d'autres....". L'autre jour, c'est exactement ce qu'il m'a dit: "Robert, compte-toi chanceux qu'on ait produit ton premier album.....".

Un album anglais

MM: Tu viens de nous faire écouter l'enregistrement de ton album anglais. Comment en es-tu venu à faire ce second microsillon?

R.P.: Ce sont toutes des chansons écrites sur une période de trois ans. Je pense que c'est pour moi une façon de m'en libérer. Une fois que tu les as travaillées et jouées en spectacle, c'est comme si tu les traînais derrière toi. Non pas qu'elles ne sont pas bonnes, mais une fois enregistrées, tu peux passer à autre chose.

MM: Après avoir écouté cet album anglais, je comprends sa raison d'être. C'est à la fois excellent et très différent, vraiment une autre facette de toi. Si tu devenais une super-vedette canadienne–française, ici au Québec, cesserais-tu de produire en anglais?

R.P.: Non, même si écrire en français a toujours été davantage ma ligne de conduite. Les gens de l'Ontario ont été les premiers étonnés d'apprendre que je préparais un album anglais... Comme à la Saint-Jean-Baptiste, l'an dernier, je n'aurais jamais chanté en anglais. Toutefois, je ne pense pas que cela prenne cinq ans avant que je produise un autre album anglais.

MM: A part le matériel contenu dans ces deux albums?

R.P.: En français, il y en a assez pour remplir un albun et demi. En plus de celles-là qui sont complètement terminées, j'en ai six ou sept qui sont encore à l'état de projets... des bouts de textes et de musiques, amassés ici et là en voyageant, qu'il reste à unifier dans un tout.

Deux ans et demi dans le Centre-Sud

MM: Présentement, quand tu écris, de quoi parles-tu? Qu'est-ce qui te tracasse ou te fait rire?

R.P.: Je n'ai rien écrit depuis quatre mois sauf une chanson française-anglaise sur l'Ontario. Mais comme je te l'ai mentionné tantôt, il y en a six ou sept que je suis en train de finir. C'est un peu plus agressif, un peu plus sévère par rapport à ce que je vois... à ce qui se passe autour. Je reste encore pas mal pensif sur bien des choses. Après avoir passé deux ans et demi à Montréal, cela a changé un peu ma vision des choses. Il y a plus de rétroaction, et je suis devenu plus critique. Dans les bois du nord de l'Ontario, je vivais beaucoup plus calmement.

MM: Des changements au niveau de la musique?

R.P.: En musique, cela a varié un peu aussi. Dans le premier album, c'étaient des chansons plus douces et dans celui-ci, il y en a encore qui sont très décontractées. Les prochaines, tout en n'étant pas de la grosse musique, contiendront un niveau d'énergie plus élevé.



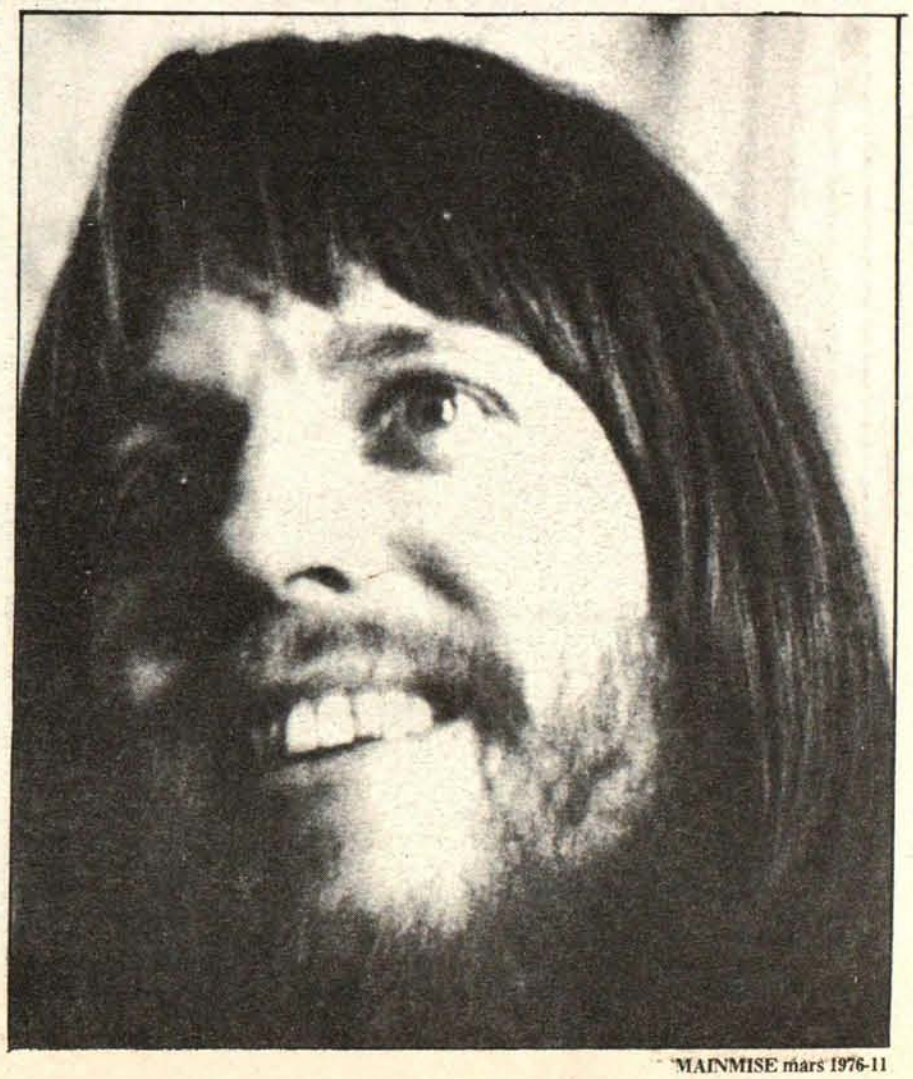
Les prochains mois

MM: Donc, pour le prochain album français que tu travaillera en studio bientôt, on peut s'attendre à une approche quelque peu différente?

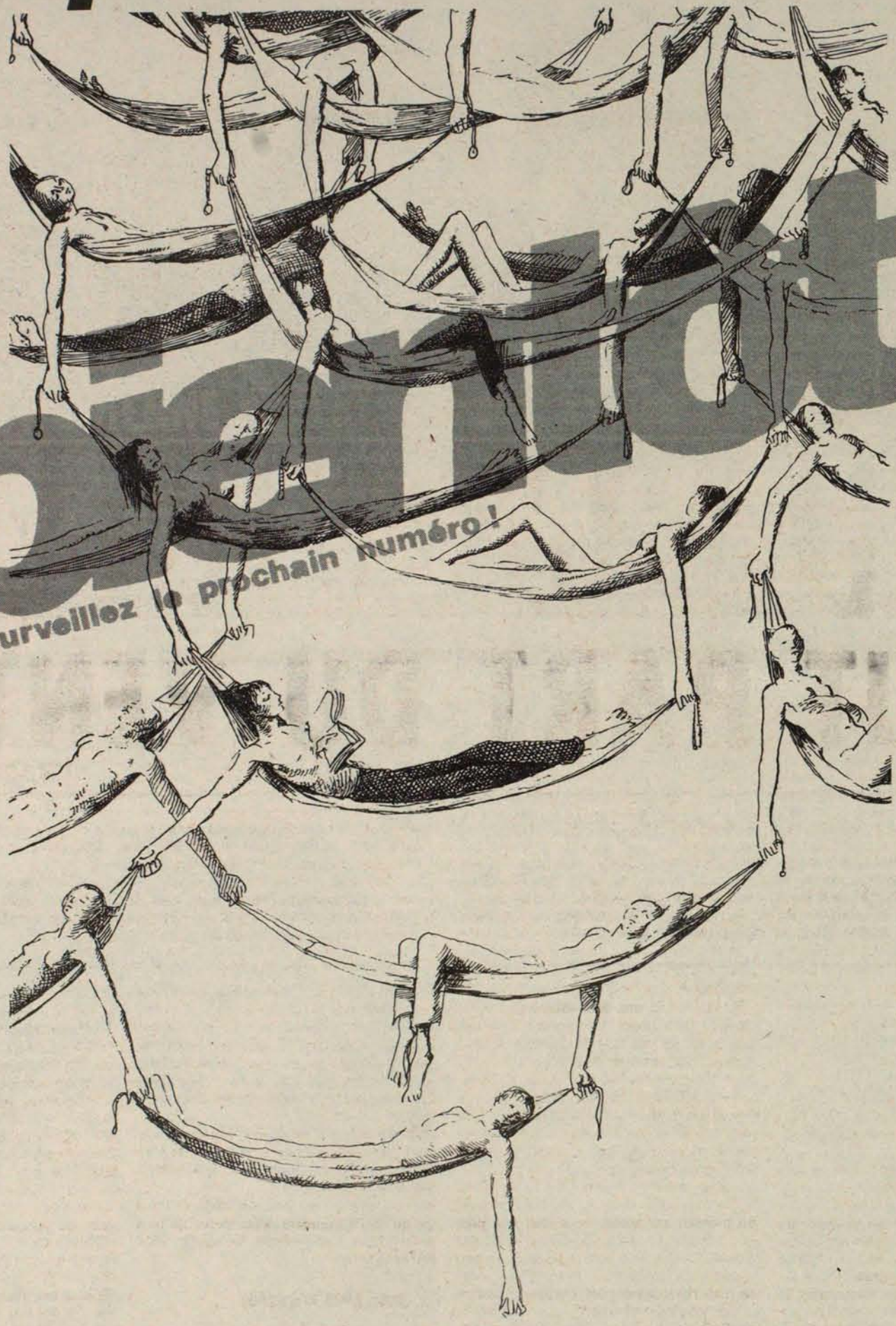
R.P.: Plus d'énergie, moins d'instrumentation et plus de mise en valeur de chaque instrument et du vocal. Un peu plus acoustique, sans batterie peut-être avec seulement des percussions. Aussi puissant si pas plus que les deux autres, mais sans toute une série de "patentes" pour le rendre puissant. Une puissance atteinte par la simple valeur des chansons et par la façon dont le tout sera agencé... et c'est ça qui sera intéressant. Il y aura dans le prochain album une finesse de spontanéité qu'on ne trouve pas dans les deux premiers. Non pas que je ne soies pas content des deux précédents, mais c'est, je crois, que les prochains seront plus variés, parce que les chansons n'auront pas eues trois ans de rodage.

MM: Tes projets?

R.P.: Je pars demain pour aller jouer en Louisiane. J'ai une tournée qui s'en vient pour l'Ouest canadien, les Maritimes aussi et peut-être quelques villes du Québec.....



concert-bénéfice
au profit de mainmise



on lâche pas!

dessin : BOURRELIER.

INTERVIEW



HARMONIUM

TOUT PART DU VENTRE

Par George A. Turcot

Le groupe a fait surface pour la toute première fois au "Salon de la Femme" **mai 1973.**

Suite à deux enregistrements, pour CKVL et CHOM, Quality Records leur propose un contrat: deux ans, deux albums. On signe en **décembre 1973. En mars 1974,** le lancement du premier microsillon "Harmonium". **Août 1974,** Pierre A. Daigneault et Serge Locat se joignent au groupe. L'automne qui suit amène Harmonium en tournée à la grandeur de la province. Le lancement du deuxième microsillon "Les Cinq Saisons" se fait en **avril 1975.** A la St-Jean en **juin 1975,** Harmonium donne son dernier concert avant de quitter temporairement la scène.

La suite... Un été de repos. Denis Farmer devient le sixième membre d'Harmonium. On prépare un album double pour juin. Une tournée à l'extérieur du Québec durant l'été qui vient. Un passage à Paris et un retour à l'automne sur la scène québécoise.

... la scène

Mainmise: Harmonium c'est un nom qui porte son poids au Québec, et vous avez déjà un bon bout de chemin derrière vous autres.

Harmonium: Ca fait près de trois ans que le groupe existe. Quand notre premier microsillon, d'ailleurs intitulé Harmonium, est sorti, cela faisait six mois qu'on fonctionnait. Au tout début on a joué dans des clubs. Ca réussissait assez bien à l'intérieur de ce circuit-là, mais nous on recherchait à rejoindre un tout autre public. Donc, avec la collaboration des gens qu'on connaissait, on a essayer d'aller vers autre chose. Tenter de faire les salles, même si cela impliquait prendre un risque "sur notre bras". Et c'est de cette façon qu'on a fait toutes les places... partout en province. Un roulement continuel, mais où le public grandissait toujours. A ce moment-là, ça ne comptait pas pour nous de produire un microsillon ou non. Il y avait la scène, le reste importait peu. Remarques que cela n'a pas beaucoup changé...

MM: Mais il y a eu un changement. Les choses ne sont-elles pas devenues un peu plus complexes?

Hm: On a fait nos deux microsillons qui ont très bien passé. Par contre, la scène nous a tué un peu l'année dernière. C'était devenu vraiment trop "heavy".

On a littéralement fait tout ce qu'il y avait à faire, et dans un très court laps de temps. On était sursaturés de "shows", les yeux pochés et totalement écoeurés... et il restait toujours un autre spectacle, et un autre, et un autre...

On avait perdu le contact avec le public et le roulement qu'on a toujours voulu avoir. Si on montait sur scène, ce n'était que pour une raison: ce contact-là. Et on ne l'avait plus. C'était devenu Harmonium en grosses lettres. Les gens nous contemplaient, mais ne nous regardaient plus. Comme si on flottait dix pieds dans les airs!

Une fois le spectacle commencé, on a toujours réussi à le retrouver quand même ce contact entre le monde et nous autres. Cela prenait 15 à 20 minutes pour qu'on le définisse, pour que le monde puisse vraiment se rendre compte de ce qui se passait, "Câlissez-moi ces lettres-là à terre, y a rien là".

MM: Qu'est-ce qui s'es passé pour qu'un contact sain entre Harmonium et le public devienne une affaire de vedette?

Hm: Il y a eu un temps où on a été bumergés par une foule de choses extérieures qu'on ne contrôlait pas. Harmonium est devenu ce qu'il est devenu, pendant que nous on faisait le même train de vie, les mêmes bébelles. C'est tout ce qu'il y a autour de nous qui a changé, pas nous autres. On avait même craint que cela arrive. Mais entre l'intuitionner et te retrouver les deux pieds dedans...

MM: Est-ce que vous avez découvert tout d'un coup que les gens avaient fait de vous des vedettes, ou l'avez-vous appris tranquillement, à la leçon?

Hm: C'est chez les gens de notre entourage qu'on l'a vraiment senti, parce qu'ils avaient plus les mêmes réactions vis-à-vis nous autres.

... Juin 1975, un arrêt

MM: Après une tournée de franc succès l'an dernier, vous avez pris la décision de vous retirer temporairement.

Hm: A la fin de la tournée, on a voulu s'asseoir et tout arrêter. On ressentait un grand besoin de rétablir cette situation et de tout reprendre en main. Et c'est surtout qu'il fallait retrouver notre essence. Notre essence, c'est ce que nous faisons maintenant à jouer ensemble ici tous les jours, et ça prendra le temps que ça voudra.

... Ce n'est pas une année d'arrêt en tant que telle, où on remet tout en question pour repartir à zéro. Il n'est pas pour nous question de changer notre approche ou notre style. C'est qu'on avait délaissé notre essence, qui est strictement de s'asseoir et travailler notre musique, et aussi de pouvoir arriver quelque part et jouer, tout simplement.

MM: Est-ce qu'il est survenu à ce moment-là des frictions à l'intérieur du groupe?

Hm: Quand on s'est quitté après le spectacle à la Saint-Jean, cela s'est fait bien naturellement. C'était entendu entre nous qu'après ce spectacle le groupe se séparait officieusement. Tout laisser tomber et oublier un peu. On s'était dit que quand on allait refaire des choses ensembles, on le ferait d'une façon très natureile et spontanée, ce qui est venu avec le temps, avec les mois. Chacun de nous a pris des vacances et s'est remis les idées en place jusqu'à ce qu'on se retrouve et qu'on reparte tous du même pied.

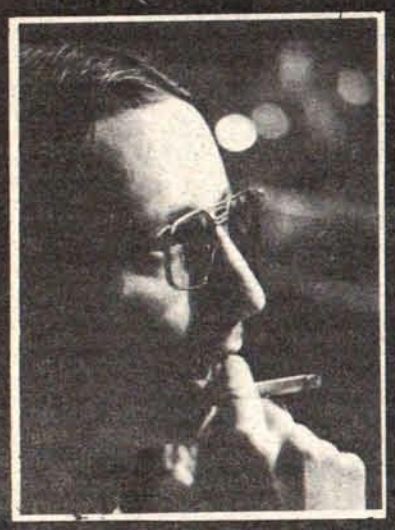
Il s'est accumulé du nouveau matériel, et on a recommencé à pratiquer depuis quelques mois. Il y eu, jusqu'en juin dernier, une période assez effervescente pour le groupe avec deux albums et des spectacles sans arrêts. Ensuite, ls scission, la coupure. Et maintenant, un nouveau départ, avec un gars en plus, Denis Farmer, et des têtes nouvelles pour nous tous en de-

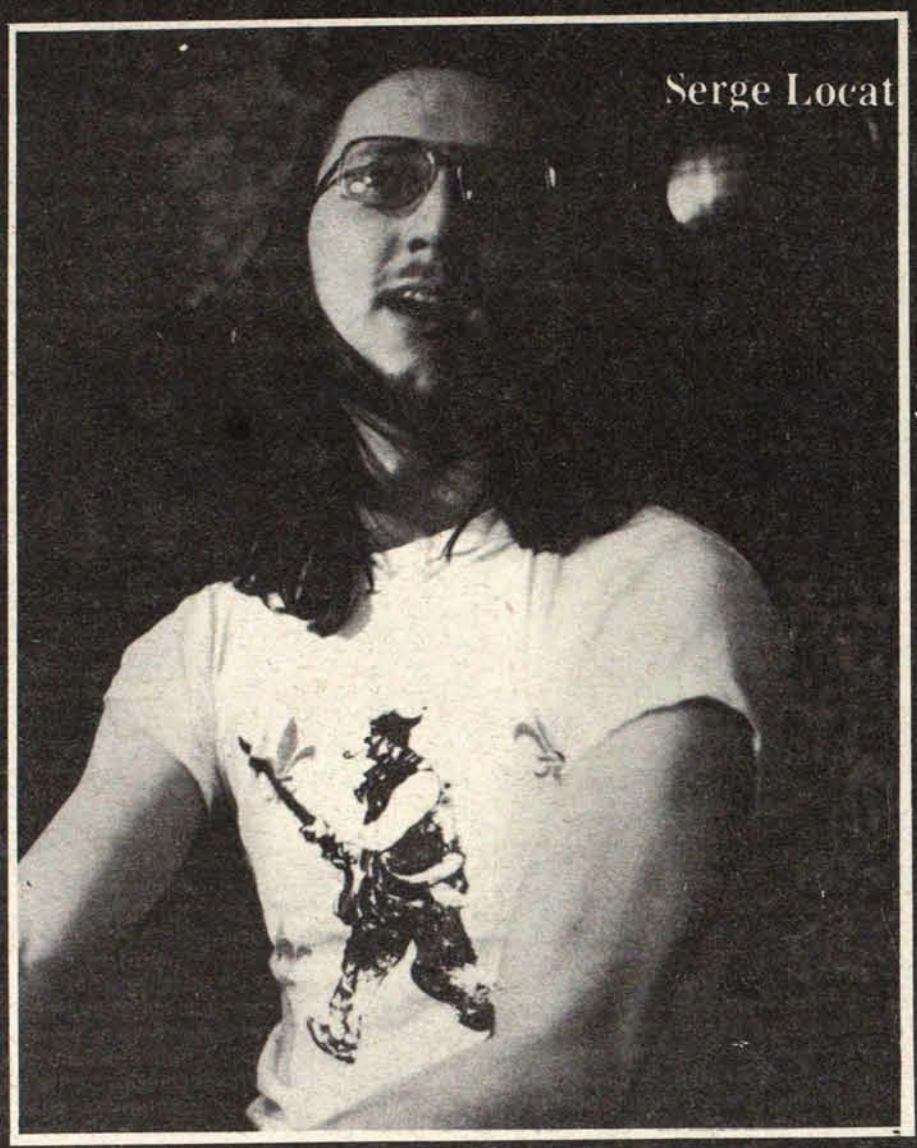
"... pas forcément une pensée uniforme"

Ce qu'il y a d'exceptionnel au sein d'Harmonium c'est cette autonomie des individus qui s'y trouvent. Et surtout ce respect illimité qu'ils ont pour le rythme de vie de l'autre. L'idéal à l'intérieur d'un groupe ce n'est pas forcément une pense uniforme. Il faut de la place pour respirer, il faut que l'air passe, sinon c'est un cercle fermé où tu n'évolues plus où c'est un mythe de groupe qui prend ta place.

Il y a des choses que je fais qui ne peuvent pas être vraiment orchestrées par un groupe, où je ne ressens pas le besoin d'avoir d'autres instruments que mes claviers. Par exemple, j'ai joué un concert en solo à l'église de Saint-Roch de l'Achigan, et ça c'est avéré une expérience fort heureuse, au point que je pense éventuellement en produire un album.

J'aime sentir cette possibilité de me promener et de faire un peu de tout.





"... faire couler mes plus belles notes"

Dix ans de musique commerciale. Des heures de travail en studio. Des passes à Radio-Canada ou jouer dans Laura Secord à la Comédie Canadienne. Pourtant c'est un métier d'approfondissement continuel de la technique, mais où tout est littéralement canalisé pour rencontes les exigences de chaque nouvelle situation.

C'est étrange, tu vois, j'enseigne, la musique à des jeunes au Cegep de Drummondville. Chacun d'eux aspire à une carrière dans la musique, et ils me demandent toujours à quoi ça ressemble le marché du travail. Mais il n'y en a pas de marché du travail en musique. Tu joues et tu te perfectionnes tous les jours de ta vie. Avec de la chance, peut-être que quelqu'un t'écoutera.

Harmonium, c'est tout ce qui est créativité en moi. J'ai un fonctionnement professionnel beaucoup plus rigide et bien différent des autres. Harmonium devient pour moi l'occasion qui me permet de m'exprimer, de sortir de mon for intérieur les choses profondes et belles... Un peu comme, le soir, isolé de tout chez moi, je prends mon saxe pour faire couler mes plus belles notes.



dans. Tout ça va ressortir dans le prochain album.

... Retour à la scène

MM: Quand prévoyez-vous refaire surface?
Hm: En octobre prochain.
MM: Avec une approche modifiée?
Hm: Ce sera sûrement différent, puisque ça va être à l'intérieur d'un circuit qu'on aura créé. Si possible, on ne jouera plus dans les Cégeps: on n'a jamais bien aimé s'installer dans une place avec plein d'étudiants. Tu essaies de te retrouver en ville, plutôt que dans les Cégeps. Tu vois, les endroits qu'on a aimés les plus sont des salles qu'on pourrait appeler des cinémas. Des endroits qui n'avaient jamais vu à l'intérieur de leurs murs quelque chose comme ça. On s'installait à minuit le soir et on jouait. La différence, c'est que toi, en tant qu'individu, si tu décides d'aller voir un spectacle à l'Outremont ou au Grenada à Sherbrooke, c'est toi seul qui en prends la décision. Alors que dans les Cégeps, c'est une masse qui la rend cette décision... et c'est à une masse que tu fais face. Et ça, ce n'est pas correct.
MM: Donc, ce n'est vraiment pas avantageux pour un groupe de faire la tournée des Cégeps.
Hm: Non, c'est toujours la même affaire, tu as l'impression que le monde pour qui tu joues est là, alors que le monde est dans la ville. Prends comme à Montréal, on faisait le tour complet de tous les Cégeps, alors que maintenant on a le goût de prendre ce qu'on a dans le ventre et de s'installer à l'Outremont pour deux semaines.
MM: Vous parliez tantôt d'un prochain album, ça va apparaître sur le marché quand?
Hm: Pour la fin de l'hiver.
MM: Qu'envisagez-vous pour la période de temps entre le lancement de votre album au printemps et votre retour sur scène à l'automne?
Hm: On prévoit aller à Paris après le microsillon... Encore-là, les gens se demandent ce qu'on va faire là-bas. Pourtant, il n'y a pas de quoi, c'est tout comme ici. Tu y vas, tu te trouves une scène et puis tu joues. Mais surtout pas dans leur système à eux, comme beaucoup de monde qui descendent de l'avion, et qui vont là, là et là, tout est déjà planifié et casé. De cette façon-là tu n'atteins pas le public que tu cherches à rejoindre. Tu te prends une salle, si le premier soir il n'y a que vingt personnes, le lendemain il y en aura quarante.... et tu vas jouer là-bas avec tout ce que c'est de jouer de l'autre bord.

... Le jeu d'un Québec

MM: Pour vous autres, où se situe votre place par rapport au contexte québécois?
Hm: C'est une authenticité québécoise qu'on a, bien plus que des grandes idéologies. On fait de la musique et des paroles québécoises, non pas qu'on ait décidé en termes de rationnel qu'il fallait que cela soit québécois, mais bien parce qu'on vit ici, à Montréal, à Rougemont et à Saint-Roch. La réaction des gens est étrange. Dès que tu fais quelque chose, il faut absolument qu'il existe ou qu'eux puissent entrevoir un rapport très concret à tirer quelque part. Dans le genre, vous chantez en québécois, est-ce parce que vous êtes politisés ou jouez-vous le jeu du Québec français. On l'a jamais fait dans ce sens-là. C'est tellement simple, on vit ici et on a des chansons.
MM: Comme le Vieux, où on nous présentait n'importe quoi au moment que c'était québécois, et que les gens refusaient d'embarquer dans la musique d'un autre, à cause de la couleur de sa langue.
Hm: On a joué avec beaucoup de musiciens anglophones, des gars qui jouent "pas possible" et qui ont énormément de talent. Je ne sais vraiment pas ce que les fanatiques pensent qu'on devrait faire avec tout ce potentiel et ce monde-là. Quelle rapport cela peut avoir?
... Il y a des choses auxquelles on a participé, comme l'espèce de phénomène qui est arrivé sur le Mont-Royal à la Saint-

Jean l'an dernier. Tout, le ralliement, l'esprit, la foule et toi sur la sène. Tu as la possibilité d'en profiter pour des fins bien personnelles. Tu sais que le seul impact dans la tête du monde c'est ça: national, fling-flang, Québec, lalala. Mais si toi, tu pousses ton affaire un cran plus loin, et que pour toi c'est 300,000 personnes, l'amour, la musique et rien d'autre. Alors tu fais ton trip d'amour et de musique. Tu ne dis rien, parce que tu n'as rien à dire là-dessus. Tu n'essaies tout simplement pas de mousser ta petite campagne à toi sur le bras d'autres vibrations.

On l'a fait, la Saint-Jean, et on a fait des choses pour Le Jour aussi. Mais on n'allait pas là pour le PQ. On se fout du PQ, on se fout de tout. Le Jour, c'est du monde correct, et c'est un journal qui a sa raison d'être, jusqu'à un certain point... point final.

MM: Alors, le nationalisme et l'indépendance?

Hm: On n'a pas besoin d'expliquer l'indépendance selon les chiffres du PQ, et de crier sur les toits "je suis québécois" et "vive le Québec libre". On n'a qu'à communile sentiment de l'indépendance de notre "fort" intérieur. Toute l'évolution du Québec dans les années à venir se fera sur un niveau très individuel et non par la masse. La masse, c'est du passé.

MM: Croyez-vous que le monde l'a compris?

Hm: Ils ne ne comprennent pas. Ils le ressentent.

MM: Est-ce qu'ils le ressentent vraiment?

Hm: Ils ne peuvent pas faire autrement. Et cela aussi longtemps que le monde n'essaiera pas de l'analyser et de chercher à savoir ce qu'il en adviendra. C'est du senti et du vécu. C'est ce qui est beau. Comme ce spectacle, les gens ne peuvent pas analyser ce qu'on fait, parce que nous on ne l'a pas analysé en le faisant. Ca vient du ventre.

... Une cinquième saison

MM: En vous retirant complètement du circuit en juin dernier, vous laissiez presqu'en suspens votre deuxième microsillon, **Les Cinq Saisons.**

Hm: Il a été pensé comme ça. Pour se porter seul. Comparativement au premier qui avait toute une autre façade. "Les Cinq Saisons" contient cette nouvelle tendance dans notre musique. C'est une coupure, carrément autre chose, et on le savait. On était conscient que le deuxième album aurait la portée qu'il a. Tu le sais ça. Tu ne le fais pas sans le savoir. Tout le monde est pareil. On a tenté d'amener sur le microsillon un esprit tout à fait spécial. On voulait créer quelque chose qui n'a pas besoin constamment de notre présence pour se soutenir. "Les Cinq Saisons" n'a pas besoin d'Harmonium en pleine face du monde tous les jours pour vivre, et continuer à apporter de quoi aux gens.

Chose surprenante, contrairement à ce qu'on fait habituellement et qu'on a peu d'intérêt à ré-écouter, "La Cinquième Saison" on l'écouterait n'importe quand. C'est à la fois très loin et très très près de nous, très transparent et très dense.

... Le Chiffre Sept

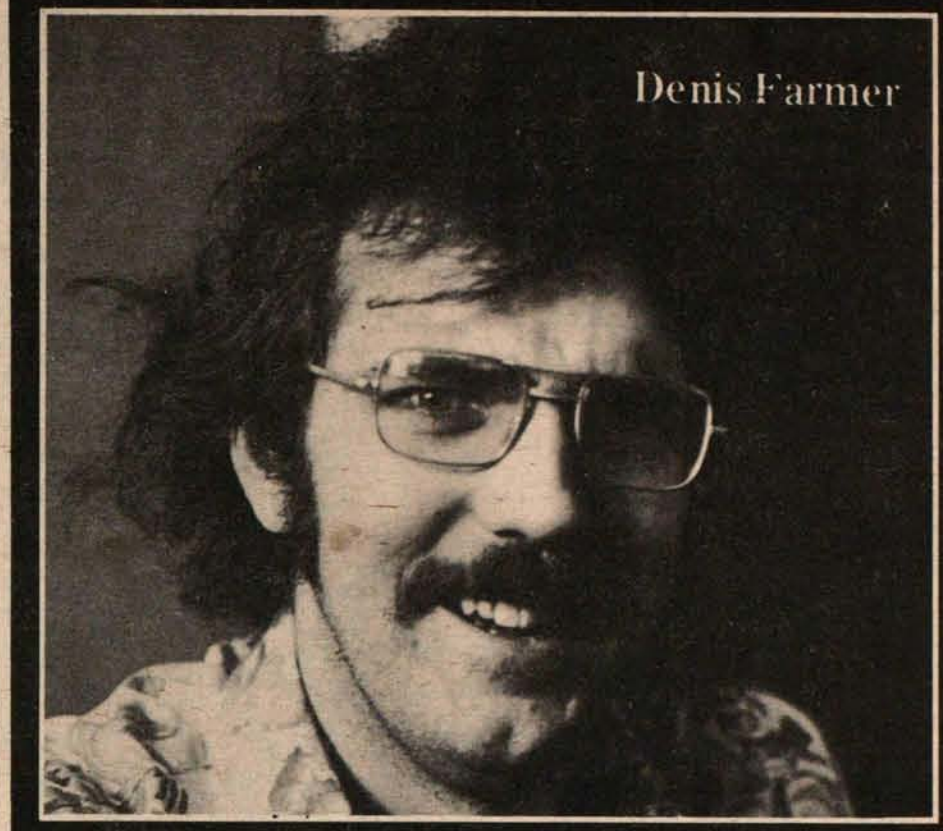
MM: A quoi peut-on s'attendre du microsillon sur lequel vous travaillez présentement?

Hm: C'est encore Harmonium. Mais cette fois avec toute la magie du chiffre sept. Le chiffre sept, et tout ce qu'il représente dans la vie des humains, les sept jours de la semaine, les sept planètes, les sept règnes (minéral, végétal...) et les sept niveaux de conscience.

MM: Comment en êtes-vous arrivés à la découverte de toute cette approche?

Hm: C'est une histoire très belle qu'on a vécue cet été. On travaillait sur la musique à venir. A un moment donné, on s'est fixé sur sept esquisses de chansons. On savait de quoi on voulait parler dans ces sept chansons, de la première à la septième

Un certain soir, on s'est arrêté sur la liste et l'ordre de ces chansons, et on s'est rendu compte qu'elles étaient dans un or-





"... les maîtres de la mélodie"

Avant Harmonium, je n'ai joué que de la musique très rythmique. Cela paraît peut-être étrange d'entendre un batteur parler de rythmique comme de quelque chose faisant plutôt partie de son passé. Mais c'est qu'après le Ville-Emard Blues Band et Toubabou, Harmonium, c'est carrément me saucer la tête dans d'autres choses. C'est comme me retrouver avec les maîtres de la mélodie.

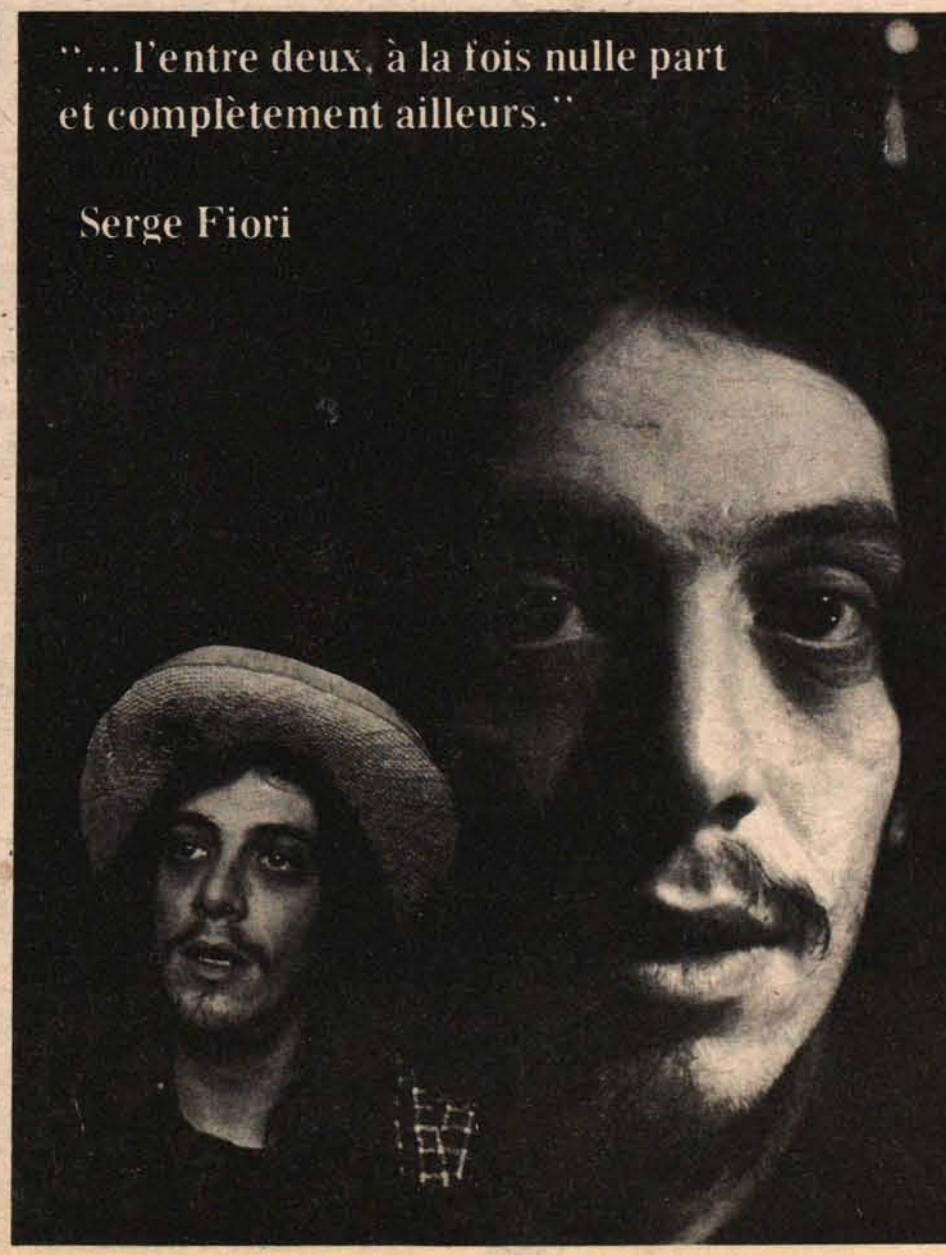
La première fois que je les ai vus en spectacle, c'est à l'Outremont l'an dernier. Je l'ai très bien en mémoire parce qu'ils m'avaient littéralement "blowé".

Pour moi, c'est une tout autre expérience. Une nouvelle façon de créer tellement mélodique, tellement... histoire. C'est une recherche d'images et de couleurs.

Si je peux ajouter quelque chose, Man, c'est que je suis supposé d'être aux Bahamas à l'heure qu'il est. Toute la famille chez nous sont là-bas. Ils sont partis quinze. Et puis moi j'aimerais bien ça y être parce qu'il fait froid.







Il y a eu un long moment où mon cheminement était en très étroite relation avec Harmonium. Mon évolution personnelle et musicale devenait celle d'Harmonium. Je ne vivais absolument rien d'autre qu'Harmonium. Lorsque je me retrouvais devant l'opportunité de chanter ou de jouer ailleurs en tant que Serge Fiori, individu, ma voix et mes accords sonnaient Harmonium. Tout ce que je connaissais de moi était déjà investi et canalisé.

Il a fallu que je vive l'expérience d'"ouvrir grand ses oreilles", que je travaille un retour à la neutralité, pour ensuite découvrir de nouveaux horizons. C'est un exercice de vie qui m'a permis d'aller plus loin, ou plus près, de voir plus qu'un sillon bien tracé. J'ai redécouvert mon manche de guitare et tout un monde musical en dehors du son d'Harmonium.

Lorsqu'on s'est retrouvé Rivard, Séguin et moi pour jouer ensemble, ça sortait comme Beau Dommage, Les Séguins et Harmonium, joyeux mélange! Alors chacun de nous a "ouvert grand ses oreilles" ... et a écouté l'autre. Cela a demandé beaucoup de temps, mais on a réussi à faire sortir un son nouveau qui n'appartient qu'à cet événement. Il faut se retrouver dans l'entre-deux, "nulle-part et complètement ailleurs.

Les sept niveaux de conscience, c'est beaucoup ça. Le potentiel humain et toutes les possibilités de ressentir et de faire ressentir quelque chose. Sinon, le prochain microsillon ne serait que sept "tounes" alors qu'il faut qu'il soit sept niveaux de vie, de création.

dre bien précis, que la place de l'une ne pouvait pas être interchangée avec celle d'une autre. Chose étonnante, on ne connaissait absolument rien au chiffre sept, et de tout ce qui s'y rattache.

Ce n'est que par la suite, quand on 'sest mis à lire et à faire des recherches, qu'on s'est aperçu que les sept sujets de nos ébauches de chansons correspondaient exactement aux sept niveaux de conscience, au sept périodes de l'évolution de l'homme.

MM: Il serait très intéressant d'avoir un exemple précis de cette correspondance.

Hm: Tiens, par exemple, la sixième chanson. Un soir on était assis sur le balcon quand Serge s'est mis à gratter sur sa guitare et à improviser une mélodie. Tranquillement, à l'écouter, il y a vait des paroles qui venaient s'y accoler.

Le lendemain, on a ré-écouter l'enregistrement qui nous a beaucoup enthousiasmés, et on s'est mis à penser au texte. On s'imaginait une éclipse permanente entre le soleil et la lune, où l'homme pourrait bénéficier simultanément des influences positives des deux astres, La lune du côté spirituel et le soleil du côté de l'action. Les deux astres pourraient agir constamment sur l'homme.

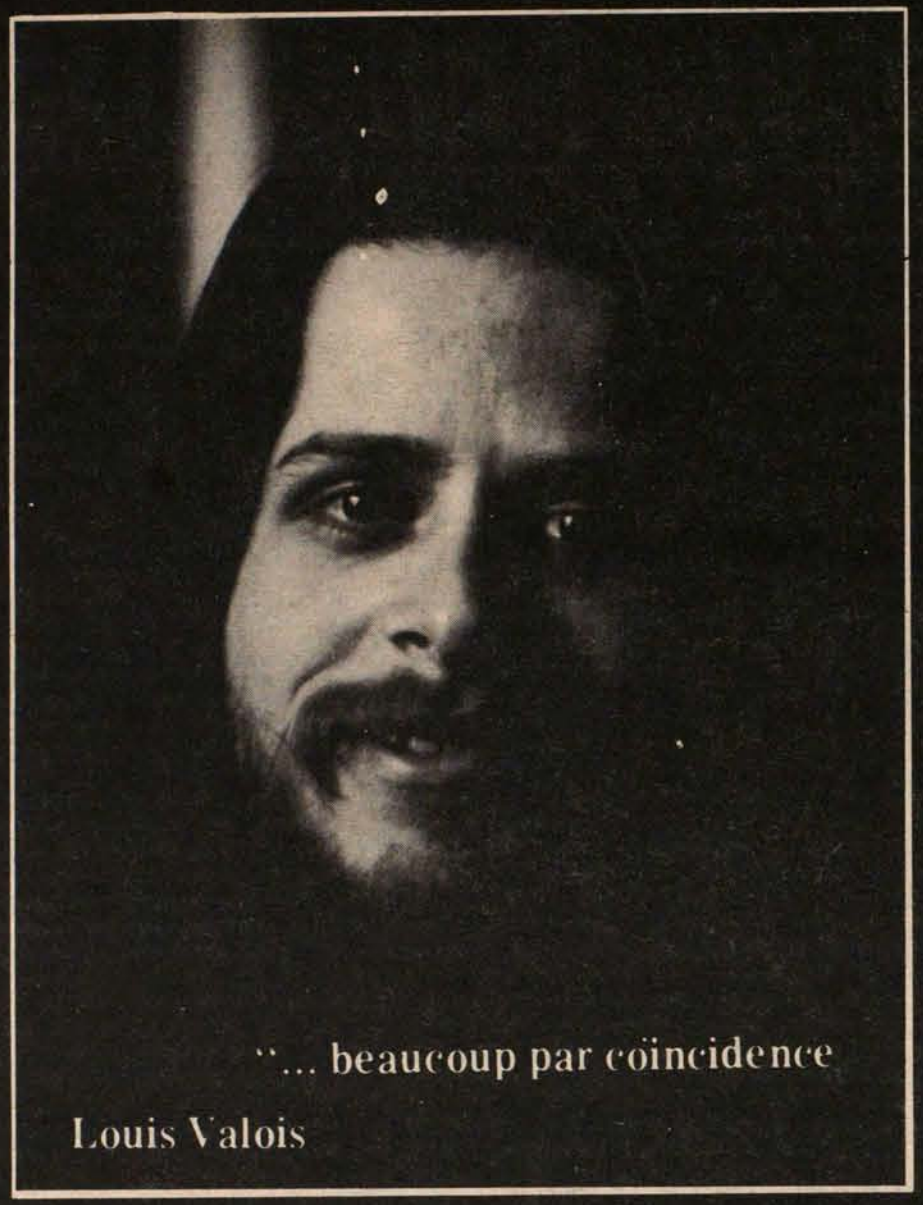
On a commencé à écrire là-dessus sans rien connaître du côté ésotérique de la chose.

Deux mois plus tard, on lisait qu'au sixième stade d'évolution, l'homme détient la force de controler les astres, pouvant ainsi amplifier et contrôler leurs influences.

MM: Est-ce que cette nouvelle connaissance vous a modifiés beaucoup en tant qu'hommes et musiciens?

Hm: Ce fut sûrement un des moments les plus intenses pour nous lorsqu'on a compris que tout cela est de la nature première de l'homme. Un sentiment que tu portes en toi par rapport à l'évolution et à l'ordre naturel des choses. C'est inné chez les humains.

Ce moment-là a été le plus beau du point de vue de la création. Se rendre compte que juste par les messages et les réflexions qui te sont transmises par la nature et les hommes, tu peux, toi, arriver à mettre sur papier certaines vérités sans t'être référé à des écrits. Par la suite au moyen de recherches tu peux intellectualiser ton expérience. **Mais à la base tout part du ventre.**



"... beaucoup par coïncidence

Louis Valois

A ce moment même où je tente de cerner ma relation par rapport au groupe pour la communiquer, je me rends compte de la complexité de la question. Je tente peut-être de concrétiser des choses qui ne se concrétisent pas. Faire un résumé de quoi? Finalement,

à un certain moment le hasard te présente un choix qui tombe "pile" dans ta vie. C'est une occasion que tu attendais sans le savoir. C'est rien que ça, je crois. Tu t'asseois, beaucoup par coïcidence, dans une situation. Tu te démènes à l'intérieur de cette situation et tu en retires certaines joies. En somme, ce n'est pas Harmonium qui me rend heureux. Je n'étais pas moins heureux à tailler des verres ou à étudier.

Harmonium est tout simplement là, une coïcidence heureuse dans ma vie. Je joue parce que je crois que c'est bien important qu'Harmonium fasse ce qu'il a entrepris de faire. Je suis aussi très conscient que cette coïcidence m'a fait connaitre des gens qui sont maintenant des amis intimes, que tout ce climat rêvé et l'évolution qui nous a caractérisés, sont autant de choses devenues importantes dans ma vie présente.

Mais, je ne me suis jamais demandé combien de temps je le ferais.



... Et la musique, elle, vibre, sur la peau.

Ne croyez pas maintenant en savoir très long. Tout ce que vous avez lu jusqu'ici est, qu'on le veuille ou non, la rationalisation d'Harmonium. C'est en résumé tout ce qui se codifie, des idées. Mais Harmonium c'est un génie de création, un génie sensible qui communique ses émotions, par sa musique. Et sa musique, je ne peux pas vous la donner.

On a su faire des "Cinq saisons" une oeuvre peinte de mille et une couleurs, mais une réplique n'aurait aucune valeur significative. C'est encore avec plus de dimensions et de perspectives qu'Harmonium veut percer le silence de nouveau.

Harmonium ne s'explique plus; son message se vit dans ses notes, et ses notes vibrent sur la peau. Sa remise en question l'a mené vers de nouveaux horizons, vers des niveaux supérieurs de la conscience. Et la conscience, pour Harmonium, c'est le langage de la simplicité.

A quoi s'attendre? Harmonium un peu plus loin. Et si l'ensemble de nouveau matériel respire l'intensité des deux pièces, "Le Premier Ciel" et "Chanson Noire pour une Blanche Cérémonie", entendues alors que j'étais adossé au mur entre un amplificateur et le mélotron de Locat; Harmonium pourra se passer d'explications... et les gens de commentaires.

"Chacun devient le premier homme... s'il pouvait rejoindre le premier ciel, avant qu'on lui coupe les ailes".

Harmonium dans une cave quelconque du grand Montréal.

"Je ne tiens pas à voir clair".

Michel Normandeau



Je ne tiens pas à voir clair. Je ne tiens plus à voir clair. Parce que cela implique une mise en tutelle de mes sentiments et une abstraction de tout ce qui m'entoure pour en arriver à une rationalisation froide.

Mon contact avec le monde extérieur et tous les individus qui le composent ne peut être valable que s'il est basé sur mon sentiment. Sinon, ce sont les schèmes de ma rationalité qui prennent le dessus, et le monde ne devient que la synthèse de mes informations.

Avant de faire Harmonium, j'étais journaliste au Forum, un journal de l'Université de Montréal. Pour être honnête envers les lecteurs, il fallait que j'objective les situations, les vidant de tout sentiment. Alors que maintenant, en musique, je dois hautement subjectiver. C'est toujours moi en situation par rapport à quelque chose.

Lorsque je parle à des grands rationnels, on ne se comprend pas. C'est comme ceux qui travaillent pour la justice, et ceux qui voient l'amour, les deux grandes causes humaines, ils sont d'accord l'un avec l'autre. Mais ils ne se comprennent pas.

Ce qui me pousse à faire ce que je fais à l'intérieur d'Harmonium, c'est cette histoire d'amour. Les gens dans le métro, c'est une société qui rationalise. Les gens accolés les uns aux autres à la fin d'un spectacle, comme les vieux qui sortaient jadis de la messe le dimanche, avec cette joie intérieure après un message d'amour, c'est ça l'ultime but d'Harmonium.

COMMENT FAIRE TOURNER la chanson



par Pierre Voyer

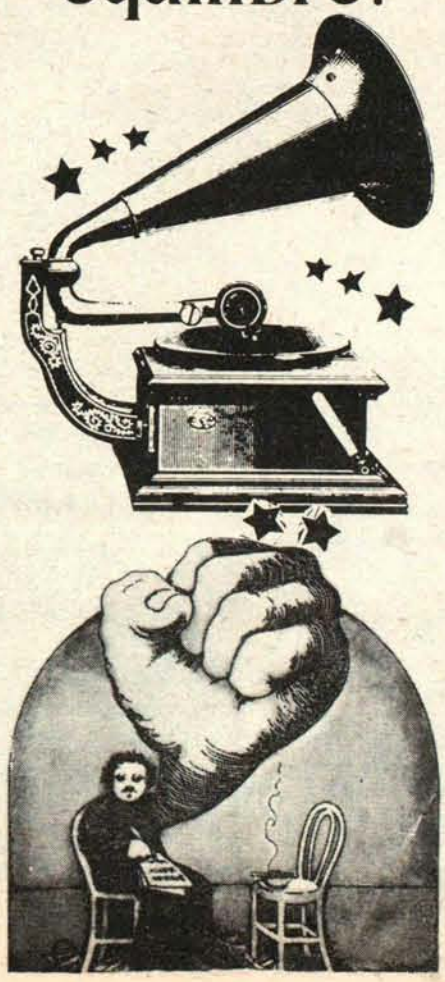
Le mot **chanson** sert aujourd'hui à désigner toute pièce musicale chantée, n'importe quelle pièce musicale chantée. La chanson est pourtant un genre structuré qui a connu ses heures de gloire: notre époque en est une. La formule "chanson" est pour les vendeurs de musique une occasion de vendre beaucoup: un morceau de deux minutes se glisse bien dans la vie des gens. Ils y prennent goût et veulent revivre leurs "deux minutes" musicales. La chanson a toujours été un genre populaire, simple et accessible. Quelques couplets, un refrain répété et parfois... une modulation de passage (ún pont). Tout-le-monde peut suivre une chanson sans effort: les mélodies reviennent assez souvent pour établir dans le cerveau de l'auditeur une sorte d'habitude musicale, une familiarité formelle.

L'universalité de la chanson en a fait la forme la plus répandue de la musique populaire... à un point tel que plusieurs groupes rock s'en servent comme prétexte commercial: ils font des chansons autour d'un seul riff et divise leur rock infini en sections, en "deux minutes réglementaires", sans varier aucunement la structure musicale dont ils se servent. Leurs textes sont là pour combler un besoin du **marché**. La chanson n'est plus un outil de recherche, une structure ouverte qui cherche à se dépasser. L'agression régulière du rock réduit beaucoup les possibilités de changer l'atmosphère à chaque chanson. Les groupes de heavy rock pourraient faire des longues plages de riffs enchainés les uns dans les autres Ca serait plus profitable à leur musique: les improvisations se développeraient davantage et on n'aurait pas à subir des textes souvent insipides chantés par des voix insupportables... mais il faut ce qu'il faut quand le marché attend des **chansons.**

La chanson est un pivot formel: elle remonte très loin dans les racines populaires de la musique, en dessous de l'espèce d'écorce qu'elles ont, dans la racine elle-même. Elle a été l'**outil** de deux formes différentes d'expression "artistique": la poésie et la musique.

C'est sur une base très simple de chanson que Bob Dylan faisait ses litanies infinies comme **Sad Eyed Lady of the Lowland** ou **Visions of Johanna**. Ses chansons s'orientaient, dans ce temps-là, vers une sorte de saga où le récit poétique prenait le dessus: c'est le flot des métaphores qui créait ses atmosphères. Ferré a suivi un peu la même courbe: il est parti de la chanson proprement dite pour aboutir à ses oratorio-délires récents comme **Les amants Tristes** ou **Il n'y a plus rien**. Ses orchestrations post-wagnériennes sont aussi loin du schéma structural de la chanson que ses harangues politiques. Si Dylan est revenu à une forme plus simple et plus traditionnelle, le noyau de la chanson. Ferré reste à crier, à gémir à faire éclater ses rengaines jusqu'au paradis cruel de son originalité.

Quel est le secret de ton insolent équilibre?



La chanson est donc un tremplin pour certains, une prison pour d'autres. Elle sécurise ceux qui utilisent sa structure comme "contact rentable": elle peut lancer à l'aventure ceux qui fouillent sa forme et explore ses possibilités. La grande variété d'effets sonores dont disposent aujourd'hui les musiciens avantage considérablement la création d'atmosphères particulières pour chaque chanson. Des textes et des mélodies simples servent aujourd'hui d'indicateurs pour une recherche musicale qui dépasse la structure simple. Des pièces de King Crimson (feu le roi cramoisi) comme **Lizard, Echoes** de Pink Floyd, les certaines pièces du dernier disque d'Harmonium sont des exemples intéressants de petites chansons relativement simples qui deviennent des portes ouvertes à de longs développements musicaux.

Chez Elton John, Mc Cartney, Beau Dommage, Charles Trenet, Steely Dan, 10 CC et les Beatles, l'art d'écrire des chansons est essentiellement traditionnel: ils déraillent tous souvent, bien entendu, vers des champs de fraises ou dans un cirque d'Alaska, mais ils varient leurs progressions harmoniques et ils élaborent des constructions savantes sans jamais sortir de l'enveloppe simple de leur forme populaire d'expression. La chanson reste vivante grâce à eux.

La structure éclate chez Genesis, le poeme déborde la page, des grappes d'allitérations embrouillent les rimes, des modules de rythmes impairs créent des ambiances dramatiques qui tendent à rejoindre une structure plus savante et plus sophistiquée **Supper's ready** est un exemple convaincant de cette recherche.

Ce qui est durable et solide dans la chanson sert à tout le monde. Elle sert de modèle, de clé, d'outil d'analyse et de structure commune au folklore au rock, à une grande partie de la musique expérimentale. Il y a bien sûr des "progressifs" ultra-secs qui crachent aussi bien sur la chanson que sur le "peuple", des jazzmen libre qui ne doivent rien à la chanson et qui n'ont gardé aucun lien avec elle, mais elle correspond à quelque chose d'installé profondément en chacun de nous. Sa forme est un archétype collectif: chacun sa chance et la chanson pour tout le monde.

La chanson est faite d'une tendance à **répéter** et d'une tendance à **dépasser.** Ces deux tendances contradictoires sont placés dans les mains des musiciens comme les rênes de deux chevaux qui courent dans des directions opposées. Beaucoup de musiciens d'aujourd'hui nourrissent le cheval de la répétition, le fouettent et lui aiguisent les dents pour qu'il dévore l'autre cheval. Ils tuent la contradiction, nivellent toute digression, pour mieux se rendre dans la direction qu'ils ont choisie: la vente la répétition des ventes.

Si la répétition se vend bien, le fantôme de l'autre cheval hennit et frétille dans la tête de ceux que les digressions excitent les musiciens qui en improvisent des flots dans ce qu'on appelle le free fazz par exemple. Ils s'aventurent dans un monde de "création pure" difficile à diffuser: il n'habite pas dans le ventre des ménagères et des camionneurs comme la chanson.



Elle est à tout le monde, il faut en profiter...

Pierre Voyer



DISQUES

Par Pierre Voyer

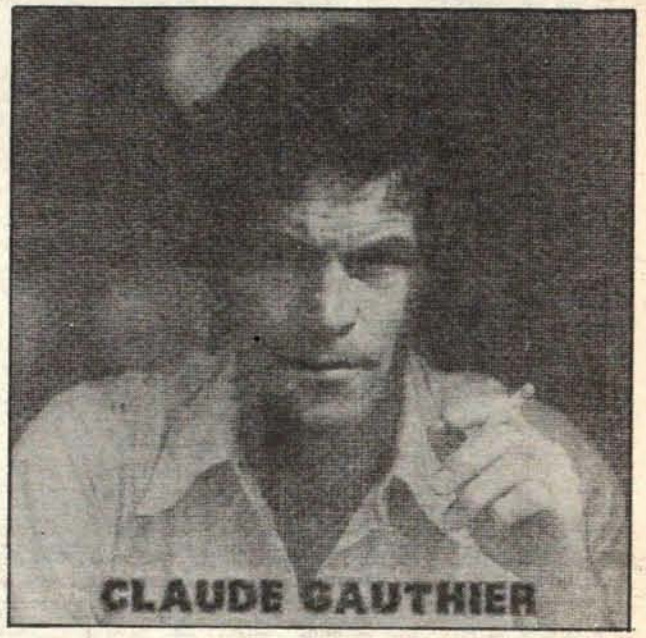
Négligée quelque peu le mois dernier pour raisons de production moins abondante et de vacances de Noël, la chronique revient ce mois-ci en force. Tout commentaire et toute critique de cette chronique sont bienvenus.

Claude Gauthier

Les beaux Instants
Presqu'Ile 7500

Simple et fidèle à lui-même Gauthier l'a toujours été. Ce qu'on pouvait lui reprocher c'était d'être vainement nostalgique. Sur ce dernier long-jeu enregistré à l'Outremont l'automne dernier, la nostalgie devient une arme, même si une chanson comme Mon Enfance ressemble plus à une évocation pop qu'à une incantation d'une enfance qui serait celle du coeur et dont d'autres chansons, sinon toutes, portent, en revanche, la marque forte. Comme il fait du bien de voir quelqu'un qui n'a pas fait, depuis qu'il chante, un pouce de concession à la grosse machine du show-bizz québécois sans pour cela jouer à être "pur". Dans Qu'est-ce que j'ai fait aux Oiseaux? c'est un appel à la liberté individuelle puisqu' "avoir un pays à bout d'bras,, même quand il nous appartient pas, c'est un peu fort pour un seul gars". On songe au dernier Leclerc. Dans Les Beaux Instants, Chanson d'Amour d'un Gars Marié et Parlez-moi de Vous, c'est la peinture d'une vie quotidienne où priment avant tout la délicatesse et la fragilité des sentiments. Plus politiques sont, comme des appels à la liberté collective qui n'a trouvé à date au Québec que le nom d'Indépendance, sont La Complainte de Valmore, Le Retour du Grand Six Pieds, Mon Gérant d'Banque et le désormais célèbre Le Plus Beau Voyage où Gauthier affirme "je suis Québec mort ou vivant", le cri d'appartenance à notre terre le plus beau qu'il m'ait été donné d'entendre. Comme j'admire chez Gauthier la capacité de faire vibrer en nous des cordes si profondes sans user de violence, de chauvinisme ou de racisme. "L'Amérique aux Amérequins, le Québec aux Québécois, pis quoi aux Iroquois?" Gauthier est d'un nationalisme lucide et conscient au point de tenir compte du fait que ce pays, nous l'avons volé aux Indiens. Politiques aussi, à leur façon, les chansons traditionnelles Au Coeur de Ma Délire (dont je préfère cependant la version de Philippe Gagnon) et Sur la Rue du Palais. Ce retour aux chansons folkloriques n'est-il pas le signe d'un retour à des souches et à des sources dont Gauthier, comme Leclerc, comme Forestier, comme les Séguin, s'est fait le barde. En attendant que le Québec les retrouve enfin...

M.C.





Pauline Julien

Pauline Julien en Scène
Deram XDEF - 124

Ce dernier long-jeu de Pauline-la-Superbe fut enregistré au TNM en automne dernier. Les chansons qu'on y trouve constituaient alors la deuxième partie (pourtant moins bonne, à mon avis, que la première où elle interprétait du Brecht) du spectacle qu'elle y donnait. De Pauline Julien, il n'y a rien à dire sauf qu'elle est plus que jamais elle-même: entière, emportée, brûlante, tantôt petite fille semeuse de bombes, tantôt femme à la soif d'amour dévorante, parfois grinçante et souvent si violente que son message politique, pourtant capital, au lieu d'atteindre, désarçonne. Ce qu'elle chante est juste. Mais trop, c'est trop et parfois le ton détonne. Peut-être n'est-ce que par la manière dont elle donne par exemple, La Litanie des Gens Gentils, que je suis agacé. Mais à qui peut-elle bien s'adresser puisqu'il est bien connu que les "gens gentils" sont de toute façon sourds? Dans Mommy qui dure presque quatre minutes, le flash me paraît bien étiré. Même chose pour C'est Marqué su'l Journal. Il n'y a, à vrai dire, que l'Etranger et Poulapaix qui me rejoignent, la première, pour la maîtrise du thème, la seconde, un petit chef-d'oeuvre de Gérald Godin, pour la précision de la charge. Et, je puis bien le dire, les chansons de Pauline Julien qui me touchent vraiment sont celles où l'humour - La Frissonneuse (un des rares textes non-pognés de Jacqueline Barette), Faudrait (de Réjean Ducharme) - ou la tendresse (L'Ame à la Tendresse, L'Extase (deux textes d'elle) - l'emportent. C'est quand elle est tout simplement femme que Pauline Julien est la plus politique. A quand le long-jeu des chansons de Brecht? En attendant, continuons à chercher à faire ensemble "ce plus beau voyage" dont Pauline Julien s'est faite, pour notre plus grand bonheur, la messagère.

M.C.

Le Temps



Parapluie
1010 (Warner)

Un peu dans la veine d'Harmonium mais sans le "soul" de Fiori et de ses musiciens, ce premier long-jeu de Le Temps vaut qu'on l'écoute et le ré-écoute beaucoup plus que comme le "premier long jeu" d'un groupe à la musique excellente, fort bien faite et dégageant une grande harmonie. Ce, même si par poments, la musique manque de force mélodique et même si les textes - dont seul Le Vieil Arbre m'a touché - se perdent trop souvent en la, la, la, yeah, yeah, di dip, di dip, di dip... Peut-être les lyrics doivent-ils, dans une bonne chanson bien faite, s'effacer ou plutôt se fondre dans la musique. A ce moment-là, Le Temps aurait du, "pour créer des vibrations pour les mutants du vaisseau" (formule ô combien mystikitsch!), ou bien musicaliser davantage ou bien mettre de côté des textes qui, au lieu de nous faire partir, jettent un écran boucaneux entre nos oreilles et leur son. Même si, comparativement, ils s'en tirent assez bien (comme par rapport à Morse Code, par exemple), je suis sûr qu'ils auraient pu tirer de notre langue des sons bien plus colorés. Ceci dit, je donnerai la copie de l'album si gentiment envoyé par Warner (enfin!) à mon meilleur ami.

M.C.

Yvon Deschamps
Kébec-Disc, KD-904



On comprend, à l'écoute de ce disque, pourquoi Yvon Deschamps est l'artiste le plus populaire du Québec. Il fait avec les mots exactement ce qu'il veut, des mots sortis du coeur qu'il a si grand, si grand... que j'en perds mes mots C'est un disque à écouter absolument, au moins une fois. C'est aussi un disque qu'on peut se mettre à plusieurs pour acheter. C'est un défaut - je vois mal comment on saurait écouter des monologues plus de quelques fois - et sa qualité - qu'on soit, à cause même de ce qu'il est, forcé de le partager avec des amis. Où s'arrêtera le génie de la communication de Deschamps?

M.C.

LE GRAND CIRQUE ORDINAIRE



A chacun sa steppette impossible. Pour moi, aujourd'hui, c'est d'écrire un article sur le dernier "spectacle" du Grand Cirque Ordinaire. Depuis que je suis sorti de la représentation, toutes mes réflexions conduisent à une impasse ornée d'un magnifique noeud de compréhension. C'est très beau, mais absolument pas présentable. J'ai beau tourner autour, essayer de démêler l'affaire, l'éclaircir, la classer par ordre de grandeur décroissante en commençant par les couleurs froides et en finissant par les formes rondes tout en gardant une rigoureuse linéarité de raisonnement, ça ne marche pas. Des sueurs froides me pognent les tripes: chu pas capable d'écrire sur le Grand Cirque, ni sur leur spectacle, pas capable d'être simple, clair, efficace, pas capable de décrire avec logique tout leur travail d'improvisation. Ceci étant posé, je vais faire comme eux, et c'est vous qui vous arrangerez avec le problème. Je préfère avoir peur en traversant que rester assis sur le trottoir à me ronger les ongles...

1/ De l'importance relative du cadre dans la création et l'improvisation.

Quand un "créateur" a terminé son "oeuvre", il a deux choix possibles: soit il la jette tout de suite aux vidanges, soit il l'encadre pour la montrer au "public" qui l'applaudit très fort, demande un rappel, et rentre chez lui content, merci monsieur le créateur, continuez à créer et on continuera à applaudir, tout va bien, trompez-vous pas sur les vidanges et tout sera parfait. Le scénario est simple, très répandu, et c'est à cause de ça qu'il est un peu ennuyeux. Pour tromper cet ennui et le prendre à revers, il y a l'**improvisation.** Une seule chose y est différente: le cadre, placé en premier au lieu d'être à la fin. Et ça change tout, parce qu'à la place d'être une bordure extérieure rigide, il devient une limite parfaitement arbitraire qui, en plus d'avoir l'air ridicule, incite à déroger, dépasser, transgresser et outrepasser. Ca défoule, et c'est bon.

2/ De la nature du cadre dont l'importance du placement vient tellement d'être démontrée qu'on est mieux d'en parler tout de suite.

a/ les lieux: 1585 rue Saint-Laurent, au coin de Maisonneuve, en haut de l'escalier à gauche. C'est un petit théâtre dont le Grand Cirque a fait son centre de ralliement. Une scène moyennement carrée, limitée par deux séries de gradins sympatiquement inconfortables où peut s'entasser une capacité officielle maximum de 190 personnes.

b/ le matériel: un tapis, deux tabourets, une garde-robe pleine de déguisements, et, coincé contre un mur, un orchestre complet, de la batterie à la guitare électrique en passant par le violon et le cazou.

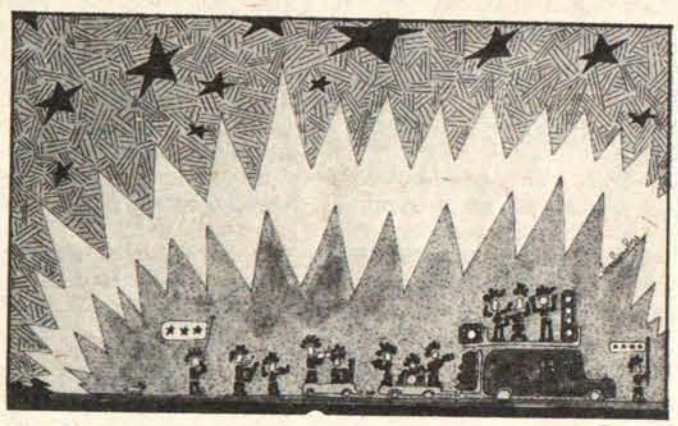
c/ La "troupe": les effectifs sont difficiles à évaluer. Le Grand Cirque est une entité impalpable, indéfinissable, autour de laquelle gravitent un certain nombre d'individus qui en créent la réalité. Chaque cause est l'effet de son propre effet, comme dirait Georges.

Le groupe n'ayant pas d'autre définition que le consensus d'être constitué, toutes les questions concernant l'appartenance ou la non-appartenance perdent leur intérêt: Gilbert Sicotte, qui improvise sur la scène, est-il "plus" dans le G.C.O. que Raymond Cloutier, qui ne participe qu'à quelques chansons, ou que Benoît Fauteux, qui ne quitte pas le tabouret de sa batterie, ou que Suzanne Garceau , qui est assise parmi les spectateurs, ou que toi ou moi?

3/ De la logique parfaitement acceptable de parler du commencement alors qu'on est déjà rendu au paragraphe trois.

Une fois le cadre posé et les spectateurs assis à leur place, il ne reste plus qu'à commencer. Personne ne sait comment, évidemment, puisque le scénario d'une improvisation n'est connu qu'après coup. Autant on peut mettre un début à tout, autant on peut en mettre partout. Et quand on se rend compte que la musique joue déjà, il importe facilement assez peu de savoir pourquoi. Par contre, comprendre comment est important, puisque là se trouve la clé de tout le spectacle. La musique du Grand Cirque Ordinaire est une "jam" qui se construit petit à petit, avec des hésitations, des harmonies, des discordances, des répétitions et des trouvailles. Comme dans une réunion de bons amis, il y a les vrais musiciens, ceux qui connaissent très bien la technique instrumentale, et les autres, que le manque d'habileté n'empêche pas de participer. Si les premiers ne sont pas toujours les plus inventifs, ce sont eux qui supportent la cohérence de l'ensemble, et permettent aux tentatives les plus désordonnées de voir le jour. Les erreurs ne sont pas dissimulées, mais endossées avec une irréprochable honnêteté.

Il en est de même dans le jeu des acteurs qui, basé sur les mêmes principes, devient la plus exigeante mise en situation qu'un groupe de théâtre puisse imaginer. Le spectateur lui-même est pris à témoin de ce qui se passe devant lui, et cette tranche de vie vécue en commun rappelle que les mécanismes de la vie quotidienne ne sont après tout que des improvisations dont les développement restent hors de contrôle. On ne peut agir que sur l'instant présent, avec plus ou moins de bonheur suivant le degré de conscience qu'on a des situations. L'esprit d'à-propos, l'humour et l'élégance deviennent les qualités les plus importantes pour la bonne marche des événements. L'esprit d'à-propos pour réduire au minimum les temps morts, sources de stress ou d'ennui; l'humour pour épicer les conversations et permettre d'éliminer les tensions, enfin l'élégance, toujours et partout, qui devient performance lorsqu'elle force l'admiration.



UN MIROIR GROSSISSANT

4/ De la nécessité d'une conclusion en forme de solution de continuité pour égarer les esprits rigides.

La Steppette impossible (comme l'annonce une feuille distribuée à l'entrée), c'est "... le pas dans le vide, la fanfare dans le silence, la danse vertigineuse de l'homme qui invente le monde pour l'habiter".

Face au problème de l'ingéniorat des situations, acteurs et musiciens du Grand Cirque Ordinaire proposent des solutions basées sur le geste de bon goût, celui qui, tenant compte du respect humain, utilise l'imaginaire comme contrepoids de la réalité. Leurs actes ne peuvent être jugés impunéments, puisqu'ils sont l'exact reflet des shows individuels de notre vie quotidienne: agissant pour eux-mêmes, et nous permettant d'en être témoins, ils deviennent les porte-parole de nos combats personnels et de toutes les steppettes impossibles présentes autour de nous. La porte de sortie se trouve dans la simplicité et l'humilité, les deux habits qu'il faut justement endosser en allant voir le spectacle sous peine de réagir comme un certain nombre de "critiques de théâtre" ou assimilés, et de considérer le show comme inintéressant, vide, et complètement raté. Aller voir la steppette impossible, c'est aller à la rencontre de soi-même en tant qu'être humain. Alors, attention aux jugements hâtifs, parce que le miroir les renvoie impitoyablement sur ceux qui les émettent...

Claude



Le Grand Cirque Ordinaire
Capitol SKAO 70041

Le disque s'ouvre sur une fanfare comique de Michel Hinton, une grosse fanfare amusante qui nous met tout-de-suite dans l'esprit du G.C.O... Puis c'est une série de chansons où les textes chevauchent entre le poétique hermétique et le réaliste accessible. La musique, elle, hésite entre l'emportement (**L'Atlantide**, à la fin, et **Suite pour un Truchement** et la monotonie. Les mélodies sont simples, parfois très simples.

L'aspect le plus intéressant du disque est sans doute le "vécu", la dimension insaisissable de l'expression d'idées et de sentiments. Le théâtre mis en musique nous arrive avec des chanteurs qui peuvent donner beaucoup de sensibilité à la chanson québécoise nouvelle... Vive la famille! L'idée d'un grand groupe de comédiens-chanteurs et musiciens n'a pas encore atteint toute sa maturité, pour la simple raison que tout le monde financier de la business musical n'y voit pas son intérêt et cherche à y mettre les bâtons dans les roues. Pourtant il y a du monde assez courageux pour essayer... j'espère que ça va continuer et que des groupes comme le G.C.O. bourgeonneront. Ils appartiennent à la grande famille des bandes nomades de troubadours, des réveilleurs de coin-de-rues... un peu comme The Perth County Conspiracy et Incredible String Band (à une certaine époque).

Les chansons du G.C.O. sont presque toutes des petites chansons. Leurs structure est traditionnelle. Elles répondent à un goût installé dans le ventre de chacun. Un goût pour la complainte de chaise berçante qui fait partir les enfants vers... "l'autre à l'heure de l'émeraude qui rejoindra l'autre à l'heure des merveilles".

P.V.



Casino ca 1006

Chilliwack: mot indien désignant, "une vallée de plusieurs courants...". C'est eux, le groupe, qui parcourent plusieurs courants musicaux, et avec quatre disques seulement? Ils sont là depuis 1967. qué passa? on en parle si peu. Pourtant, c'é pas le talent ni la verve musicale qui leur fait défaut; l'album-double qui date de 71 se devait de les faire monter l'échelle des Grands tels Pink Floyd, Zeppelin, Jethro Tull. Croire que les tremplins de producteur sont trop mous et leurs tympans trop durs? Bof! heureusement **Rockerbox** est là, du rock solide et dentelé pareil aux Rocheuses d'où Chilliwack arrive; une musique dense, danse, "qui peut transporter des montagnes". Ecoutez **I know, you know, Train's a comin'back**: dé guitares savantes sur patins à roulettes; ça déboule pour vrâ! L'absence de **Claire Lawrence** jouant sur les trois premiers disques manque énormément à la dimension spatiale du groupe, un certain souffle "clair", une complicité avec Henderson. La Colombie Britanique peut-être trop américanisée devrait nous envoyer c.o.d. ce groupe merveilleux: "on n'est pas prophète dans son propre pays". Alors on attend un spectacle bientôt... Faites passer la rumeur, ça marche souvent.

merci,

Sleepy la Goune

Les voix de Vancouver

C'est deux ti-gars qui ont des voix étranges, ni ténor ni soprano, quelque part entre le masculin et le féminin. Le premier, c'est Nick Gilder du groupe **Sweeney Todd** (Roxy Roller) qui chante un rock heavy pas tellement original. L'autre, c'est Bim. Son disque **Kid Full of Dreams** est étonnant. Il fait un folk rock apparenté à James Taylor et la musique de la côte ouest, mais l'intensité dramatique qu'il met dans ses interprétations me laisse rêver. Je sens qu'on va réentendre parler de lui. Il joue de la guitare d'une manière très subtile et sa voix ne cesse de faire des passes étranges. Il a l'air d'un enfant, mais il est déjà en pleine possession de ses moyens. Son disque (Casino 1007) annonce un chansonnier canadien qu'il faudra surveiller, de l'étranger. Quant à Sweeney Todd, leur musique n'a rien de captivant; ils sont accrochés sur le rock. Si ce n'était de la voix du chanteur falsetto, leur disque aurait vite rejoint la pile énorme des disques que je n'ose même pas mentionner. Essayez-vous! Ca aiguise la patience (London PS 664).

P.V.

SUPERTRAMP

Crisis? What crisis?
AM Sp 4560



Malgré quelques ressemblances très évidentes avec leurs disques précédents, le dernier né de Supertramp se tient déjà tout seul. Leur musique continue son chemin quelque part entre Strawbs et Genesis, plus riche en surprises que celle de Strawbs et moins dense que celle de Genesis.

C'est un de ces disques qui contiennent une couple de plages que la radio va faire tourner jusqu'à satiété et plusieurs autres plages destinées à l'oubli total. C'est le sort d'une bonne majorité de disques récents. Dans le flot de la surproduction actuelle beaucoup de bonnes chansons passent dans le beurre; nous ne sommes pas assez privés pour les apprécier. On est axé sur la productivité par suite de non-satisfaction. Et les musiciens sont poussés vers la productivité comme des carottes dans une machine-à-jus. L'atmosphère de **Soapbox opera** et le piano dans **Another man's Woman** sont des éléments intéressants qu'un océan de banalité avale sans merci.

Le potentiel de Supertramp est bien là; il est facile à sentir, il y a de très bons moments sur le disque. Mais... toujours ce boss qui pousse dans le dos et qui les force à bâcler des tounes, à arrondir les coins. Le respect du public est un mythe publicitaire inventé par les producteurs pour empêcher les musiciens de poursuivre leur trip jusqu'au bout... de prendre des chances esthétiques, d'oser faire ce qu'on sent qu'ils ont envie de faire.

P.V.



How dare you!
Philips 9102 501

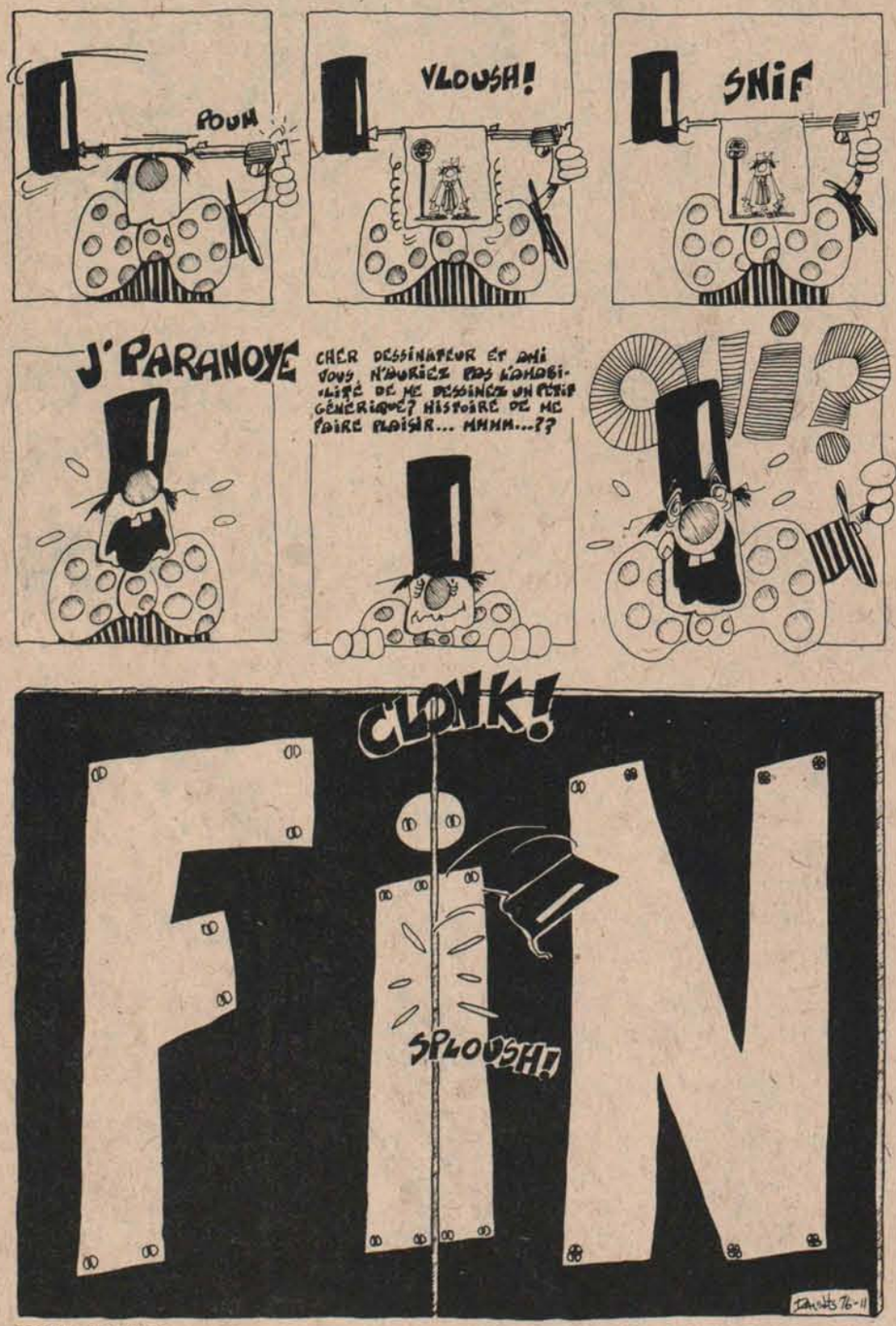
Le réalisme truqué de 10CC m'a toujours fasciné. Leur quotidien rêvé, leur ironie cinglante et leur "manière" n'est pas sans rappeler les Beatles. Avec **Steely Dan**, ils sont un des rares groupes à avoir poursuivi ce que les "fab four" avaient entrepris. La qualité et la variété de leur musique n'ont d'égal que la loufoquerie de leur humour. Ils sont la preuve vivante que le rock n'est pas nécessairement bête et immobile, stupide et prisonnier de sa propre structure. On peut se servir des racines du rock pour faire de la musique inventive et toujours nouvelle. La fraîcheur qui se dégage de la musique de 10CC est assez convaincante en soi que les gloses gluantes ne peuvent rien y apporter.

Le récent **The Original Soundtrack** était difficile à égaler; dans l'esprit de plusieurs "étonnés", il était impossible à dépasser. Je pense bien que **How dare you!** va les laisser cois. Plus je l'écoute, plus la langue me pend bas! Les progressions harmoniques les plus étonnantes côtoient des soli presque psychédéliques que. Il y a certaines chansons de 10CC que je place très haut dans mon échelle des valeurs. **Art for Arts Sake** et **I Wanna rule the World** lancent des flèches sociales pendant que **Rock'n'roll Lulla-by** et **Don't hang up** tirent des filets émotifs presque romantiques. **Head Room** constitue une catégorie en soi, c'est une chanson sur la masturbation, entre autres.

Une des grandes qualités de leur musique, c'est sa simplicité. Les arrangements sont très variés, mais on n'y trouve jamais de surcharge. Les nouveautés pleuvent, et 10CC ne reste accroché sur aucune. C'est la prochaine qui les intéresse. Leur disque est un flot mouvant de surprises et de plaisirs.

P.V.

P.S. Tout se passe au téléphone... comme dans la vraie vie!

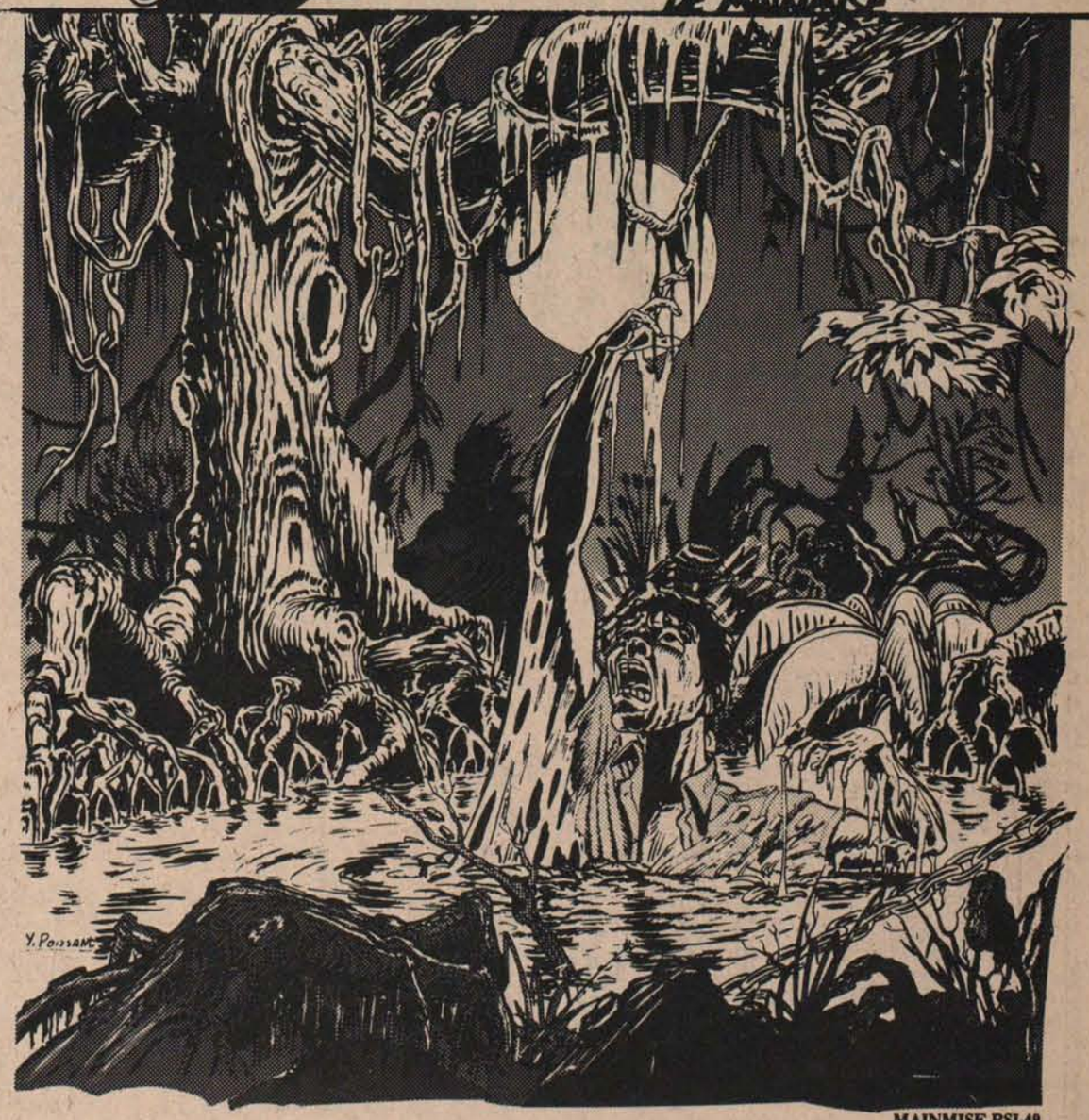


MAINMISE PSI-64

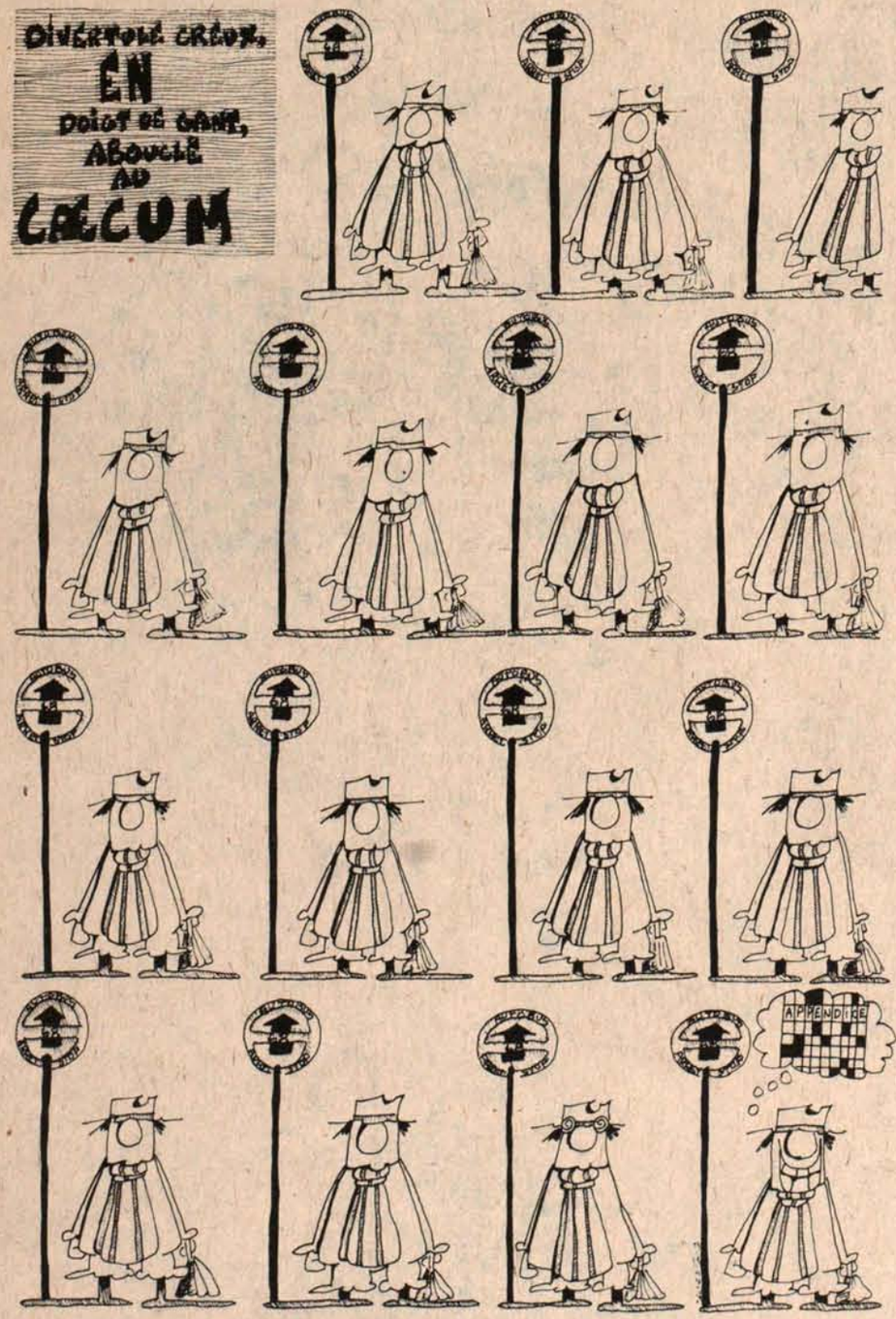
LE PETIT LE PETIT

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ #4

DE MAINMISE DE MAINMISE



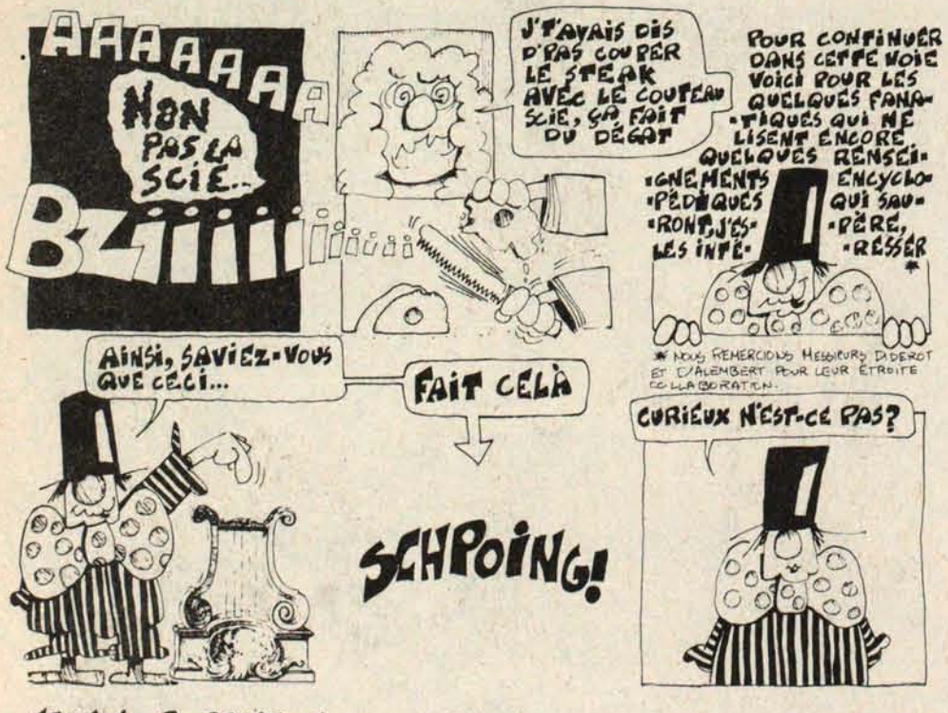
MAINMISE PSI-49



MAINMISE PSI-50



MAINMISE PSI-63



MAINMISE PSI-62

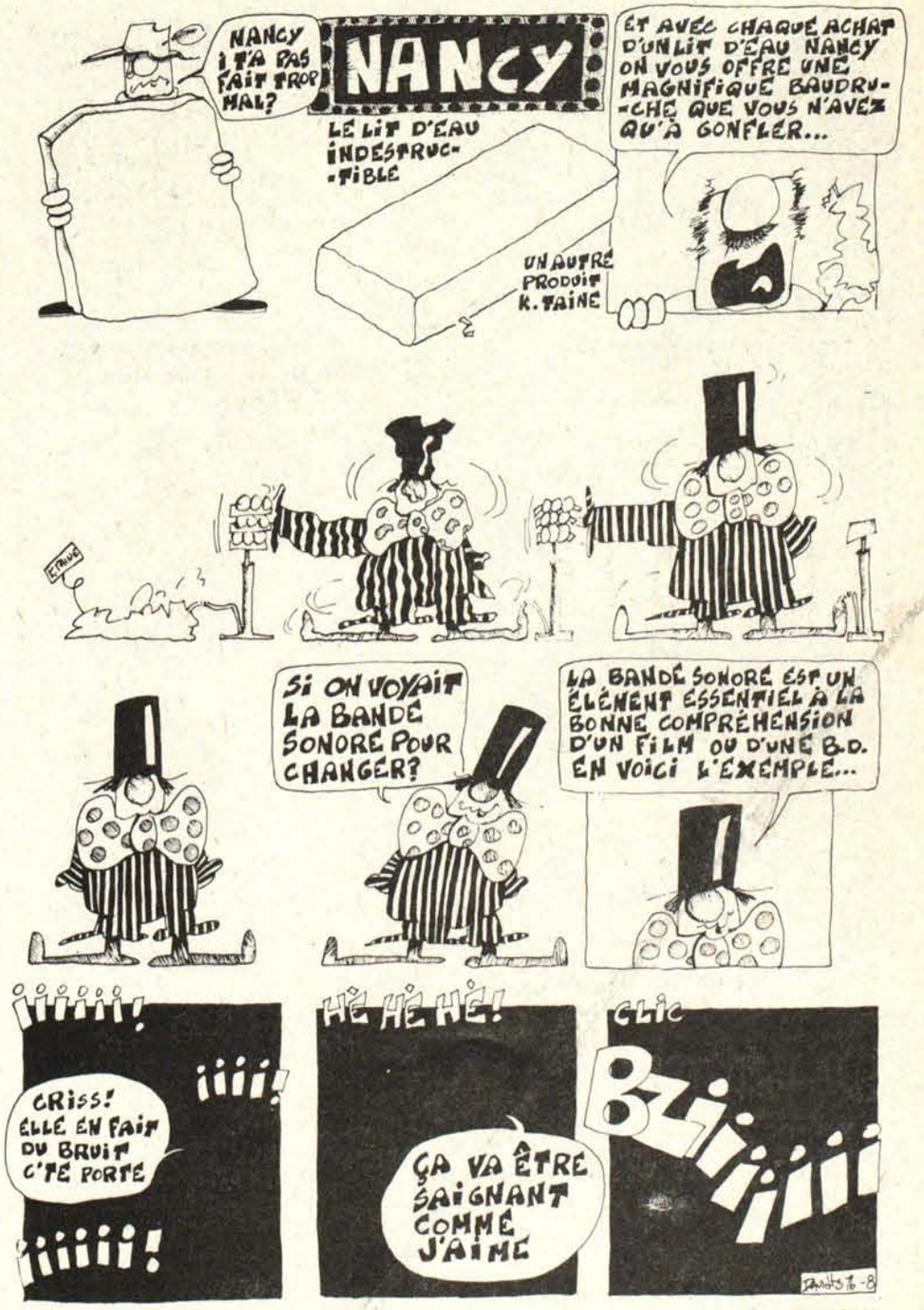
Espace...
Frontière de l'Infini...
Vers laquelle voyage notre vaisseau spatial... ehben...
Pour s'engager dans pareille croisière, faut être les pires

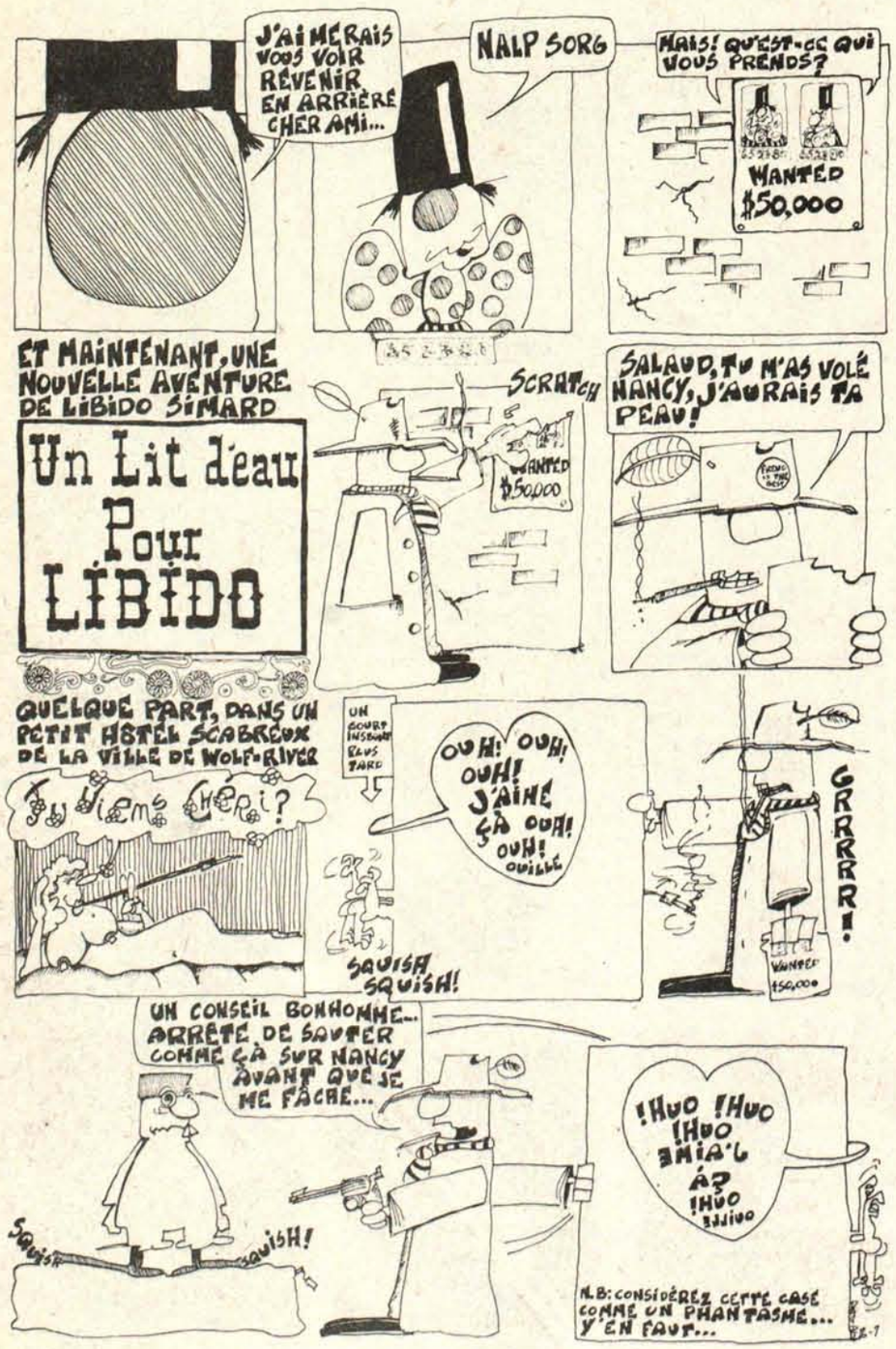
ANDOUILLES du COSMOS



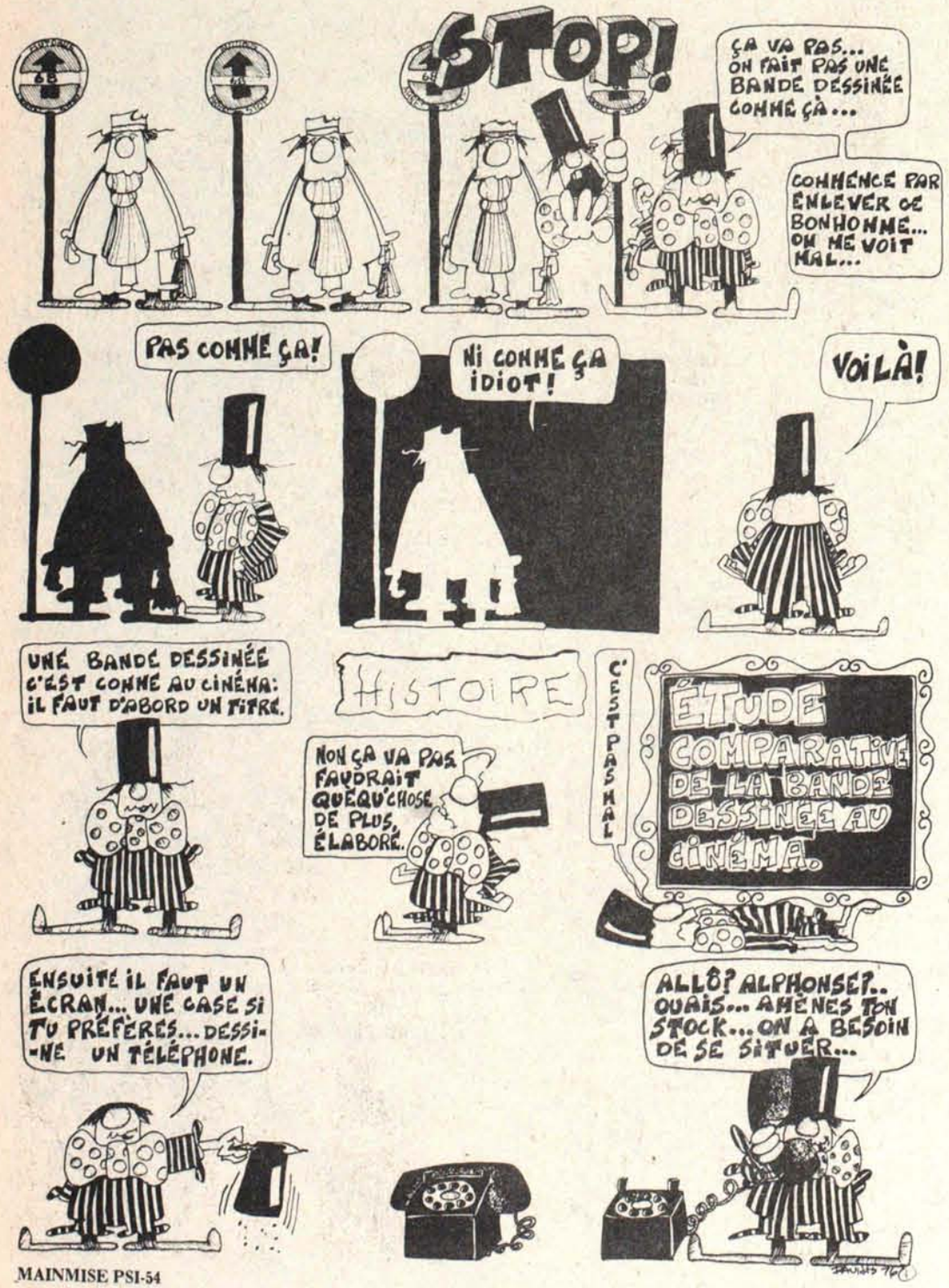
MAINMISE PSI-51

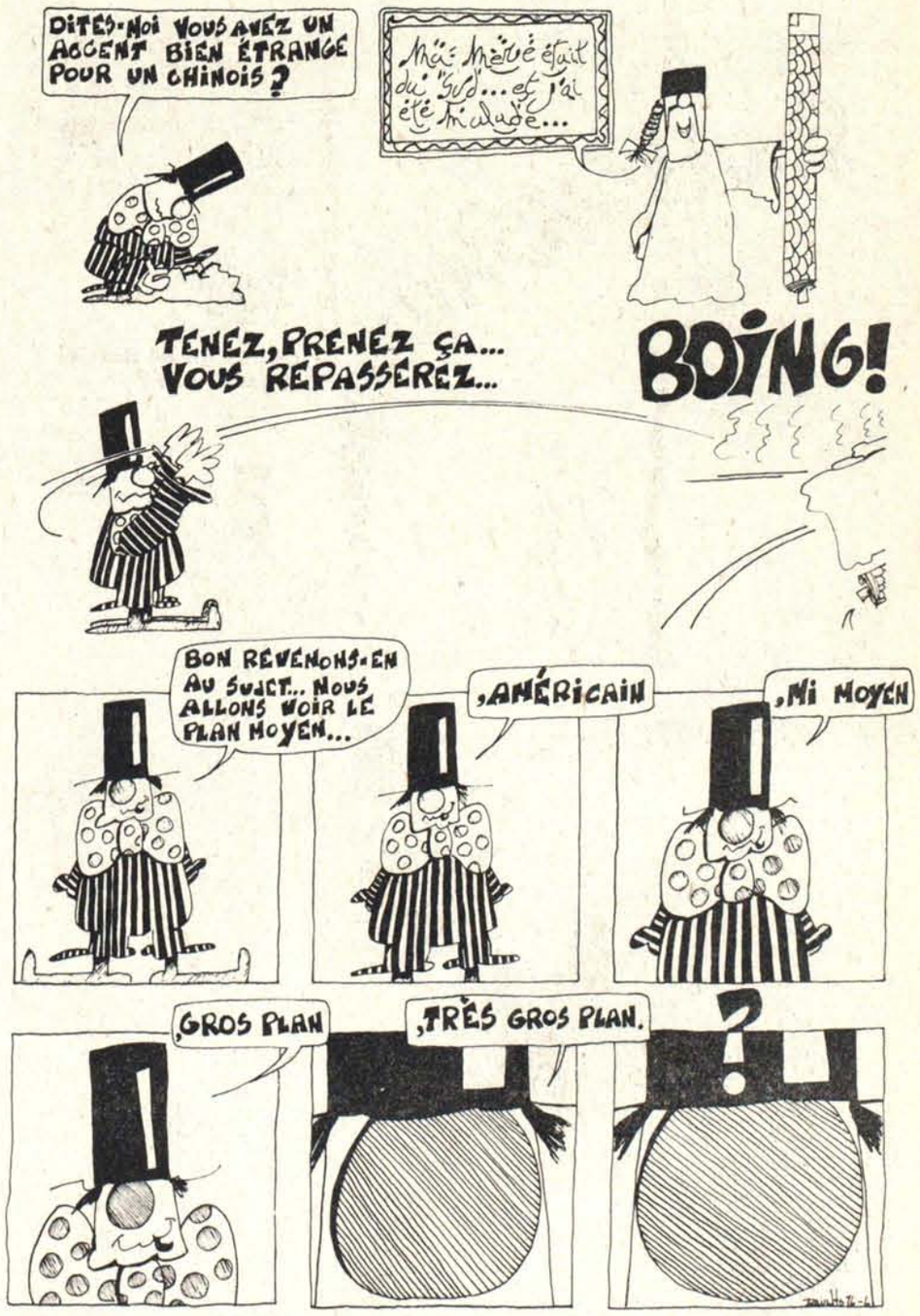

PLUS QUE 30 SECON CAPITA
C'EST PAS POSSIBLE! QUI M'A FLANQUÉ UN VAISSEAU SUPER-ÉQUIPÉ PAREIL?!
DITES, CAPITAINE
POCK! ON NE VA PAS SE FAIRE MASSACRER SANS RIEN TENTER!
AFFIRMATIF CAPITAINE. NOUS POUVONS TENTER UN RECUEILLEMENT PSYCHIQUE COLLECTIF SUSCEPTIBLE DE
CESSEZ CE VERBIAGE LITTERAIRE, POCK! ÇA VEUT DIRE QUOI EN CLAIR?
PRIER.
TOUT EST PERDU. CAPITAINE
QUOI VOUS?
LE NOUVEAU SYSTÈME DE VIRÉE DANS LE SUBESPACE VIENT D'ÊTRE INSTALLÉ. DOIS-JE FAIRE UN ESSAI?
PROPOSITION D'INTÉRÊT NOTABLE
BON
CLICK
DUII
BON BEN ON L'A FAIT CONTINUEZ LES ENFANTS REPAREZ LES MACHINES PASSEZ UN COMMERCIAL JE VAIS À MA CABINE.
SORTI DE SECOU
OÙ ABOUTIRONS-NOUS ET QUELS DANGERS NOUS MENACENT?
LA RÉPONSE À CES TROUBLANTES QUESTIONS DANS 3 MINUTES.
EH BEN, C'EST POUR DES GENS DE CE NIVEAU-LÀ QU'ON MET NOS VIES EN PÉRIL?
BEN OUI, JIM, QUI D'AUTRE TROUVERAIT L'ÉMISSION VRAISEMBLABLE?
DITES... C'EST L'HEURE DE VOTRE 3e CARNET DE BORD...
AH OUI, C'EST VRAI! ORDINATEUR, RELISEZ-MOI D'ABORD MON DERNIER RAPPORT...
..RIEN À SIGNALER QU'UNE NOUVELLE MENACE EN DANGER POUR 50 MINUTES SUPER-ÉQUIPÉE QUASIMENT!
JIM, JE VOUS FAIS UNE PRESCRIPTION: SI ÇA CONTINUE, VOUS NE TOFFEREZ PAS TOUTE L'ÉMISSION
J'AI DIT ÇA, MOI?
BEN, CE N'ÉTAIENT PAS QUE LES CARACTÈRES GRAS QU'IL FALLAIT PRENDRE?
MAIS C'EST RIDICULE!
LYNCHWORM, DE BUMPER ROOM, DES HEURES DE PLAISIR...
LYNCHWORM, JE T'AIME...
CAPITAINE YRRRRK?
OUI MONSIEUR TEKOFF?
LA RRRÉPARRRATION DES RRRÉACTEURRRS ET DES AUTRRRES RRAVAGES À L'APPRRRIÈRE ARRIVE À SON TERRRME...
DOCTEUR McCOUY, JE ME DEMANDE SOUVENT COMMENT VOUS POUVEZ RESTER AUSSI À PART DES ÉVÉNEMENTS...
JIM, MA JOB DE MÉDECIN DE BORD SE LIMITE À SOIGNER, VACCINER ET DOUTER DE VOS CAPACITÉS DE CAPITAINE...
JE DOUTERAIS BIEN, MOI, DE VOS CAPACITÉS DE DOCTEUR MAIS VOTRE ÉCRITURE ICI NE LAISSE AUCUN DOUTE...
ALLONS, OUBLIEZ ÇA ET ARRÊTEZ AU PROCHAIN DRUGSTORE POUR LA PRESCRIPTION...
MAIS COMMENT PEUT-ON GARDER UN TYPE À L'ACCENT SI ÉNERVANT?
COMME POUR ZOULOU, FOUBRAK ET POCK, VOYONS! POUR MORALISER QUE TOUT RACISME A DISPARU!
OUI MAIS SI ÇA CONTINUE JE VAIS COMMETTRE UN MEURTRE!

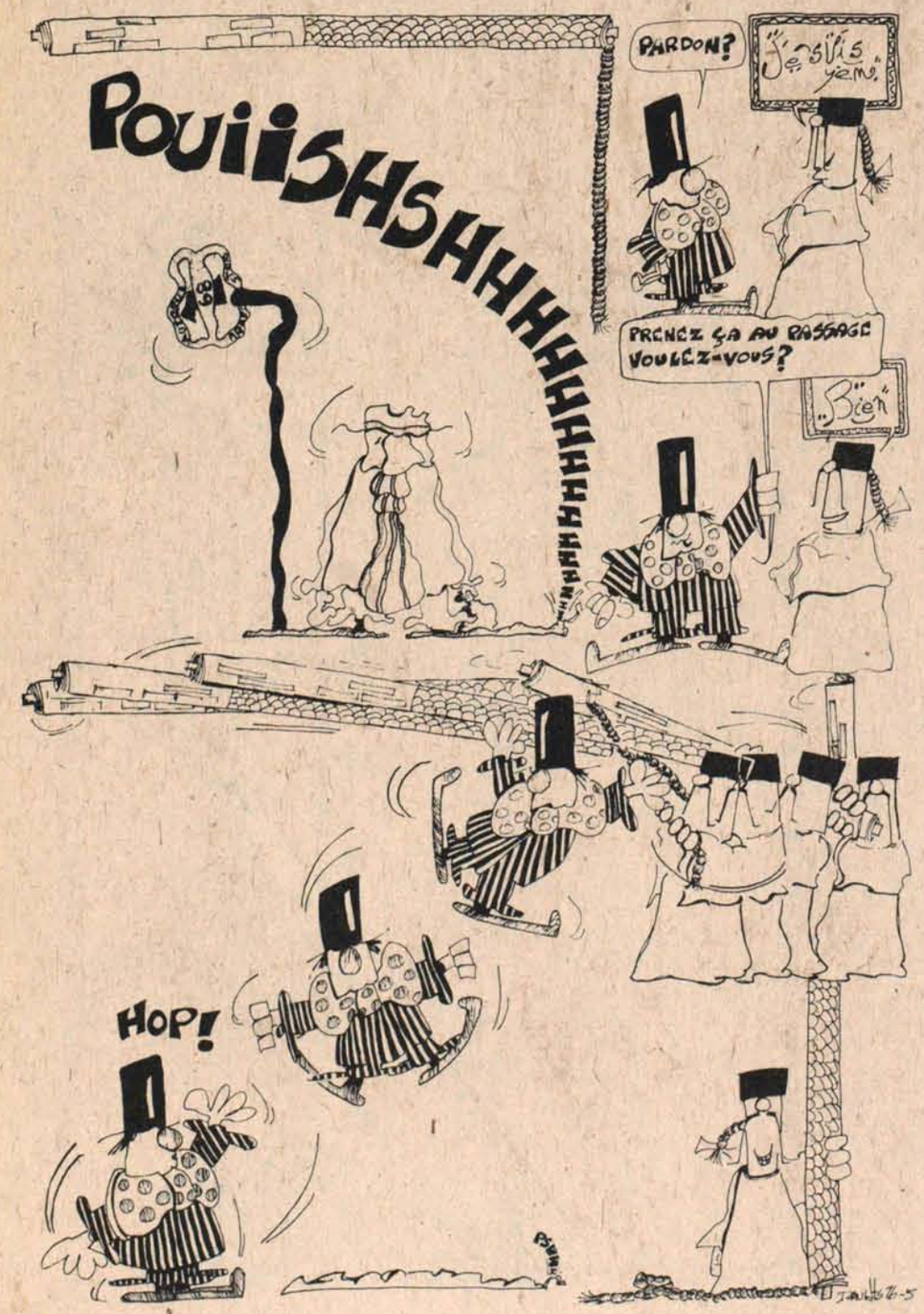

NANCY T'A PAS FAIT TROP MAL?
NANCY
LE LIT D'EAU INDESTRUCTIBLE
UN AUTRE PRODUIT K. TAINE
ET AVEC CHAQUE ACHAT D'UN LIT D'EAU NANCY ON VOUS OFFRE UNE MAGNIFIQUE BAUDRUCHE QUE VOUS N'AVEZ QU'À GONFLER...
SI ON VOYAIT LA BANDE SONORE POUR CHANGER?
LA BANDE SONORE EST UN ÉLÉMENT ESSENTIEL À LA BONNE COMPRÉHENSION D'UN FILM OU D'UNE B.D. EN VOICI L'EXEMPLE...
¡¡¡¡¡¡!
CRISS! ELLE EN FAIT DU BRUIT C'TE PORTE
HÈ HÈ HÈ!
ÇA VA ÊTRE SAIGNANT COMME J'AIME
CLIC
BZIIIIIII


J'AIMERAIS VOUS VOIR REVENIR EN ARRIÈRE CHER AMI...
NALP SORG
HAIS! QU'EST-CE QUI VOUS PRENDS?
WANTED $50,000
ET MAINTENANT, UNE NOUVELLE AVENTURE DE LIBIDO SIMARD
Un Lit d'eau Pour LIBIDO
SCRATCH
WANTED $50,000
SALAUD, TU M'AS VOLÉ NANCY, J'AURAIS TA PEAU!
QUELQUE PART, DANS UN PETIT HÔTEL SCABREUX DE LA VILLE DE WOLF-RIVER
TU VIENS CHÉRI?
UN BOURRIN INSOUMIS PLUS TARD
OUH! OUH! OUH! J'AIME ÇA OUH! OUH! OUILLE
GRRRR!
SQUISH SQUISH!
UN CONSEIL BONHOMME... ARRÊTE DE SAUTER COMME ÇA SUR NANCY AVANT QUE JE ME FÂCHE...
!HUO !HUO !HUO J'AIME ÇA? !HUO !HUO
SQUISH!
N.B: CONSIDÉREZ CETTE CASE COMME UN PHANTASME... Y'EN FAUT...

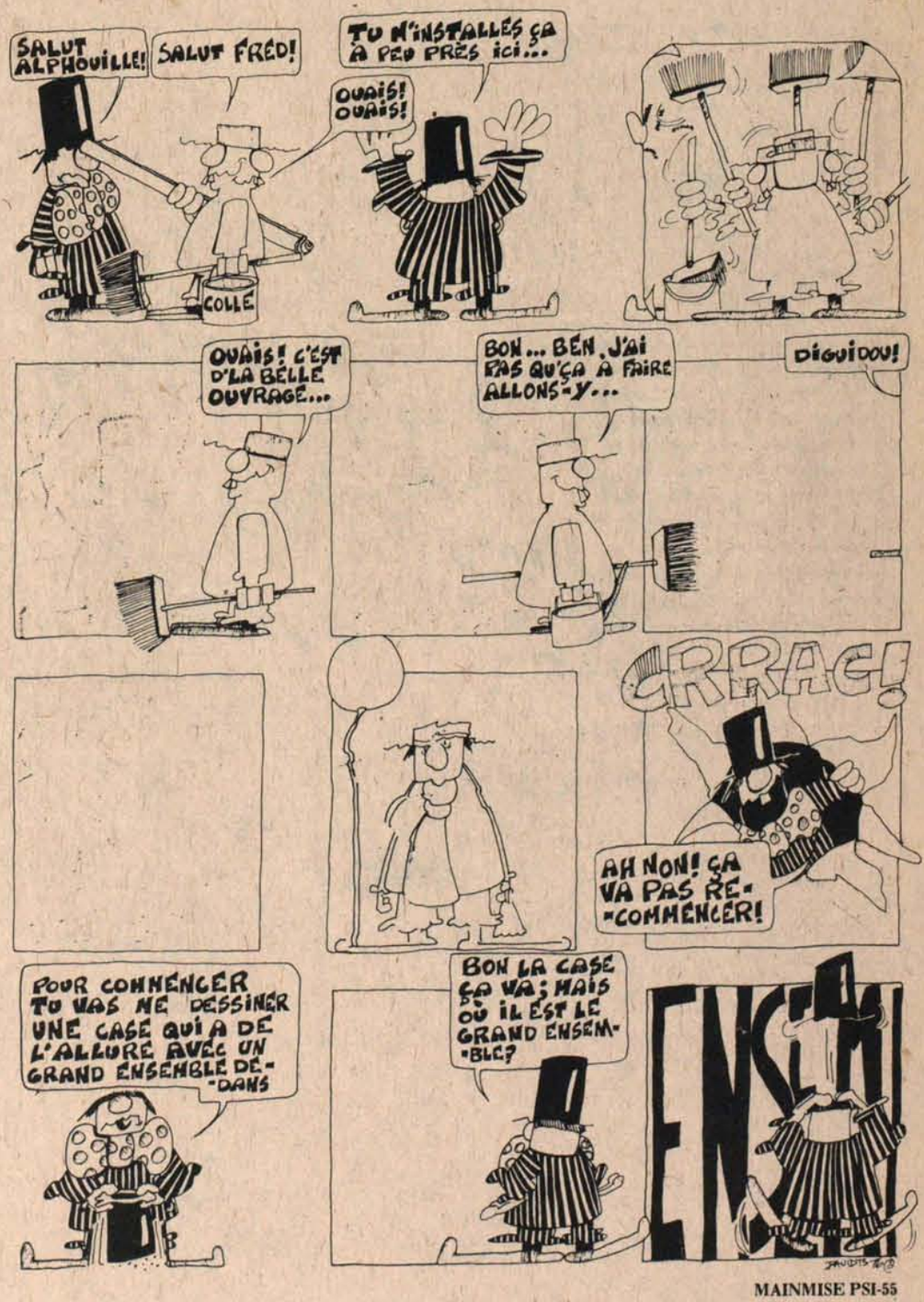

AHAH!
UN MEURTRE, VOUS? SACRÉ SIM, VIEUX!
D'ACCORD, MAIS VOUS DEVRIEZ VOIR LE NOMBRE D'INTERCOMS QUE J'AI DÉMOLIS COMME ÇA.
CHAP
PARÉS À REVIRER DANS L'ESPACE, CAPITAINE
OÙ SOMMES NOUS?
OH, QUELLE PLANÈTE ÉTRANGE!
COMMENT ÇA, "QUELLE PLANÈTE ÉTRANGE"? ON UTILISE CE BOUT DE FILM 4 FOIS PAR ÉMISSION VOUS LA CONNAISSEZ PAS ENCORE?!
TOUJOURS AUSSI CALME CE FOU...
J'ESPÈRE QU'IL YA UN DRUG-STORE...
RON
OUAIS
O.K. TECHNIQUE HABITUELLE: DÉPLOIEMENT, EXPLORATION, ET RETOUR DANS 30 SECONDES: IL SE SERA SÛREMENT PASSÉ QUELQUE CHOSE...
CAPITAINE...
J'AI LE PRESSENTIMENT QUE...
ROCK, VOUS AVEZ D'INTENSES POUVOIRS PSYCHIQUES, JE ME FIE TOUJOURS À VOS PRESSENTIMENTS
SOYEZ SAGES, ON NE SERA PAS LONG: PRENEZ TOUS LES APPELS...
ÉNERGIE!
TOUJOURS LES MÊMES QUI PRRROFITENT!
HEIN CAPITAINE, ON A DE LA CHANCE DE TOUJOURS TOMBER SUR UNE PLANÈTE RESPIRABLE!!
BLOOP
PROOOOOUUUUOING!
LE NOUVEAU, LÀ, RYAN, JE NE L'AI JAMAIS VU À LA MISSION... C'EST DANGEREUX.
ET D'AUTRE PART, QUE PEUT-IL LUI ARRIVER, IL EST...
AIIIARGH!
OUPSE
... D'AILLEURS ZOULOU S'EST FAIT AVOIR AUSSI, CAPITAINE
QUOI? IMPOSSIBLE, C'EST L'UNE DES VEDETTES! SE PEUT-IL QU'ON SOIT EN TRAIN DE PERDRE LA COTE D'ÉCOUTE?
ALLONS DONC! CE N'EST QU'UN PRESSENTIMENT!
CAPITAINE! YA RYAN QUI VIENT DE SE FAIRE TUER PAR UN MONSTRE!
SOUPIR
LES FUSEURS SONT INEFFICACES, BIEN ENTENDU!
DITES, CAPITAINE
YIRK À L'ENTREPRISE! TÉLÉPORTATION! VITE!
OK. RESTEZ IMMOBILES À MINUTES
VOUS VOULEZ RIRE?
PARFAIT, NE BOUGEONS PLUS. LE PETIT OISEAU VA SORTIR...
TOUT LE MONDE A SON RÉCEPTEUR DE TÉLÉPORTATION SUR SOI?
ÇA Y EST!
PAS QUESTION DE REVENIR SUR CETTE PLANÈTE! ELLE NE RESPECTE PAS LES CONVENTIONS....
BEN D'ACCORD
PERSONNE N'A VU LE CAPITAINE?
FIDO
OUUUUUUOING!


STOP!
ÇA VA PAS... ON FAIT PAS UNE BANDE DESSINÉE COMME ÇÀ...
COMMENCE PAR ENLEVER CE BONHOMME... ON ME VOIT MAL...
PAS COMME ÇA!
NI COMME ÇA IDIOT!
VOILÀ!
UNE BANDE DESSINÉE C'EST COMME AU CINÉMA: IL FAUT D'ABORD UN TITRE.
HISTOIRE
NON ÇA VA PAS FAUDRAIT QUEQU'CHOSE DE PLUS, ÉLABORÉ.
C'EST PAS MAL
ÉTUDE COMPARATIVE DE LA BANDE DESSINÉE AU CINÉMA.
ENSUITE IL FAUT UN ÉCRAN... UNE CASE SI TU PRÉFÈRES... DESSINE UN TÉLÉPHONE.
ALLÔ? ALPHONSE?.. OUAIS... AMÈNES TON STOCK... ON A BESOIN DE SE SITUER...


DITES-MOI VOUS AVEZ UN ACCENT BIEN ÉTRANGE POUR UN CHINOIS ?
Mais mère était du Sud... et j'ai été nourrie...
TENEZ, PRENEZ ÇA... VOUS REPASSEREZ...
BOING!
BON REVENONS-EN AU SUJET... NOUS ALLONS VOIR LE PLAN MOYEN...
„AMÉRICAIN
„NI MOYEN
„GROS PLAN
„TRÈS GROS PLAN.
?



MAINMISE PSI-58



MAINMISE PSI-55

UN GRAND ENSEMBLE C'EST UN PLAN OÙ L'ON NE DISTINGUE PAS LES PERSONNAGES... RECOMMENCE ... TOUT DE SUITE

QUE VOUS DESSINASIEZ UN GRAND ENSEMBLE AU PLUS SACRANT

Je crois, cher ami, que vous ne saisissez pas l'astuce... Effectivement votre personnage est indistinct, toutefois, il serait préférable que vous fassiez un léger effort pour oublier vos facéties douteuses qui nous coûtent un temps et un espace précieux, de façon à

TIPIFOP!

BIEN QU'AYANT UN SINGULIER ASPECT DE CROQUIS, CE... MACHIN PEUT, À LA RIGUEUR PASSER POUR UN GRAND ENSEMBLE.

PASSONS À AUT-CHOSE

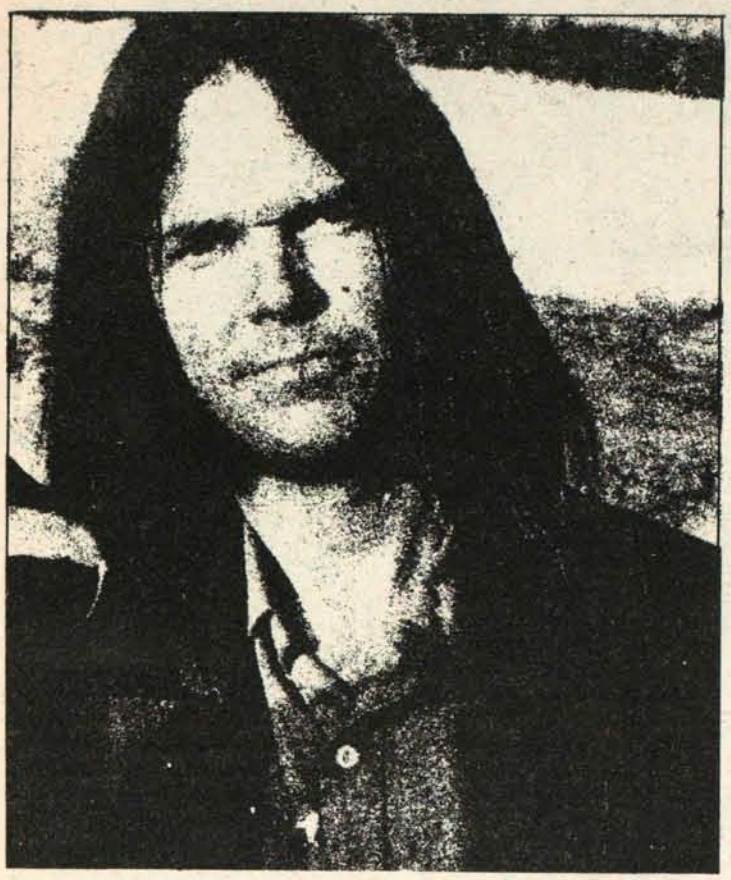
VARTIVOLOUSHPATIPLOUSH!!

NOUS PASSONS RAPIDEMENT SUR LES PLANS D'ENSEMBLE ET D'ENSEMBLE...

QUI SONT COMPLIQUÉS À DESSINER, POUR EN ARRIVER DIRECTEMENT AU PLAN MO...

...YEN

NEIL YOUNG & Crazy Horse



Zuma
Warner Ms 2242

Il est des fois où ne pas savoir un seul mot d'anglais et en comprendre encore moins est une bénédiction musicale. Que de Québécois ont traversé des milles et des milles de déserts paroliers sans spécialement remarquer que c'était justement le désert, alors qu'un peu partout autour des cadavres anglophones... Quoi faire avec certains disques alors? Il est vraiment dommage de ne rien comprendre aux chansons de Bob Dylan dont les paroles sont aussi importantes que la musique. L'est-il autant pour Neil Young? On aurait pu répondre oui jusqu'à ce dernier disque ZUMA (et encore diront certains, ça n'est pas du tout évident), mais avec ZUMA, ce n'est plus du tout dommage, au contraire.

Du pleurnichage tout le long au sujet d'une certaine demoiselle (supposons pour les besoins d'unité que c'est partout la même) qui aurait quitté trop vite (ou pas assez, ce détail n'est jamais éclairci) le monsieur qui lui-même n'aurait pas assez vite réalisé le potentiel de bonheur que ladite demoiselle aurait pu lui fournir si seulement il avait su... etc. On a vite compris, et on ne se concentre plus que sur la musique qui, elle, est du pur Neil Young. Les mêmes thèmes en escaliers avec retombée ou envolée à la fin des phrases, les mêmes rythmes lents et contrôlés, les mêmes phrasés lascifs et continus. Sans trop d'inspiration, toutefois, sauf pour une ou deux chansons. Somme toute, du travail bien fait, mais sans plus.

Mais, mais, mais. Comme c'est QUAND MEME Neil Young, la magie opère quelque part et malgré. Son extraordinaire voix finit par tout emporter, et à la quatrième audition, alors qu'on sait toutes les chansons par coeur, l'effet en profondeur commence. On est travaillé et ce qu'on croyait être comme une tristesse devient la plainte du vent dans les arbres, laquelle plainte du vent n'en est pas du tout une comme le sait quiconque a passé au moins une bonne grosse minute à écouter le dit vent.



Une chanson pourtant mérite qu'on s'en étonne, ne serait-ce que parce que les deux côtés de la pochette extérieure et les deux côtés de la pochette intérieur lui sont consacrés. **Cortez The Killer**, le meurtrier espagnol des Aztèques du Mexique. On y voit (quatre fois) un grand oiseau tenant une femme nue dans ses serres et survolant des paysages où se profile une pyramide. Qui dit Cortez, dit Montezuma. D'où le titre du disque, n'est-ce pas, **Zuma.** Mais c'est là où s'arrête tout l'ésotérique de ce disque. Quoique... les pyramides du Mexique... hmm... l'oiseau, une femme... hmm...

Georges

CHUCK MANGIONE

Encore
Mercury SRM-1-1050



Mangione fait un jazz qui n'a rien de choquant pour les amateurs de jazz traditionnel. Il travaille dans les limites harmoniques acceptables pour tous. Ses soli de trompettes et les soli de saxophones de ses amis accompagnés ici par l'orchestre philarmonique de Rochester et celui de Hamilton. C'est plein et ça sort large dans les haut-parleurs. Cette formule officielle n'a rien d'habituel. Il est bien rare qu'une soixantaine de musiciens participent à l'exécution d'une pièce de jazz... Le résultat est, à mon avis, moins touchant que la musique de Mangione avec son petit groupe habituel. La mégalomanie ne réussit pas tellement à rendre la sensualité de sa musique.

Les quelques pièces chantées sont interprétées par Esther Satterfield et Don Potter. C'est langoureux à souhait, mais quand le grand orchestre embarque l'émotion disparaît lentement. Mangione est finalement l'héritier des "big bands" et sa musique reste respectueuse. Elle ne déborde jamais dans l'inattendu ou le bizarre. On y sent une certaine complaisance, ce qui ne lui enlève pas ses qualités. C'est de la musique parfaite pour un minuit tranquille sur un sofa accompagné... pour se faire des films à grand déploiement.

P.V.

BEGGARS OPERA
Waters of Change
Vertigo 6360-054



Est-ce un disque posthume ou un nouveau départ? Si je pouvais parler de "vibrations potisives" je dirais que Begars Opera en est plein... en dégage plutôt, à profusion. Leur rock champêtre danse sa bonne humeur d'une plage du disque à l'autre. Ils utilisent le folklore, la magie, les féeries et Bach.

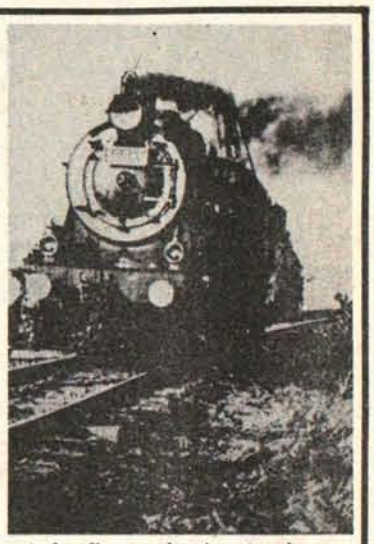
Quelque chose de la bonne foi des années '60, quelque chose de commun à Jefferson Airplane et It's a Beautiful Day,n'a pas péri en eux. Ils sont toujours prêts à chanter leurs espoirs, à faire leur musique souriante pour qui voudra bien les écouter. Les imperfections techniques sont la marque de leur sincérité. Sans être démodée, leur musique est loin d'être avant-gardiste. Ils utilisent un matériel traditionnel qu'ils arrangent avec toute la sobriété qui leur convient.

Leur simplicité frise parfois la banalité, mais l'intensité de l'interprétation rachète toujours les faiblesses. Chaque chanson a sa place sur **Waters of Change**, et la variété des rythmes soutient l'intérêt de l'auditeur attardé.

P.V.

KAYAK





Royal Bed Bouncer
Janus 9098 7023

Ne fiez pas à la pochette. Ce n'est pas parce qu'un disque s'enveloppe avec une photo straight du carosse d'or de la reine Wilhelmine que la musique doit en dépendre. C'est peut-être de l'humour hollandais? Le groupe Kayak se tient droit déjà; on ne sent presque pas ses influences anglaises. Exception faite bien sûr des textes qui sont tous en anglais...! Mais qui achèterait un disque en néerlandais?

Le pianiste Ton Scherpenzeel est la figure dominante de ce nouveau groupe. Son background classique est parfaitement assimilé; on le sent nettement moins que chez Emerson. Son jeu de piano ressemble davantage à celui de Rod Argent (je ne parle pas de son jeu à l'orgue!). Les autres membres du groupe ne sont pourtant pas complètement éclipsés par les performances de Scherpenzeel; il ne joue presque pas de solo comme tel.

L'ensemble du disque est étonnant. J'attendrai avec impatience le prochain disque de Kayak. C'est une source nouvelle regorgeante d'une eau claire.

P.V.

LE BUREAU DE TOURISME DES ÉTUDIANTS ET DES JEUNES DU QUÉBEC

bureau de montreal: 347 est, rue Saint-Paul, H2Y 1H3 866-1063
bureau de quebec: 29 rue d'Auteuil, G1R 4B9 694-0424

tourbec

Organisme à but non lucratif. Tourbec a pour objectifs de promouvoir le voyage, d'y sensibiliser les milieux jeunesse et de leur rendre accessible cet instrument de découverte et de connaissance. Tourbec est en contact avec les 402 bureaux de tourisme de jeunes à travers le monde.



Je n'irai certainement pas jusqu'à dire que c'est la gentillesse ou la conviction de l'agent de promotion de Polydor qui m'a poussé à sortir ce soir-là: ça fait partie de son métier. Mais j'avoue qu'il avait tout de même réussi à m'intriguer suffisamment pour que je décide de braver tempête et blizzard de ce début de février pour me rendre au Café-Campus. Sur la rue Saint-Laurent désertique et glacée, quelques rares autos de police et taxis en besoin d'argent m'indiquaient déjà que le public serait probablement très réduit, et le show annulé. Mais les habitués du Campus ne se laissent pas arrêter par aussi peu que quarante sous zéro, et le groupe avait eu le bonheur d'atterrir à Montréal deux heures avant le début de la tempête. Complètement désemparée par cette météo inconnue aux zétats, les musiciens avaient passé la journée à boire et à fumer sans oser sortir de leur chambre d'hôtel. Autant dire qu'ils avaient de l'énergie refoulée à exprimer en arrivant sur la scène! Il en aurait malheureusement fallu dix fois plus encore pour sortir de sa léthargie un public déjà repu du spectacle de la tempête, et qui, comme à l'ordinaire, semblait plus s'être déplacé pour la Molson et les chums que pour l'orchestre invité... Malgré la nonchalance des applaudissements Crack the sky enchaînait ses morceaux, manifestement décidé à poursuivre le chemin jusqu'au bout. Et quel chemin! Le Rolling Stone aurait dit d'eux qu'ils ont fait un des plus impressionnants débuts de l'année musicale. C'est facile à croire, dès le premier morceau. La cohésion et l'homogénéité de leur musique surprennent un peu quand on connait la jeunesse de l'association. On pourrait objecter que les bases du rock 'n roll sont maintenant posées depuis assez longtemps pour qu'il soit facile d'en produire correctement sans prendre de gros risques. Mais une très grande partie de l'abondante production du genre tendrait à prouver le contraire. Réussir à faire du simple reste encore compliqué. Et Crack the sky y parvient avec aisance, en offrant en surplus des arrangements vocaux de bon goût qui définissent la personnalité du groupe.

On peut regretter qu'aussi peu de gens aient pu profiter de l'occasion, et espérer un retour prochain de ces américains d'aussi honnête qualité. Un retour dans de meilleures conditions, si possible...

En attendant, on peut toujours se consoler avec le disque.

Claude



Crack The Sky
Lifesong LS 6000
Polydor

Dire qu'on peut danser sur ou en écouter les deux faces sans baisse d'intérêt n'est évidemment pas suffisant, encore que ce ne soit pas monnaie courante dans la production américaine. Faudrait ajouter à ça la voix parfaitement agréable de John Palumbo, malheureusement masquée sur le long-jeu par une orchestration un peu lourde: abondance de biens nuit parfois! A noter un petit côté 10cc, dans certains morceaux à l'humour élégant et à la diversité savamment dosée: les harmonies vocales bien réussies suscitent toujours un certains respect. Elles prouvent au moins que les cinq membres du groupe possèdent un sens musical qui dépasse la simple technicité instrumentale. Le côté descriptif des arrangements reste une recette sûre dont l'effet est double: il efface l'ennui, et permet à la musique de s'inscrire plus facilement dans le souvenir. Les postes de radio seront probablement enchantés d'un tel matériel. Ils permettront de diffuser ce nouveau groupe dont les futures productions mériteraient d'être surveillées...

CPP

Le Fantôme des Beatles





J'ai été frappé, en écoutant toutes les parutions récentes, d'un rapprochement trans-atlantique: deux chansons que je tire d'un disque américain et d'un disque français. **Et tu pourras aller au ciel chercher les diamants de Lucy** sur le disque **Temps** du groupe de Darras et Desumeur est une chanson qui ressemble musicalement à toutes les autres qui sont sur le même disque. C'est joli, les voix sont harmonisées à la west-coast; les paroles sont stupides et cette chanson en particulier est un collage de titres et d'éléments tirés exclusivement de chansons des Beatles: "Ce jour-là Martha et Jude auront repris les armes/ Il y aura aussi Julia, Rocky et Sister Pam, etc..". C'est intéressant de voir jusqu'à quel point ces personnages sont connus de beaucoup de gens, comment ces personnages de chansons sont devenus des images collectives, mais c'est désolant de constater le manque d'imagination des auteurs de cette chanson.

L'autre chanson, c'est **Titles** sur **Time Honoured Ghosts** de Barclay James Harvest. Les titres nous mettent sur la piste. Cette chanson a été écrite suivant le même procédé que **Et tu pourras...**, un collage de titres et d'éléments beatles. Mais ici, les musiciens ont poussé leur hommage jusqu'à intégrer dans leur musique des phrases musicales complètes tirées des disques des Beatles. Je conçois qu'on soit le sous-produit de quelqu'un, de quelques-uns d'aussi lumineux que le quatuor célèbre de Liverpool, mais rester accroché, rester stagnant et se faire plaisir à la grosse veine nostalgique ne m'apparaît pas comme une attitude saine. Ceci était une opinion personnelle... je suis prêt à la partager.

P.V.

TERRY GARTHWAITE

Terry
Arista 4055



Voici la rockeuse dynamite que mes rêves attendaient en secret. Guitariste et chanteuse, elle compose des chansons qui restent apparentées à la production américaine actuelle, mais elle y met des "passes" très originales qui la distinguent des autres. Elle va du rock violent à la sensualité très douce; elle fait le pont entre Suzie Quatro et Billie Holliday. Parfois elle fait penser à Phoebe Snow, parfois à Billie Holliday, mais elle reste toujours elle-même. Eclatante et fière! Elle est toujours pleinement présente.

La chaleur de sa voix habite à merveilles des chansons blousées, à moitié tristes, comme **Changing Colors.** Mais quand elle se garroche, la chaleur de sa voix fait flamber les maisons... Faites attention à vos colonnes de son! Terry pourrait les défoncer. Si je considère la parution de ce disque comme un événement "féminin", ça finit bien l'année!

Son sourire vous accrochera. Laissez-vous embarquer. Son rock-en-dentelles et en jeans ne pourra pas vous laisser indifférent... Attention à vos bibelots! C'est une femme pas comme les autres. Elle envahit. Elle vient porter elle-même son jazz et ses rocks dans vos tripes.

P.V.

ROGER GLOVER and Guests





Butterfly Ball and
The Grasshopper's Feast
UKL - 56000

Une foule de musiciens et de chanteurs ont été engagés pour faire ce disque. Glover, David Coverdale et Glenn Hughes sont venus de Deep Purple, le chanteur Ronnie Dio de Blackmore's Rainbow, Eddie Hardin et Ray Fenwick du Spencer Davis Group.

L'ensemble des chansons est conçu comme un tout. Les dix-neuf pièces de ce disque ont nue. Tout-le-monde s'en va au été écrites pour une série télévisée d'animations. L'idée de base était le livre **The Butterfly ball** de Alan Aldrige, le même dessinateur qui a illustré les livres des chansons de Beatles et la pochette du Captain Fantastic d'Elton John. C'est donc dire que la musique a été écrite à partir d'illustrations déjà existantes.

Ce qui est intéressant ici, c'est d'entendre une quinzaine de chanteurs différents incarner des personnages allégoriques, des animaux humanisés. On a pas le temps de s'habituer à une voix en particulier. La parade continue bal du Papillon, à la fête de la sauterelle.

La musique est variée, parfois douce et dénudée, parfois victorienne et charriée. Il n'est pas rare d'entendre un orchestre complet accompagner quelques-unes de ces petites chansons féériques. Le "concept" de l'album est toujours présent; c'est quelque fois au détriment de la musique elle-même qui en perd ses punchs. En fait, l'originalité du disque réside surtout dans l'utilisation d'un personnel varié pour illustrer une seule histoire toute simple.

P.V.



DAVID BOWIE

Station to Station
RCA CPL 1 1327

En important le thé d'Orient, les Anglais ont emprunté et adapté à leur culture la cérémonie du thé. Le célèbre "five o'clock tea" semble être une sorte de continuation occidentale de la pause-thé japonaise où les propos artificiels constituent le corps verbal des discussions métaphysiques. C'est en parlant de tout et de rien qu'on touche à l'essentiel. Cette philosophie était celle d'Oscar Wild qui a toujours été mal compris quand il disait que l'"artificiality" était la chose la plus importante dans la vie. Les esthètes anglais de l'époque victorienne ont poussé très loin l'application de cette philosophie de la surface. Tous les personnages peints par Edward Burne-Jones ont des traits tellement parfaits qu'ils n'ont plus l'air vivant. Ils n'expriment pas des sentiments humains; ce sont des anges qui ne veulent exprimer que la beauté. Les plis des costumes sont parfaitement placés, les nez sont fins et droits. Pleins d'emprunts à Michel-Ange, ces tableaux sont des hymnes à la beauté... "plastique".

Bowie est un des grands poseurs de notre époque. Pas une photo, pas une coiffure, pas une paire de bas qui ne soit méticuleusement choisie par ce nouveau grand-prêtre de l'esthétisme. Son art de la pose l'a conduit jusqu'à la fabrication d'une musique "soul" qui a l'air de descendre en provenance de l'esprit plutôt que de jaillir des profondeurs du corps. C'est assez contradictoire! Les vrais "soul singers" éjaculent leur musique; elle sort de leurs tripes. La sienne exprime son âme: on sent la distance. Tout est préparé.

Son nouveau disque n'apporte rien de nouveau, musicalement parlant. La récupération d'une manière de chanter "à la Judy Garland" et les syncopes spasmatiques nées d'un manque de "beat" sont devenues des lieux communs et Bryan Ferry me semble beaucoup plus curieux que Bowie dans la recherché d'effets nouveaux. Sur **Station to Station**, lidole s'asseoit sur ses lauriers. Les chansons sont très longues et pourtant très vides. L'orchestre n'en finit plus de répéter les mêmes accords, avec le même rythme et le même son de guitare. Le choeur répète la même petite phrase pendant de longues minutes. **TVC15** est un exemple frappant de cette longueur-langueur du disque qui ne contient que six chansons. Certains effets sont très réussis, mais l'ensemble m'a semblé très décevant. Les textes ont perdu l'éclat révolutionnaire de Ziggy Stardust et le lyrisme prophétique de **Quicksand** ou **Life on Mars.**

La très belle photo de la pochette est tirée du film **The Man who fell to earth** qui mettra en vedette Bowie lui-même. J'ai vu quelques photos tirées de ce film et j'en ai conclu que Bowie était décidément un poseur de première classe. A ce titre, j'attends beaucoup de lui. Etonneur de foule! Jambeur et regardeur... J'espère seulement qu'il va se donner le temps de faire encore quelques belles chansons. On sait bien qu'il le peut.

Pierre Voyer

Telefunken-London PS 662

MESSAGE



C'est une longue course à obstacles, chacun des musiciens fait des sauts élégants et dangereux au dessus des barrières rythmiques et des clôtures harmoniques. Le saxophone et la guitare font des pas étonnants! Tom Mc Guigan chante et ses couplets sont espacés, séparés par des constructions musicales qui tiennent autant du jazz que du heavy rock anglais. Les percussions s'en mêlent; c'est des congas et des tamtams quand ce n'est pas de la batterie traditionnelle précise et presque sèche. Le son de la bass a quelque chose de particulier; il est riche et sa texture n'a pas besoin de trop de volume.

Les mélodies chantées sont parfois répétitives et la voix du chanteur n'a pas toujours les moyens de réussir ce qu'elle essaye, mais, dans l'ensemble, **Message** est un disque qui sort de l'ordinaire. Les mélodies jouées à l'unisson par la guitare électrique et le saxophone créent une ambiance étrange. C'est un son solide. La musique est dynamique et convaincante.

P.V.

ROBERT PALMER



Pressure Drop
Island PS 9372

Put, on your dancin'shoes! Un rock solide avec des arrangements particulièrement propres et précis. Rien ici ne sort de l'ordinaire, pas même la voix de Palmer, mais tout l'ordinaire que son disque contient est d'une efficacité remarquable. Ca peut rappeler un peu Dr. John et Leon Russel, sans pour autant perdre son identité... Le grouve n'appartient à personne. Et Robert Palmer l'a adopté.

Une batterie très nette, des cuivres bien placés, un choeur convaincu et les chansons de Palmer. C'est un programme qui vaut la peine d'être passé en revue, comme le très beau cul de femme qu'on voit sur la pochette. Robert Palmer est un chanteur pop dans le sens propre du terme, un élégant chanteur de rock. A ce titre il va faire sa place parmi le panthéon des vedettes de l'heure.

P.V.

JAZZ CLASSIQUE ROCK POP MUSIQUE ETHNIQUE BLUES

MUSIQUE ELECTRONIQUE ARTISTES FRANÇAIS COMEDIES MUSICALES GROUPES

MUSIQUE POUR ENFANTS IMPORTATIONS DES CARAIBES MUSIQUES DE FILMS

FOLKLORE CHANTEURS CHANTEUSES

Le havre des discophiles de Montréal vous offre un monde de musique
à des prix qui vous surprendront vraiment (si vous êtes habitués d'acheter ailleurs).

* **Des parutions récentes réduites à 50% des prix originaux**

* **Le plus gros stock de disques de Montréal (à partir de ($1.98)**

* **Une grande sélection de disques usagés aux prix les plus bas.**

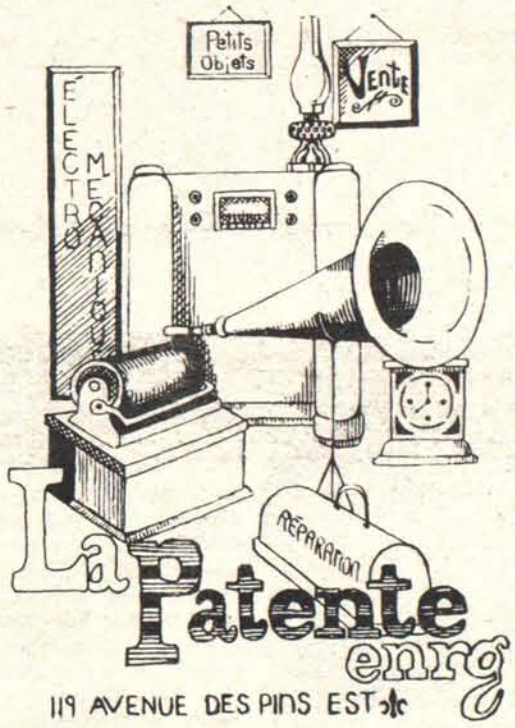
Des pièces de collection en abondance, à des prix réduits

VENEZ NOUS VOIR D'ABORD!

Vous serez plus riche de l'avoir fait

WORLD MUSIC. 1415 McKAY.
MONTREAL. 843-7462

LE CHÂTEAU



119 AVENUE DES PINS EST

LIBRAIRIE DES FEMMES

375 Est de la rue Rachel
(coin Saint-Denis). 843-6273.

ON VOUS ATTEND.



Dans le panier à tricot de nos mères, on pouvait toujours trouver quelques magazines féminins: Family Circle, Elle et bien sûr, Châtelaine. Du bout des doigts, avec l'air de ne pas y toucher, nous y jetions un regard rapide, dans un moment de désoeuvrement particulièrement aigu. C'était des journaux de femmes, donc sans grande importance, créés pour combler des besoins superficiels, proches du potinage... la beauté, la mode, la cuisine, trois sujets qu'on pouvait y retrouver à coup sûr. Pffft! des beaux nuages roses, bien réconfortants: en tout cas, une image traditionnelle à laquelle nous ne voulions pas être identifiées.

Le kiosque du coin offre toujours ce même type de revue, c'est dire que ça se vend toujours très bien. Châtelaine aussi, qui, malgré le changement de format, n'a rien de très "In". Couverture sage où on retrouve inlassablement un prototype de beauté féminine: pas de "vamp", ce n'est pas le genre de la maison, mais plutôt un visage de femme qui pose la marque de commerce du magazine. A l'intérieur, l'aberrante publicité sur le dernier produit de beauté, le dernier parfum ou mieux encore, les grandes qualités des produits Kraft, du Kam, du Klick et j'en passe. Visuellement, le magazine-type pour mémères sacoches, le cadeau idéal à offrir à ma tante Ilda qui, tous les matins, en se levant, enfile sa gaine-culotte Playtex. Rien à voir avec Mainmise, direz-vous.

Par hasard, j'ai entendu parler du numéro d'octobre de Châtelaine où on peut lire en page couverture: **"Je veux parler. Réhabiliter mon adolescence pour mieux vivre mon corps... retrouver le sens de la fête".** Et un contenu qui remplit toutes ses promesses, dont les textes paraissent pousser à la provocation, si on pense au genre de lectrices auxquelles il s'adresse. Une bombe qui traîne dans nos foyers québécois: les lettres reçues à Châtelaine en font foi.

Les numéros qui ont suivi, avaient plutôt l'air de noyer le poisson, l'obésité, les Carmélites, les violettes africaines, les voyages dans le sud. En janvier: Francine Montpetit, dans son éditorial, pose le choix de la rédaction à une vocation critique..

Fini le temps des magazines féminins traditionnels qui travaillent à rassurer les femmes. Sans promouvoir un féminisme radical, les journalistes de Châtelaine souhaitent faire surgir, à travers chaque article, une parole de femme.

Châtelaine, une grosse machine capitaliste, un tirage à 300,000 exemplaires, une administration en place, une structure bien établie que ces femmes ont décidé d'utiliser à leur profit: un détournement de fonds, presque. Leur préoccupation: se servir d'un médium largement diffusé pour faire passer leurs idées. Une image visuelle qui n'inquiète ni les lecteurs, ni l'administration, des articles polémiques mêlés à des points de vue plus simples, moins engagés, dans une perspective nullement cachée par les rédactrices du magazine: formuler l'abc d'une prise de conscience féministe, écrire pour une masse de lectrice (300,000) qui n'en sont, bien souvent, qu'à leurs premiers pas dans une démarche de remise en question. Travailler, de façon presque souterraine, par la bande, à diffuser des idées encore peu acceptées chez les femmes québécoises. Pour toutes ces raisons, le magazine n'apparaît pas comme révolutionnaire... il s'agit, souvent, de lire entre les lignes. Il est en tout cas, un outil qu'elles ne veulent plus utiliser à rassurer les femmes. L'entrevue que Francine Montpetit et Louise Côté nous ont accordée fait montre d'un grand souci d'honnêteté, les hésitations personnelles indiquent bien ce que représente un revirement comme celui-là pour un magazine depuis longtemps considéré comme traditionnel.

châtelaine

F.M.: Le numéro d'octobre a été un tournant presque décisif. Depuis trois ans qu'on travaille ensemble, on avait pas encore mis le doigt sur ce qu'on voulait vraiment faire; on a traversé une période de tâtonnements, avec des moments d'audace et aussi ce qu'on qualifierait maintenant, de retours en arrière... vers une forme de magazine traditionnel.

Quand l'idée du numéro d'octobre a été mi se sur le tapis, moi j'ai eu carrément peur et je l'ai exprimé dans le petit billet que j'ai écrit en présentant ce numéro-là; mon seul mérite à moi a été de plonger; c'est Paule Lebrun et les autres qui ont vraiment trouvé toutes les informations, le contenu original. Un point de départ qui a marqué une espèce d'orientation définitive, pas au niveau du sujet, parce qu'on ne peut pas parler de sexualité douze mois par année, mais au niveau de la façon dont on traiterait les articles. Une décision a été prise de se poser comme des gens qui ont envie d'aller au-delà des apparences: si on aborde des sujets classiques, la maternité, par exemple, ce sera toujours pour aller chercher l'élément dont on ne parle pas habituellement. On a aussi beaucoup parlé de la vocation critique, et c'est peut-être là que Châtelaine changera le plus.

On a fini de prendre les faits, la réalité, les informations comme du tout cuit; à partir du moment où on a cette information là, on va chercher au-delà, voir si ça correspond à une évolution pour la femme. C'est Paule Lebrun qui a trouvé cette formule de vocation critique...

L.C.: Elle avait un mot plus fort, encore, en disant de choisir un point de vue polémique.

F.M.: Donc vocation critique, polémique dans Châtelaine, et le moyen utilisé sera le témoignage... **du vécu, du vécu, du vécu...** Ca été là la grande expérience du numéro d'octobre. Châtelaine a toujours été un analyste: là, on a fait parler le monde. Dans un éventail de témoignages, on va aller chercher ceux qui font notre affaire, pour soulever quelque chose, brasser le monde. Les commentaires ou les témoignages classiques, on les laisse de côté.

M.M.: Est-ce que Châtelaine s'orienterait vers une mise en forme d'un langage de femme? moins rationnel...

L.C.: Chez l'homme, et chez la femme, il existe un éventail de toutes les facultés. Je dirais dans le sens de Benoîte Groulx qui a écrit "Ainsi soit-elle" qu'il y a une parole de femme, pas dans le sens féminin du terme: il y a la parole d'une moitié de l'humanité qui commence à être écrite, qui commence à être dite; pis, on essaie, à notre façon, de la trouver, sans y être parvenue peut-être encore.

F.M.: Si on n'admettait pas qu'on est un peu pris au dépourvu face à notre propre audace et qu'on ne s'interroge pas un peu, ce serait faux...

L.C.: Moi, je le vois de façon un peu moins dramatique. On reste un magazine un peu plus éclectique et, pour l'instant, on ne veut pas y mettre fin. Etant éclectique, ça veut dire qu'assez régulièrement, on va parler de choses plus légères. Si on parle de mode et d'alimentation, on le fait dans une perspective de consommation. Mais ça ne veut pas dire qu'on rejette les sujets légers, moins stratégiques: on veut donner à la revue un espèce de rythme moins en coup de poing, un rythme moins percutant, moins visible.

F.M.: Il y a, cependant, des concessions qu'on se refuse de faire: Louise a mentionné quelques grands thèmes classiques des magazines féminins: la beauté, la cuisine, la décoration, la mode. C'est à notre façon, qu'on veut traiter ce genre de sujet. Maintenant, c'est fini les petits articulets "cute" sur la mode, entre autres. C'est un thème qu'on dénonce; quand on aborde la question des vêtements, on le fait, comme dans le dernier numéro, sur la fourrure. On dit comment ça se passe dans ce monde-là, pourquoi ça coûte si cher. Rien de froufrou, de gratuit, pour le plaisir. La tradition qui venait de Toronto, par exemple, en matière de nutrition, c'était: la bonne mère de famille qui doit faire la cuisine, a besoin de menus et Châtelaine était chargé de lui en fournir. Nous, deux préoccupations se sont dégagées: manger est une fête et on se permet des mets plus élaborés; mais surtout, il est nécessaire de trouver des façons de tirer parti des ressources disponibles, de façon autonome par rapport à des courants de chaine alimentaire (surgelés, produits artificiels). Une information aussi sur les dangers de certains excès: ainsi, par exemple, on va sortir un article sur le sucre; montrer son inutilité, dénoncer sa sur-consommation. Nutrition-Canada a sorti des faits qui nous ont choquées. Il fallait faire quelque chose. En ce sens, notre travail est axé sur le quotidien.

M.M.: Vous définissez-vous comme féministes?

L.C.: Si on se fie à ce que les gens nous disent, on est les féministes les plus radicales que la terre ait pu porter dans son sein, depuis dix siècles. Au niveau de l'équipe, on est très nuancées et c'est notre force. On a chacune une option, une optique différente. Chacune croit très fort à la nécessité d'une prise de conscience des femmes, mais les moyens diffèrent.

M.M.: A l'intérieur du mouvement féministe, il existe une tendance qui travaille à définir l'égalité des hommes et des femmes; par contre, une nouvelle façon de voir les choses prend naissance chez les femmes, les poussant à affirmer les valeurs

1961



1973



1974



1976



LES APPARENCES SONT SOUVENT TROMPEUSES

chatelaine

dites féminines; comment vous situez-vous?

L.C.: Avant de savoir ce qu'on est comme femmes, avant de se connaître, il faut faire bien du déblayage contre le sexisme. C'est une phase intermédiaire. Avoir toutes les possibilités et en même temps, parallèlement commencer à trouver ce qu'on est, ce qu'on peut avoir aussi de différent. Par exemple, avoir des menstruations, on nous a toujours dit que c'était dégueulasse; mais moi, si j'apprenais à le vivre subjectivement, ce serait peut-être une expérience différente. De la même façon, rester à la maison, avoir des enfants, peut-être que c'est le fun. En premier, il faut arrêter de dire aux femmes: c'est votre job, vous êtes spécialisées là-dedans et sortez pas de là. Faut d'abord arrêter de dire ça, pis après on verra. Refuser le conditionnement. Peut-être qu'en moi, il y a une forte attirance pour la maternité, pour l'organisation d'une maison, mais je ne veux pas que ce soit quelqu'un d'autre qui vienne me le dire. Faut d'abord que je dise non, comme une adolescente, après je laisserai surgir ce qui vient naturellement. En ce moment, à 300,000 exemplaires, c'est la majorité de notre clientèle qui commence seulement à penser en ces termes. Il y a sûrement des femmes qui ont fait plus de chemin, mais en général, les femmes ont d'abord à cesser d'écouter ce qu'on leur impose. Après seulement, il sera possible de voir si nous avons des facultés féminines parce que nous sommes femmes. C'est par une parole de femme qu'on arrivera à trouver les réponses: il faut d'abord que cette parole s'exprime et le premier pas à faire, c'est de rejeter, de contester.

F.M.: Il y a aussi la dénonciation du conditionnement. On commence par l'abc de l'affaire: dénoncer l'éducation qu'on a reçue ce qu'on nous a obligés à être, dénoncer toute forme de pression qui nous empêche d'être ce qu'on est vraiment. On commence par la base: par exemple, on a un article sur le sexisme dans les manuels scolaires; c'est à travers des exemples très quotidiens que les femmes peuvent prendre conscience de ce type de fonctionnement.

L.C.: ... autant les effets de ce conditionnement sur les filles que sur les garçons.

M.M.: Avez-vous l'impression que le mouvement de libération des femmes pose les bases d'une libération plus globale dans laquelle les hommes sont impliqués?

F.M.: Ils ont tellement une situation confortable.

L.C.: Ce qui m'attriste en ce moment, c'est quand je vois les pires modèles de virilöides, les gars qui croient encore à leurs histoires de grosses autos, à leurs gros muscles; quand je les vois fonctionner encore avec leurs petits habits ben stricts, c'est eux qui m'attristent le plus.

MM.: Il y a, à l'intérieur du mouvement contre-culturel, une tentation pour formuler de nouveaux modes de vie, une nouvelle façon de voir les choses où la femme, d'un point de vue intellectuel du moins, retrouve une importance incontestable.

L.C.: Dans le quotidien, je ne sais pas comment ça se traduit, dans les rapports entre les gars et les filles. Je serais tentée de dire que c'est encore très intellectuel , très cérébral. Il y a des séquelles encore dans les comportements, dans les attitudes entre les personnes. Mais il faut commencer à changer quelque part et c'est peut-être dans la tête que ça se construit d'abord.

MM.: Qu'arriverait-il si la direction s'opposait à l'orientation du nouveau Châtelaine?

F.M.: La direction ne parle pas fraçais. En plus, ce sont des gens très civilisés qui procéderaient par avertissements discrets. Ce sont des capitalistes qui se préoccupent de vente d'abord.

MM.: De toute façon le féminisme se vend bien...

F.M.: C'est vrai. On pourra faire ce qu'on a envie de faire tant que cinquante annonceurs ne reculeront pas.

MM.: Dans le fond, vous avez entre les mains un système bien organisé dont vous pouvez profiter.

L.C.: On a une tribune incomparable, mais c'est quand même frustrant de voir la publicité dans Châtelaine. T'as beau travailler de toutes tes forces à concevoir un contenu et une présentation visuelle, un produit qui réponde à des critères qui ont mis longtemps à s'élaborer. Quand tu retrouves ça à côté d'une publicité de "Downy", c'est frustrant. C'est des priorités capitalistes auxquelles on a à se soumettre.

F.M.: La direction juge le magazine à partir de l'image visuelle qu'on projette. S'ils trouvent quatre pages qu'ils considèrent comme pages mode, ils sont contents. Mais ils ne tiennent pas compte du contenu. C'est pour ça qu'on a redéfini ces pages féminines classiques que la direction de Toronto s'attend à voir, régulièrement: beauté, mode, décoration, cuisine. On a redéfini notre approche au niveau du contenu, du message. L'image reste effectivement très classique. Il y a des manteaux de fourrure et des belles filles dans le numéro de février, c'est important pour eux. C'est une autre chose contre laquelle on se bat de toutes nos forces, cette image projetée de la femme, l'image physique. On est antimannequin. On essaie de présenter une femme vraie, à laquelle on s'identifie,mais c'est une bataille qui est loin d'être gagnée. L'exemple des pages couverture est assez flagrante. La direction nous oblige à un même type de couverture, question de marketing.

Pour l'instant, de toute façon, on dérange énormément au niveau du quotidien des gens. C'est ça la décision qu'on a pris au mois d'octobre. Je pense que notre rôle est là, c'est ce qu'on a à assumer. Il a fallu presque deux ans avant qu'on arrive à prendre cette orientation. Moi, en tout cas. Quand je suis arrivée ici, ce n'est pas ce que je voulais faire, ce n'était pas dans ma nature. Dans une entrevue avec le Devoir, je disais que mon rôle dans Châtelaine était de rassurer les femmes. Aujourd'hui, je le nierais de toutes mes forces. Le changement est survenu, pour moi, à force de prendre conscience d'un tas de choses, et surtout à cause d'une vie d'équipe très intense; parce qu'il y avait des gens capables de s'affirmer sur des choses qui, moi, m'avaient échappé jusqu'ici"

Sous des dehors rébarbatifs, Châtelaine serait-il en voie de devenir le nouveau porte-parole des femmes, au Québec? Chose certaine, chaque numéro contient toujours, au moins, un article percutant, à la mesure de ces femmes qui cherchent constamment de nouvelles définitions... et qui marquent un refus catégorique de ce cloisonnement des sexes.

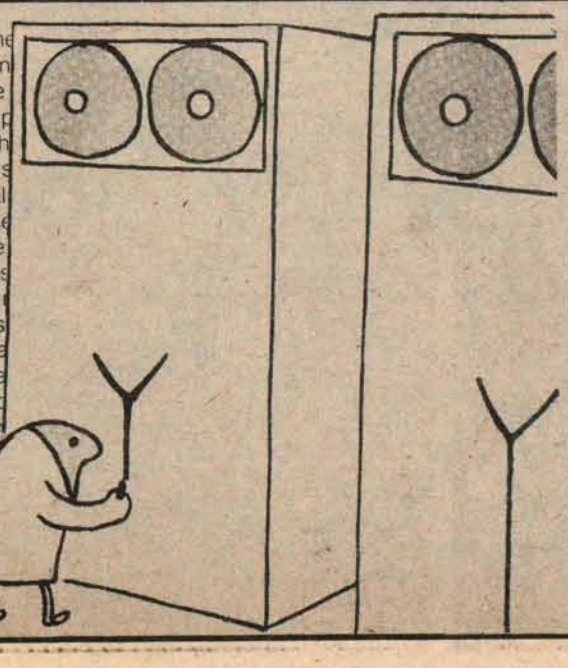
Christine L'Heureux

COMMENT TROUVER un MARI?

Les jeunes filles révèlent leurs plans de conquête à MICHELLE LASNIER



SI ON SE SERRAIT LES COUDES, POUR UNE FOIS



UN PEU DE L'AUTRE SEXE LUTTE EN NOUS POUR VIVRE

Un groupe de parents poursuivent leur travail dans les garderies populaires Une poignée d'auditrices de CKAC protestent contre le congédiement de Mathias Rioux, animateur d'une excellente "ligne ouverte Des manifestants demandent la légalisation de l'avortement et l'acquittement de Morgentaler

Oui, il y en a des gens actifs, des femmes engagées et militantes à Montréal Des milliers, sûrement Mais on ne les voit jamais que par dizai-

MAINTENANT JE PEUX ME DÉFENDRE ...EH BIEN, DANSEZ

LA VIRILITÉ, C'EST QUOI AU JUSTE?

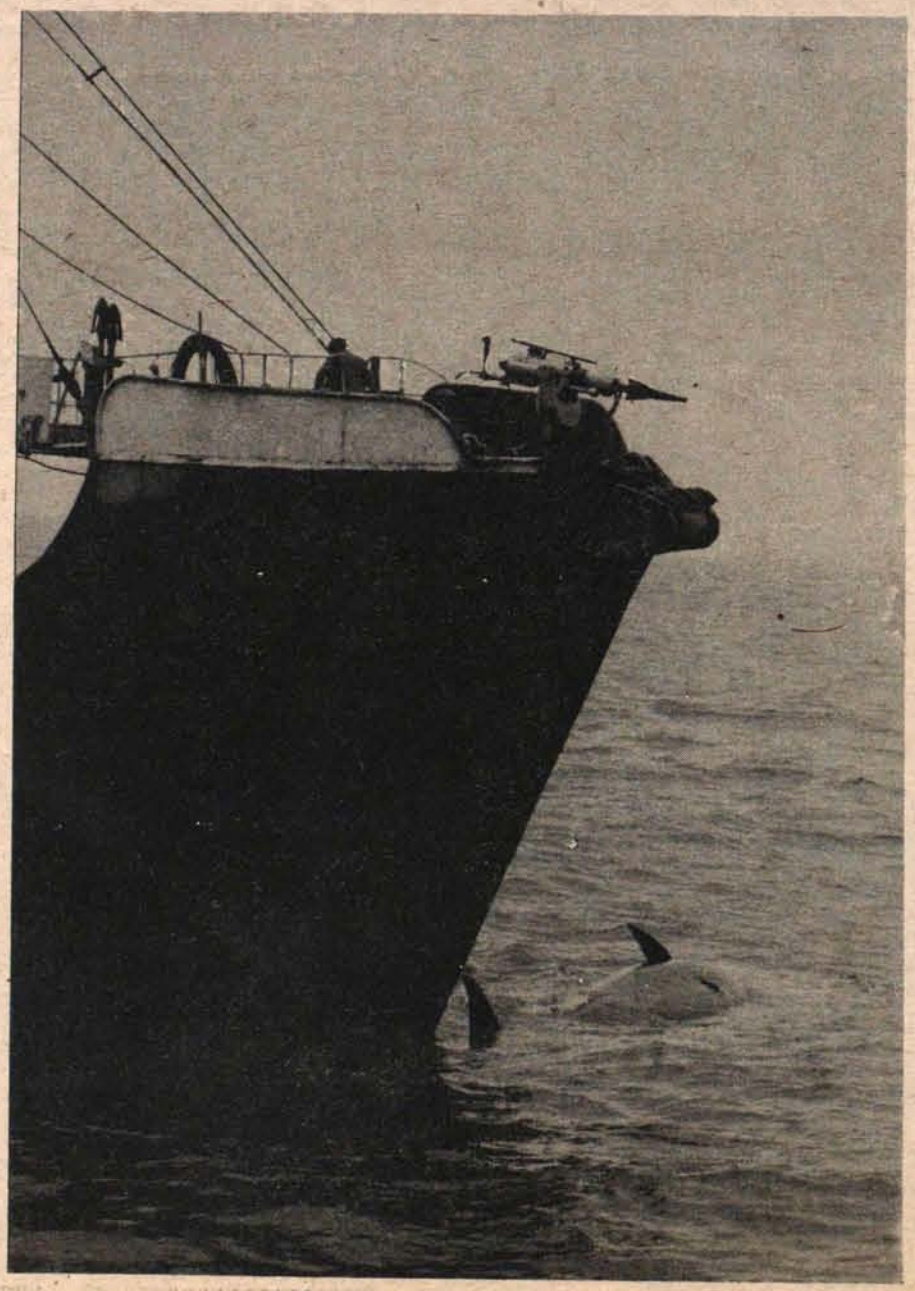
Dans une lettre adressée au Journal La Presse mardi

GREENPEACE





MISSION POSSIBLE



1. NAISSANCE DU MOUVEMENT.

Au mois de mars 1975, un ami revenu de l'est commençait à s'occuper d'organiser le voyage de Greenpeace V, une odyssée qui devait s'effectuer en mer, pour tenter de sauver les baleines. Peu à peu, je me suis mis à l'aider à transporter nourriture et provisions pour les deux bateaux qui allaient servir au voyage. Au bureau de Greenpeace à Vancouver, une douzaine de freaks s'affairaient à coordonner les média d'information, les communiqués de presse et le rassemblement prévu pour le départ des bateaux à Jericho, une sorte de journée festival où théâtre, musique, danseurs, jongleurs et familles sont venus s'amuser. Un jour, Radio-Canada (la chaîne française) appelle au bureau et voudrait des renseignements ou peut-être interviewer quelqu'un en français. C'est comme ça que je me suis introduit dans le mouvement écologique. En quelques jours de lecture, j'ai pu découvrir le passé de Greenpeace et me familiariser avec les domaines d'organisation des entreprises si ardues de la fondation. En 1969, un groupe d'environementalistes frustrés décidèrent que les milliers de lettres de pétitions et d'insultes ne suffisaient pas à motiver les gouvernements à agir intelligemment, alors, quelques individus passèrent à l'action. Un comité se fonde, un projet se matérialise, on trouve un peu d'argent et voilà que naît le fruit des soulèvements violents de Berkeley et de All Season's Park de Gastown et même de Wounded Knee. Des gens trop souvent pris à la légère veulent se sentir constructifs et provoquer des changements pour le mieux, pacifiquement. Un premier voyage fut entrepris: à Amchitka, en Alaska, où les Américains effectuaient des tests nucléaires très dangereux pour les habitants de toute la côte-ouest qui vivent sur une des régions volcaniques les plus capricieuse. Grâce à cette initiative et au travail de bien des jeunes qui partageaient leurs pensées de bouche à bouche avec d'autres gens qui vivent dans des colonies le long de la côte, 10,000 personnes formaient une chaîne de protestation pendant que 6,000 autres quittaient leurs logis par peur des répercussions des tests américains.

En 1972-73 c'est encore vers cette arme qu'est l'énergie nucléaire que se tournaient les efforts de ces guerriers et deux voyages consécutifs furent entrepris à Mururoa dans le sud du Pacifique où les Français cette fois-ci effectuaient des tests nucléaires atmosphériques. David McTaggart s'est alors rendu en eaux internationales avec son voilier pour protester au nom des habitants de cette terre. La marine française s'est emparée de son bateau après lui avoir causé au-dessus de $10,000. de dommage, a battu l'équipage au point de faire perdre partiellement la vue à McTaggart. Ensuite, ils ont confisqué le voilier et emprisonné l'équipage. Il fallut des mois avant de revoir David, pansé à l'oeil droit, sortir de prison et plaider sa cause. Actuellement, il poursuit le gouvernement français pour 26 charges dont une qu'il a particulièrement à coeur puisqu'elle met en question la liberté même de l'individu: l'acte de piraterie en eaux internationales. Un homme n'a-t-il pas droit de voguer en eaux internationales sans se faire assaillir?

2. UN GOUVERNEMENT MAINS LIEES

Greenpeace a bien appris la leçon avec cette histoire et a décidé de continuer de plus belle. La raison pour laquelle tant d'ennuis étaient survenus à Greenpeace III etait que personne n'était au courant de ce que nous faisions donc ça n'avait pas assez de poids pour que les gouvernements s'en occupent sérieusement. Lorsque McTaggart demanda de l'aide au gouvernement canadien, son gouvernement, on l'envoya promener et David eut à faire face au ridicule de la machine bureaucratique gouvernementale. Après tout il n'était qu'un homme, un individu. Mr. Trudeau lui dit: "Que voulez-vous que je fasse, Mr. McTaggart, que je déclare la guerre à la France parce que vous avez perdu votre bateau?" Un peu plus tard, on lisait dans les journaux que le gouvernement canadien, lorsque le gouvernement français lui demanda que faire de cet impertinent qui venait se placer dans la région de leurs tests nucléaires répondit que ce n'était pas de ses oignons et qu'ils pouvaient en faire ce qu'ils voulaient. Je ris lorsque je relis les paroles de notre chef, Mr. Trudeau qui, lorsque nous nous rendions à Amchitka, nous souhaitait: "Bons vents et succès dans votre mission de conservation....!" Je ris parce que, maintenant, lui aussi est appelé à faire face et à se prononcer sur ses déclarations contradictoires puisqu'aujourd'hui Greenpeace requiert du gouvernement canadien des décisions visant à sauver l'environnement: des décisions qui sont nuisibles à la roulette russe du capitalisme destructif, de la mafia gouvernementale aveugle qui ne voit que profits à court terme et qui camoufle tout sous une étiquette diplomatique qui ne nous mène nulle part.

Greenpeace avait appris que plus il y a de monde au courant de ce qui se passe, plus il y a de chances d'obtenir de l'aide lorsque le besoin se ferait sentir. C'est la raison pour laquelle on a décidé d'organiser une grosse fête la journée du départ des deux bateaux Greenpeace V et VI, le 27 avril dernier à Jericho, pour que notre mission soit connue par tous. Jericho est

une ancienne terre sacrée qui jadis servait d'emplacement pour les rassemblements spirituels des différentes tribus indiennes de la Colombie. Maintenant, il y a quelques vieux édifices militaires que le gouvernement voulait démolir; quelques radicaux ont réussi à les sauver; ils seront rénovés et serviront cet été à accueillir les participants du forum "Habitat". Ca ne m'a pas pris beaucoup de temps pour laisser tomber mes autres occupations et commencer à travailler pour Greenpeace (sans salaire comme tout le monde): interviews à la radio et à la télé. J'ai commencé à comprendre comment fonctionne les média d'information et comment il faut les séduire avec du sensationalisme. Pendant des semaines, avant le départ des bateaux, tout ce que je faisais consistait à composer des communiqués de presse français et anglais répétant comment l'équipage de Greenpeace se proposait d'aller se placer entre la baleine et le baleinier, entre le mammifère et le harpon explosif, à l'aide de petits bateaux-moteurs, appelés Zodiacs..... Cette initiative a eu des résultats au-delà de toutes nos espérances. Non seulement elle a éveillé la population au fait qu'il y avait des gens qui étaient prêts à donner leurs vies pour sauver une partie de l'héritage commun de notre terre mais elle a tout à coup donnée à la Fondation Greenpeace une allure grandiose de mouvement organisé et établi (puisque le passé de la Fondation venait lui aussi à jour avec la publicité du scandale de McTaggart en France) et peu à peu ce sont les différents média d'information qui venaient à nous pour savoir ce qui se passait et pour connaître la suite de l'histoire. En quelques semaines tous les membres de Greenpeace ont dû assumer des fonctions qui leur étaient jusqu'alors étrangères et tous regardaient se développer et s'agrandir la portée de cette mission. A un rythme hallucinant et grâce à une magie inexplicable, sinon par la présence d'un gardien spirituel qui dirigeait chacun de nos actes, tout était prêt à temps, tout était en ordre. Tous étaient déjà radicalement changés, plongés dans une dimension différente: celle de la conscience planétaire. Il ne restait plus qu'à la partager.

3. JOUER DE LA FLUTE AUX BALEINES....

En mer sur le bateau une atmosphère incroyable animait l'équipage formé de quelques spécialistes mais surtout de jeunes prêts à tout. L'expérience de jouer de la musique aux baleines fut le baptême spirituel de notre mission, les aigles et les dauphins nous l'ont confirmé par après. La pensée et la conscience commune de la répercussion des gestes que nous posions établirent des liens et des voies de communication entre les êtres, qui dépassaient de loin la simple tolérance de personnalités. La solidarité nécessaire vit le jour sans besoin de paroles. Un 26 onces de wisky se passait de bouche en bouche le



jour où nous avons vu les baleiniers russes effectuer leur massacre, pour donner courage aux membres d'équipage dont la tâche était d'aller s'interposer entre un groupe de baleines sauvages et un harpon de 275 lbs à bout explosif. En trois mois de recherches sur l'océan dans une région aussi vaste que 500,000 milles carrés où les japonais et les russes pouvaient chasser les baleines, quatre jours seulement furent passés près des baleiniers russes et du bateau manufacture. L'équipage de tournage a filmé tout ce qu'elle a pu et les bateaux revenaient au port avec un sentiment de victoire. Les média d'information étaient alors devenus l'instrument logique de propagation du message de Greenpeace et des chefs. Ses portes-paroles ont su en faire une arme.

En quelques mois, Greenpeace s'est tellement transformé qu'on aurait bien souhaité se reposer un peu mais le changement est irréversible. La portée de notre voyage et de la question qui se soulève dans la tête des gens qui voient le film où le harpon d'un baleinier passe à dix pieds au-dessus de la tête des membres de notre équipage, doit contenir un message. Ca ne peut pas en rester là.... En si peu de temps, la mission Greenpeace est devenue importante et connue; tenter de conserver le statut acquis par la vague de publicité qui l'a suivie cet été assure la possibilité de rejoindre plus de gens, de réveiller plus de monde, de susciter peut-être quelques réactions, de voir s'écrire quelques lettres à nos représentants gouvernementaux.... J'ai bien vu au rythme où allaient les choses après le voyage qu'on ne pouvait pas revenir sur nos pas, mais plutôt bien s'atteler, pour continuer le travail dans la bonne direction malgré parfois quelques contradictions face aux fins et aux moyens employés. Quelques personnes sont au bureau pour s'occuper des tâches moins agréables mais la plupart des membres de Greenpeace sont dans le maquis. Greenpeace a peut-être changé mais l'énergie est toujours à la racine. Les individus qui prêchent plus par leur exemple et leur façon de vivre leurs convictions de paix et d'amour font toujours leur travail de bouche à bouche, loin de la ville; des contacts se font des Territoires du Nord-Ouest au Groënland, de l'Australie à Stockolm. Les Indiens, fils d'ancêtres qui vivaient libres dans la paix de tout ce qui est vert, (la paix de la Terre) viennent à nous et sentent qu'il y a possibilité de partager. La société des membres des guerriers Objiwha, des représentants de A.I.M. (American Indian Mouvement) et d'autres "native people" rencontrent régulièrement certains membres de Greenpeace dont certains partageaient avec eux, il y a quelques années, Wounded Knee. L'énergie qui se propage d'individu à individu raffermit de jour en jour le Karma de ce mouvement dont les initiateurs ont tous en commun leur participation inoubliable au "gathering of peace" (rassemblement au Colorado).

4. POUR LA SUITE DU MONDE

Rien n'est fini, au contraire, tout continue. Ceux qui sont trop brûlés se retirent et se reposent pour réapparaître au moment opportun, comme tous ceux qui viennent proposer leur aide, leurs contacts, leur coup de main. Après notre voyage sur mer pour sauver les baleines, mon ami Walrus et moi sommes revenus à notre petit appartement de Vancouver et, après s'être reposés un peu, on a effectué une tournée: le "Greenpeace Migrating Medecine Show" a couvert la côte ouest du Nord de la Colombie jusqu'au sud de la Californie avec spectacle audio-visuel, films, musiciens, jongleurs et plein de T-shirts, de posters, de boutons Greenpeace à vendre pour tenter de régler la dette de 40,000 dollars qu'on s'était mis sur le dos avec notre projet de fou! Après coup, on a commencé à s'occuper du projet "Life Seal" qui s'effectuera en mars au Labrador, pendant que d'autres s'occuperont de préparer le deuxième voyage pour les baleines. "Life Seal", c'est un projet qu'on a de sauver les bébés phoques dont la population a épouvantablement diminuée depuis les derniers vingt ans. Brian Davie du International Fund for Animal Welfare, y travaille depuis quinze ans. A travers tout ça, Walrus est tombé en amour avec l'interprète japonaise qui était sur le bateau: Taeko. Après le voyage, Taeko travaillait au "Japanese Center". En plus de penser à sauver les bébés phoques, Walrus et plusieurs autres se sont mis à aider Taeko qui devait servir d'hôtesse à un groupe de Japonais arrivant bientôt à Vancouver avec une mission en plein dans l'esprit de Greenpeace. Un groupe de réalisateurs de films et de patients Japonais venaient au Canada pour tenter d'éveiller la population à un problème qui touche de près les Canadiens: l'empoisonnement par le mercure. C'était le groupe "Minamata-Anashinabe Alliance".

Moi, Québécois, je regarde tout ce qui se passe et je n'en reviens pas. Cette énergie révolutionnaire est tellement vraie que je voudrais la partager avec mon monde. Au Québec, c'est d'une autre dimension: Greenpeace? c'est quoi c't'affaire là? C'est anglais de Vancouver, c'est anglais.... je me suis frappé à un mur d'illusions. Je me suis aperçu que les deux ans et demi passés loin du Québec m'avaient fait oublier que les Québécois étaient trop occupés à poursuivre d'autres luttes. Les Québécois ne sont pas prêts à combattre pour l'écologie? Ils le font indirectement? Quoi qu'il en soit, va ben faloir y faire face quand nos enfants naîtront difformes. Tout ce que je voudrais rajouter serait trop triste, trop réel et trop noir; ça rend trop agressif de penser que nos chefs ne sont pas nos chefs et que l'argent est en train de tout ruiner. Mais je veux juste finir en lisant un poème que j'ai trouvé dans une pochette de disque et qui est tellement beau.....

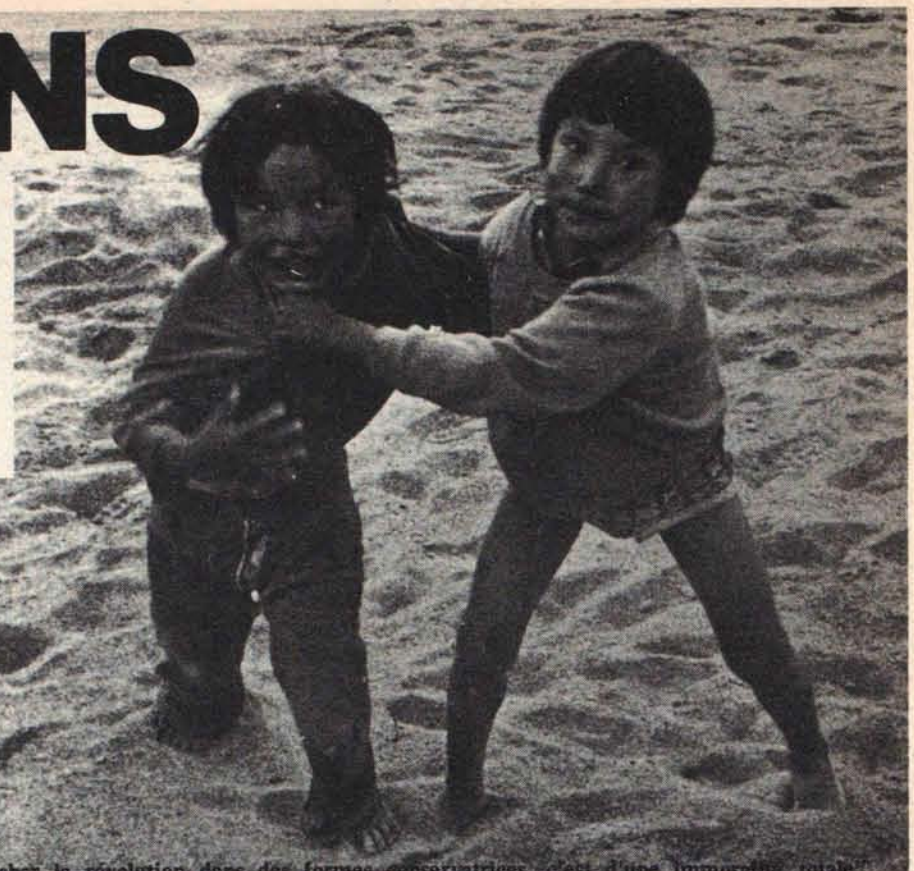
Laurent Trudel



"Mais je vois se perdre un pays
où êtes-vous mes frères?
quelqu'un vient
qui renverse l'ordre des choses
et éloigne le soleil de nos dieux
et éclate le coeur des oiseaux et des arbres
où sommes-nous mes frères?
et où sont nos racines d'étoiles?
l'horizon se vide et se désenchante
où sommes-nous mes frères?
quelqu'un renverse l'ordre du printemps
où sommes-nous mes frères?
aurons-nous à répondre de la seule vraie
défaite
celle de la terre....?" [poème de Francine Hamelin]

N.B.: Greenpeace à Montréal [illegible]
Chandson, 774 Champagneur Ou[illegible]
Téléphone: 274-2068.

LES INDIENS ET LE PERIL BLANC...



"Prêcher la révolution dans des formes conservatrices, c'est d'une immoralité totale". Arthur Lamothe (Séquences)

Jeudi, le 29 janvier 1976 - date désormais inscrite dans le journal de bord de MM - Arthur Lamothe, cinéaste québécois, venait souper avec nous. Nous avions vu, les jours précédents, presque tous les films composant la série - comme une longue mosaïque durant en tout vingt heures à laquelle depuis quelques années il travaille. Une série de films sur les Indiens du Nord du Québec, témoignage vibrant d'un créateur qui déclarait dans le numéro de **Séquences** de janvier, qu'il cherche à "faire rendre gorge au réel", appel à la liberté, cri d'amour de la vie, nous publions presque dans son entier l'interview qu'il nous accordait. Ont participé à cette interview, à part Arthur Lamothe et Francine Saia qui a travaillé au montage d'une partie de ces films: Christian Allègre, Marie-Thérèse Chauvet, Michel Chevrier, Claude Puff-Puff, Michèle Favreau et Georges Khal:

MM: Arthur Lamothe, comment en es-tu venu à faire cette série de films sur les Indiens du nord du Québec?

A.L.: Quand je suis arrivé au Québec, je voulais travailler sur la ferme. Je voulais aussi connaître les Amérindiens. Un jour je suis allé à Caughnawaga sur le pouce, parce que quand j'ai débarqué ici, je n'avais que quatre piastres en poche. J'ai trouvé ça tout pour touristes, ça m'a déçu... Alors, je suis allé couper du bois en Abitibi. Je voulais partir dans l'ouest. Je n'ai pas pu y aller. A l'époque, je couchais sur la montagne. Je dormais sur le Mont-Royal Je n'avais pas de sac de couchage, ni rien. C'était l'été. Dormir sur la montagne, ça ne se faisait pas beaucoup à l'époque. Maintenant, ça serait bien vu mais, à l'époque, ça ne se faisait pas. Et puis, je suis allé en Abitibi. Je suis allé à Val d'Or pis j'ai fini par des connections, par aller dans un chantier. C'était près du Lac Simon. Y'a des Indiens au Lac Simon. Y'a une réserve dans le coin. Y'a des Indiens qui bûchaient en même temps que moi. J'ai été frappé immédiatement par la dignité qu'ils avaient. A ce moment-là, je ne pensais jamais faire du film, jamais, jamais, jamais je ne pensais faire du film. Je prenais des notes pis je me disais: "Je ne peux pas expliquer ça. Il faudrait faire un film. Un film sur un camp de bûcherons...

MM: A ce moment-là tu ne pensais même pas faire du cinéma un jour?

A.L.: Non, jamais, jamais, jamais... **jamais**. Je pensais gagner ma vie uniquement avec mes bras. J'étais venu en Amérique, je n'avais que ma force des bras à vendre. J'allais bûcher du bois, couper du bois. Je suis allé faucher de l'herbe sur le bord de la route au Mont St-Hilaire, à quatre-vingt-cinq cents de l'heure, pour un temps. J'ai réussi à faire des économies. En revenant de chez les bûcherons, j'ai réussi à m'acheter une petite auto d'occasion. C'est comme quand je suis allé à l'université. A un moment donné, j'ai eu le choix: je pouvais entrer à l'université. Je rêvais aussi de pouvoir m'instruire. J'y suis allé. J'ai essayé d'aller au Labrador aussi. Une fois, j'ai trouvé une annonce. Je voulais aller à Sept-Iles parce que j'avais un copain là-bas. A un moment, y'avait une job ouverte. J'ai essayé à tout prix de l'avoir. C'était pour mettre des fils de téléphone entre Sept-Iles et Schefferville. Je suis allé pour m'engager mais c'était trop tard. C'est donc là-bas, en Abitibi, du côté du Lac Simon, que j'ai été frappé par les Indiens pis les bûcherons. Les bûcherons, j'ai trouvé ça extraordinaire. Ils me racontaient des histoires extraordinaires. C'est même des histoires à peu près semblables que j'ai enregistrées et filmées à l'O.N.F. dans le film **Les Bûcherons de la Manouane**. Histoires que je n'ai pas pu monter à l'époque parce qu'alors, ça aurait fait scandale. Et puis, d'ailleurs, le film ne devait durer que vingt-huit minutes. Si on m'avait laissé faire, il aurait duré une heure et demie...

MM: C'est quoi qui t'a le plus impressionné dans les histoires des bûcherons La forme? Le sujet?

A.L.: C'est leur façon de raconter les histoires. Le mythe. Les bûcherons, ils forment le **type idéal**. Ils se définissent toujours par un **type idéal** qui n'existe pas, qu'on ne rencontre jamais. Au fond, il faudrait faire des analyses comme Max Weber en fait, en sociologie. Le **type idéal** devient facilement mythique. Les bûcherons procèdent un peu de la même façon. C'est l'homme fort, l'homme qui baise beaucoup. D'ailleurs, c'est tout quantitatif, pas qualitatif. On a coupé **tant** de cordes de bois en **tant** de jours...

MM: **Tant** de bonnes femmes pendant la fin de semaine...

A.L.: C'est ça. Par exemple, un bûcheron, il était fier, il avait pissé - on l'avait insulté, une police l'avait insulté - il avait décidé de **pisser sur Val d'Or**. Il avait pris un taxi et s'était fait conduire sur la grande rue, d'un bout à l'autre, et il avait pissé, par la portière, tout le long, **sur Val d'Or**. Il avait décidé, lui, de pisser sur Val d'Or. Un autre racontait, par exemple, qu'il avait une fille qu'il avait rencontrée à l'hôtel. Il lui avait acheté **douze** bas de soie. Pour lui, un bûcheron, des bas de soie, ça ne peut pas être plus que le summum, le luxe. Pour lui, y'a toutte là-dedans...

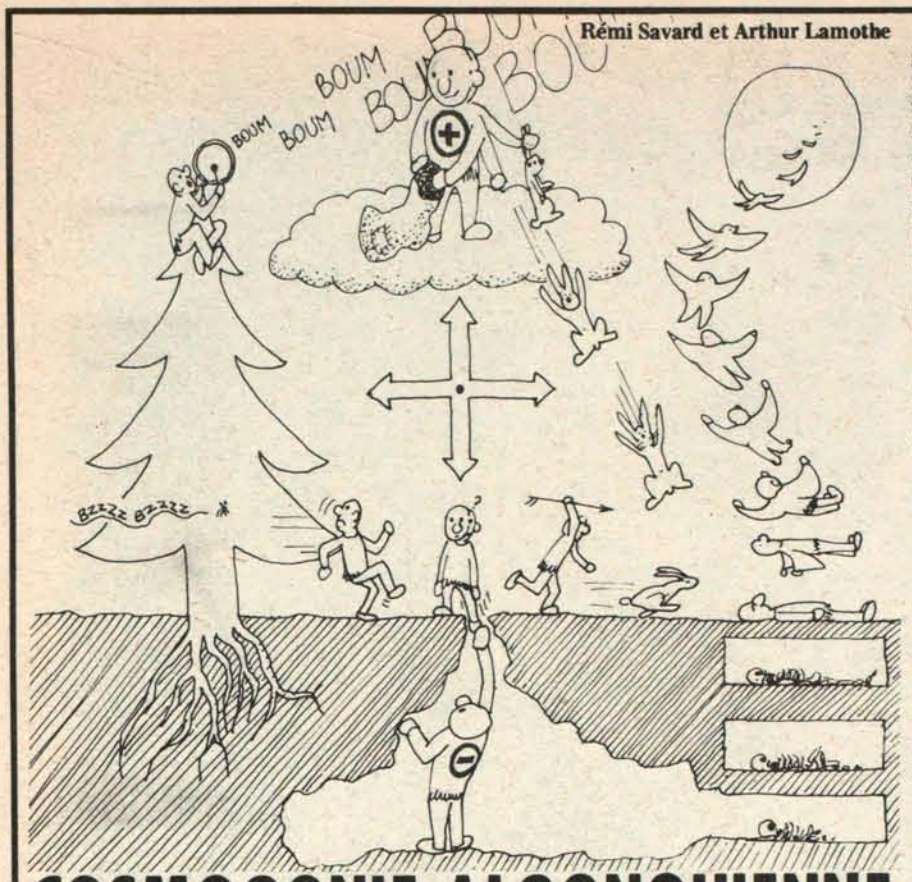


Comment Arthur Lamothe en est venu à faire son premier film

A.L.: Je travaillais par moments à l'O.N.F. Je faisais des recherches pis j'en avais marre. Puis, je travaillais sur Dimanche-d'Amérique de Gilles Carle. On travaillait en collaboration. Il ne me considérais pas uniquement comme un scénariste. Après le film, j'ai dit: "Je veux faire des films moi-même". On m'a dit: "Il nous reste un peu d'argent. Il nous reste $8,000. Alors, si tu veux faire un reportage...". J'ai dit à Fernand Dansereau: "J'aimerais faire un film sur un camp de bûcheron." **C'est comme ça que j'ai fait Les Bûcherons de la Manouane.** C'est là que je suis devenu "chum" avec le chef - enfin, le chef traditionnel plutôt que le chef élu de l'endroit. L'histoire des chefs élus - une histoire organisée par les Affaires Indiennes - c'est bien compliqué parce que le chef naturel, c'était le meilleur chasseur, le gars qui possède le plus de pouvoirs pour prendre du gibier. Tout le monde s'incline devant celui-là. Y'a pas de discussion, pas de luttes, pas de compétition. Ou j'étais, c'est Jos Shaganash qui était le chef naturel, l'homme sage. Jos Shaganash m'a reçu sous la tente. Après que j'ai tourné le film, il me reçoit pis on devient amis. On a jasé. Il a sorti une petite boite en écorce de bouleau dans laquelle il avait colligé tous les papiers depuis 1915. Toute l'histoire des Indiens. Je me suis dit: "Quelle source inépuisable!" Je suis revenu à l'O.N.F. et j'ai pensé: "Je veux faire un film sur les Indiens avec un caméraman." Ca n'a pas été fait. On ne pouvait pas prendre mon projet en considération parce qu'au programme de l'O.N.F., y'avait déjà des films sur les Indiens. Cette année-là, en 1962-63, les Affaires Indiennes commanditaient un film sur comment une jeune fille indienne de l'Ontario, grâce à des études payées par le Ministère, était devenue sténo-dactylo à Toronto... A great human achievement! **Sténo-dactylo à Toronto!** Alors, faire un film sur les Indiens, c'est une idée qui m'a poursuivi. J'ai pu en faire un quand on m'a proposé de faire un film sur le train du Labrador. J'ai proposé à Gaumont de faire un film entre Sept-Iles et Schefferville. Un film que j'ai tourné dans la plus complète liberté que j'ai jamais eue à l'O.N.F. Parce que **Les Bûcherons de la Manouane**, après que j'ai fait ma propre auto-censure dessus, a été censuré **cinq** fois. La censure à l'O.N.F., c'est pas nouveau. Les gens qui ne sont pas censurés sont ceux qui font des films "sages" forcément. Ce qui vient d'arriver à **24 Heures ou Plus** de Gilles Groulx ou à **On est au Coton** (de Denys Arcand), n'est pas nouveau. Si tu fais des films de folklore, ou si tu choisis bien ton sujet, t'as pas de problèmes... parle ensuite d'un certain ciblèmes... Arthur Lamothe parle ensuite d'un certain cinéma-vérité d'ici, disant que , quand on tourne du dix, du 20 , du 30 pour un, c'est un mensonge que de prétendre en faire puisqu'on peut au montage, "arranger" les choses comme on veut. Il reprend le thème du cinéma direct plus loin.

A.L.: Appeler ça cinéma-vérité, c'est la meilleure façon de mentir... On fait aussi de la publicité avec le cinéma-vérité. "Madame Chose aime le savon"... Moi, dams mes films, je laisse des temps morts. Si c'est bon, je laisse les temps morts. Il est important de laisser le temps morts. Il est important de laisser les silences.

MM: C'est drôle parce que tu fais tes films un peu de la même façon que les Indiens racontent leurs histoires. Tu prend exactement le même fonctionnement, les même schémas...



Rémi Savard et Arthur Lamothe

COSMOGONIE ALGONQUIENNE

Chez l'Algonquin, et les Indiens Montagnais font partie du groupe algonquin, le monde profane se déploie sur un plan horizontal circulaire, un plan d'égalité, non hiérarchisé et pyramidal comme chez l'Occidental. L'homme s'y retrouve inscrit dans un réseau de relations de type alimentaire: il y a ceux qui le mangent: poux et autres parasites, et ceux qu'il mange: ours, caribou, etc.

Le mode de communication privilégié dans ce monde profane est la perception visuelle.

L'harmonie de cet équilibre écologique résulte de l'action d'un bon esprit qui veille à ce qu'il y ait toujours du gibier. Il habite en haut. A ce principe alimentaire positif, correspond un principe alimentaire négatif: il s'agit d'un autre être surnaturel qui, non seulement ne favorise pas la prise du gibier, mais est anthropophage, i.e. mange les chasseurs eux-mêmes. Il semble appartenir au monde du bas.

C'est ainsi que les relations écologiques du monde profane se réfractent dans le monde utopique: l'homme s'y retrouve également situé dans une position intermédiaire entre ce qui le nourrit et ce qui le dévore.

Le mode privilégié de communication le long de cette verticale (i.e. toutes les techniques religieuses) est la sonorité: tambour, voix, chants, incantations verbales.

Le monde profane, horizontal et visuel appartient à l'hiver. L'été provient du monde utopique, vertical et sonore. L'alternance des saisons est le signe qu'il y a rencontre entre le monde des hommes et celui des esprits.

La sonorité est l'indice de l'immortalité, i.e. de la perpétuation de la vie après la mort.

La naissance: aux enfants, on dit que les bébés viennent au monde dans des nids de geais.

La mort: la mort est perçue comme le départ du monde profane, visuel, horizontal et cyclique. Elle donne accès au monde utopique, vertical, estival, perpétuel et sonore. La sonorité est l'indice de l'immortalité. Chez plusieurs peuples algonquins, l'inhumation se faisait dans les arbres, sur plate-forme.

Par le truchement de cette association aux arbres, naissance et mort sont aussi associés au monde des oiseaux. Le monde des oiseaux est celui du principe utopique positif. Selon certaines cosmologies algonquiennes, le grand esprit créa d'abord deux sortes d'esprit: les oiseaux et les êtres souterrains. Les fondateurs des clans seraient des oiseaux transformés en humains.

L'identification de l'homme aux végétaux est un prétexte pour rejoindre le monde du haut et des oiseaux.

Mais pour continuer à écouter, oublions ces schémas, fruits d'une rationalisation propre à l'homme occidental qui, depuis le moyen-âge, a abandonné la logique des similitudes naturelles pour celles des causalités abstraites.

On disait que c'était notre terre

A.L.: J'essaie de respecter, dans la forme, la pensée indienne. On ne peut pas faire un film sur les Indiens et travailler avec la forme d'un autre film. La forme fait partie du message. Il y a aussi, par rapport aux autres films qui ont été faits sur les Indiens, qu'avec les Indiens, ta gueule leur revient ou ne leur revient pas. Il est important, par exemple, de choisir les types avec qui on va filmer. C'est bien, bien, bien important... Mathieu André, sur la Montagne (dans Mistashipu) je ne le connaissais que depuis vingt minutes quand nous l'avons filmé.

A.L.: J'ai dit à Mathieu André - on voyait tout l'horizon on voyait à 300 degrés - j'ai dit: "Est-ce vous pouvez nous nommer ces endroits - là?" Et le gars s'est mis pas qu'à nommer les endroits. On a appris beaucoup de choses avec ça. Toutes les routes, les fêtes du printemps. Il a raconté toute l'affaire. Je pensais seulement lui faire dire les noms de lacs... On voyait tout. Il a dit toute l'histoire parce que lui avait envie de dire ça. Je lui ai laissé la parole. J'ai tout laissé ce qu'il a dit à ce moment-là. Je n'ai rien coupé. (Note du repiqueur des cassette: O combien, moi qui repiquant ces cassettes suis obligé de couper ici et là dans cette entrevue qui dura quatre heures, me sens parfois mal à l'aise d'avoir à le faire...).

A.L.; J'ai fait la même chose quand je parle à Christine et à ses soeurs à l'embouchure de la Moisie (dans Mistashipu). Un jour à la réserve Maliotenam, je lui en ai parlé. Il fait noir à trois heures et demie, l'hiver, là-bas. On est allé chercher deux de ses soeurs - je suis d'ailleurs le parrain de la dernière fille d'une des deux, la plus jeune. On va à la Moisie et les deux soeurs parlent, parlent... Personnellement, aucun film n'en serait sorti, je n'aurais pas perdu mon temps. Maintenant que c'est filmé, je veux que ça sorte comme je le veux. Quand tu apprends beaucoup de choses - et je n'ai pas fini d'en apprendre des choses, tous les jours - tu aimes pouvoir les raconter. Même si tu as des limites au cinéma, comme celle de ne pas pouvoir tourner le soir - la diffusion est plus facile par le film que par l'écrit. Rémi (Rémi Savard, proche collaborateur d'Arthur Lamothe) a écrit un livre sur le carcajou. Ca n'a pas une diffusion de masse. Le cinéma, là-dessus, est assez important. C'est pour ça que je maintiens que la forme doit respecter le sentiment que j'ai, dans lequel les gens se retrouvent...

Francine Saia (monteuse d'Arthur Lamothe): Ce que dit Arthur paraît bien simple, Mais il n'y a rien de plus difficile à poursuivre, qu'une telle démarche, dans l'industrie privée. C'est presque impossible.

MM: Est-ce qu'à ton avis, tu t'en vas vers un blocage à ce niveau-là?

A.L.: Je fonce...

F.S.: Y'a des portes qui sont ouvertes désormais...

(Arthur Lamothe rend ici hommage en particulier à Guy Joussemet de Radio-Canada qui a joué un rôle déterminant dans la commande de ses films sur les Indiens.

MM: As-tu eu, par exemple, des commentaires du Ministère du Tourisme?

A.L.: Je sais que le nommé Brown, sous-ministre à la Chasse et à la Pêche a déclaré, après le film qui est passé au 60 (à Radio-Canada), que, malheureusement, les gardes-chasse n'arrivaient pas à sortir les Indiens des bois du Québec, qu'ils continuaient à y aller, qu'il faudrait **envoyer l'armée...**

(On montre, dans ce film, comment des chasseurs Indiens se font enlever, par des gardes-chasse, l'orignal qu'ils viennent de tuer.)

A.L.: Y'a un ancien haut-fonctionnaire du Québec de la Chasse et de la Pêche qui me parlait exactement comme Brown. Il me disait: "Monsieur Lamothe, heureusement que nos rivières appartiennent aux Américains. On a de la chance qu'elle soient au Américains parce qu'il n'y aurait plus de saumon..." Au siècle dernier, un millionnaire américain acheta la rivière Moisie aux Indiens pour trois barils de farine et les Américains qui l'ont suivi ont protégé la rivière contre les Indiens... disent-ils.

(Il en coûte aujourd'hui deux dollars par jour aux Indiens pour aller "tuer du poisson" dans la rivière Moisie et encore n'ont-ils accès qu'à six milles de long de la rivière pour pêcher à la ligne, à la manière américaine et non indienne).

A.L.: L'ancien fonctionnaire me disait encore qu'il faut administrer le Québec comme une ferme. Il me disait: "On est fermiers, nous autres, les Québécois. Moi, je suis ici depuis douze générations.. Je suis chez moi dans tout le Québec. Je veux que ça soit rentabilisé. Il y a du caribou. Je veux qu'il me rapporte le plus possible. C'est comme un fermier qui a des vaches. Chaque américain qui tue un caribou, savez-vous combien il laisse d'argent, de bons dollars, de vrais dollars, au Québec? Vous ne devineriez jamais, Monsieur Lamothe: $1,100.00. Tandis que quand c'est un indien que le tue, il est capable de le vendre pour une caisse de bière...".

(Nous profitâmes du changement de face de cassette pour allumer un "calumet" de paix. L'entrevue reprit sur le thème de la "petite fumée".)

MM: Les Montagnais, est-ce qu'ils fument habituellement?

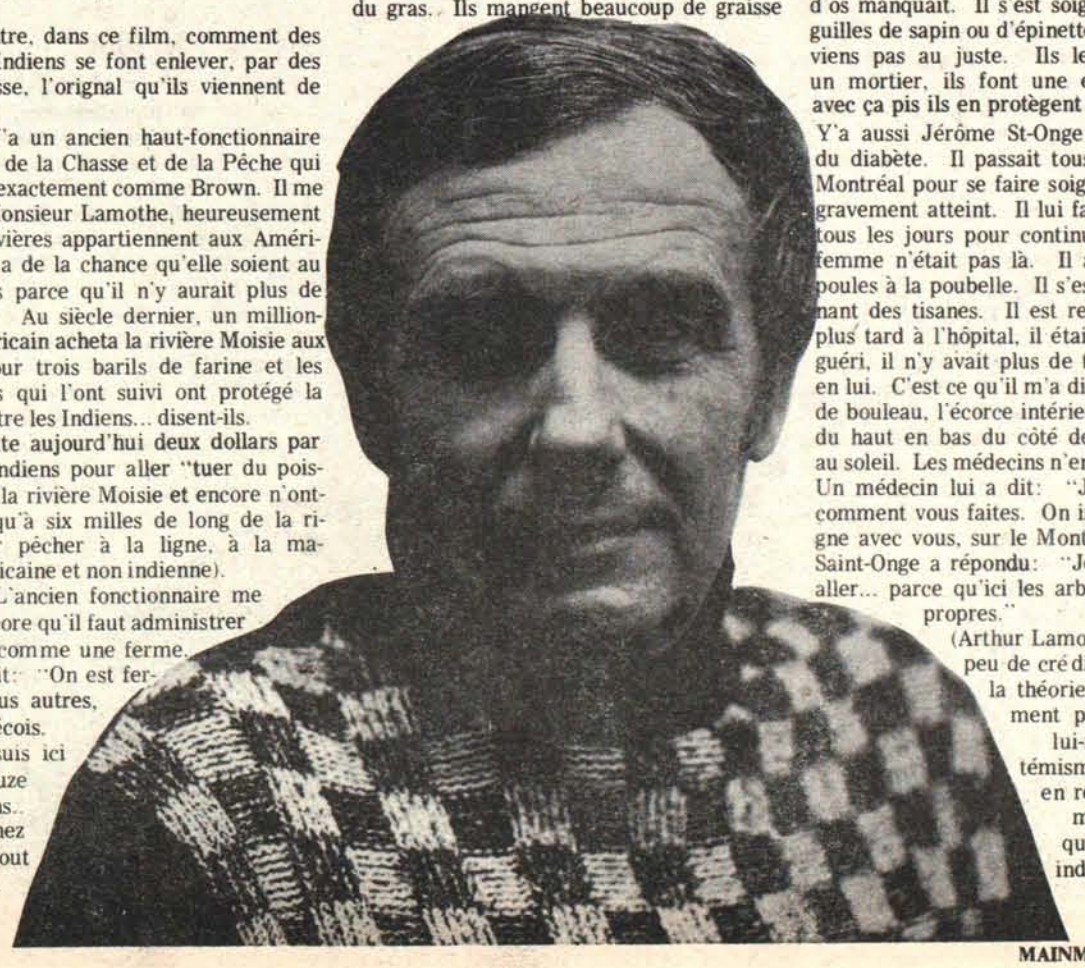
A.L.: Non, ils ne fument pas... sauf les jeunes, comme les Blancs...

MM: Aucune sorte d'herbe?

A.L.: Le tabac. Ils le fumaient quand Champlain est arrivé.

MM: Ils ne consomment pas de champignons ou de trucs comme ça?

A.L.: Non.. Non. Ils mangent surtout du gras.. Ils mangent beaucoup de graisse de caribou, de la graisse pure. Et puis tu digères mal, et puis tu fais des rêves. Ils sont très forts dans l'interprétation des rêves prémonitoires. Il n'y a pas de produits hallucihogènes chez eux. Mais les rêves, c'est très important...



F.S.: Les chansons que Jean-Marie (personnage dans plusieurs films de Lamothe) chante quand il s'accompagne avec sc tambour, ce sont des rêves....

A.L.: D'ailleurs, dans un autre film, je montrerai comment est fait le tambour indien. C'est des bouts de pattes de foetus de caribou. Quand tu as tué une femelle qui était pleine. De l'autre côté, c'est des morceaux de plumes d'oiseau, des pennes taillées. Le tambour est cousu avec du fil de nerf de caribou...

F.S.: Il se servent de ce fil de nerf pour se soigner aussi. Ils se cousaient leurs blessures avec ce fil...

A.L.: Antoine Grégoire racontait qu'un fusil lui était parti dans le bras. Tout un morceau du bras était parti. Un morceau d'os manquait. Il s'est soigné avec des aiguilles de sapin ou d'épinette, je ne me souviens pas au juste. Ils les frappent sur un mortier, ils font une espèce de pâte avec ça pis ils en protègent leurs blessures.

Y'a aussi Jérôme St-Onge qui s'est guéri du diabète. Il passait tous les six mois à Montréal pour se faire soigner. Il était très gravement atteint. Il lui fallait une piqûre tous les jours pour continuer à vivre. Sa femme n'était pas là. Il a foutu ses ampoules à la poubelle. Il s'est soigné en prenant des tisanes. Il est revenu trois mois plus tard à l'hôpital, il était complètement guéri, il n'y avait plus de trace de diabète en lui. C'est ce qu'il m'a dit. Avec l'écorce de bouleau, l'écorce intérieure qu'on gratte du haut en bas du côté de l'arbre exposé au soleil. Les médecins n'en revenaient pas. Un médecin lui a dit: "Je voudrais voir comment vous faites. On ira sur la montagne avec vous, sur le Mont Royal. Jérôme Saint-Onge a répondu: "Je ne veux pas y aller... parce qu'ici les arbres ne sont pas propres."

(Arthur Lamothe parle ici du peu de crédit à accorder à la théorie - réfutée récemment par Lévi-Strauss lui-même - du totémisme. Il enchaine en rejetant les affirmations de ceux qui disent que les indiens ne parlent que de choses concrètes).



A.L.: Marcel Jourdain (personnage central de Ntesi Nava Shepan), on dit que ce sont des discours concrets qu'il tient, parce qu'il parle de l'ours...

... Mais non, c'est des discours abstraits. On dit: "Les Indiens sont des primitifs, ils ont un discours concret. L'animal par exemple. Les Indiens ne disent jamais: "On va tuer les caribous". Ils disent "On va tuer le caribou". C'est comme leur conception de l'homme. Par exemple, numushum ne veut pas dire "grand-père. On traduit par 'grand-père", ce qui se rapproche le plus. Ca veut dire: l'"homme sage" l'ancien. Les grands-pères, en général, on les appelle **numu shum** mais ce n'est pas parce qu'ils sont grands-pères.

MM: Pourrais-tu nous parler plus en détail de la scène ou Christine et ses deux soeurs parlent?

A.L.: C'est une image dont je suis bien content...

F.S.: Christine est depuis devenue une très bonne amie d'Arthur... Elle vient souvent à Montréal. Arthur est allé passer le Jour de l'An là...

A.L.: Au Jour de l'An, on a couché sous la tente avec elle parce qu'elle s'est construit une tente à côté de sa maison, pour être tranquille...

F.S.: Elle a dit à Arthur: "Pourquoi tu mets toujours mes photos dans les journaux?"

A.L.: Je lui ai promis pour lui faire plaisir,de ne plus jamais passer ses photos dans les journaux. Elle ne se croit pas importante. Les Indiens n'ont pas le sentiment d'être importants ou d'avoir dit des choses importantes... Pour parler de ça, on était allé à la chasse au caribou...

F.S.: Elles partent entre femmes des fois, pour aller à la chasse. Les hommes ont des jobs, ils n'ont pas le temps d'y aller, ils travaillent. Alors, les femmes y vont ensemble. Christine a sa famille, des petits-enfants, elle trouve le temps de venir à Montréal, d'aller à la chasse...

A.L.: Si tu ne veux pas filmer comme dans un zoo, tu dois être très lié avec du monde sur le même pied. Y'a souvent chez moi, en ville, cinq ou six Indiens. Ils ont une occasion, ils viennent à Montréal, comme ça. (Pause). Par exemple, Christine tout ce qu'elle nous a dit dans le film, elle disait: "Je ne peux pas te dire ça l'été. Je t'en parlerai pendant l'hiver. Un jour, cet hiver, je t'ouvrirai mon petit livre. "D'ailleurs, en indien, on ne dit pas un "an", on dit un "hiver". L'été, pour eux, dans leurs légendes, c'est venu en surplus...

F.S.: Dans Mistashipu, elle raconte que, quand ils montaient dans le nord, avant de partir, ils s'accrochaient aux arbres et leur disaient: "Adieu, je ne sais pas si je vais vous revoir. "Chaque fois qu'ils partaient, ils étaient enfants, ils n'étaient pas du tout sûrs de revenir. Enfant, partir sans savoir si tu vas revenir, ça t'en met du plomb dans la tête. Tous les Indiens ont des histoires aussi fortes à raconter, comme d'avoir survécu dans les bois, dans des conditions épouvantables. Pour Christine, ce n'est rien, une semaine sans manger. Ils ont connu ça beaucoup...

A.L.: Dans le film, elle n'a pas fini de raconter l'histoire qu'elle y commence parce qu'à un moment donné, elle devient émue, elle aurait pleuré. Après, elle a raconté que, cette fois-là, quand ils crevaient de faim, ils ont rencontré d'autres Indiens qui avaient de quoi manger, qui avaient tué du caribou. Les autres Indiens leur ont fait une tente à part pour que Christine et les siens ne les voient pas manger parce qu'il s'ils avaient mangé, ils auraient pu mourir. Il fallait d'abord que, petit à petit, ils se ré-ouvrent l'estomac avec du bouillon de caribou...

A NOTER QUE.....

(A noter que la série des films d'Arthur Lamothe sera à l'affiche du cinéma Outremont, les 28, 29 30 mars).

Kauapishit Miam Kuakuatsheu
Etentakuss Carcajou et le Péril Blanc
Mistashipu
La Grande Rivière: La Moisie
Lieu du tournage: entre Sept-Iles et Schefferville
Durée: 79 minutes
(copie finale)
Innu Asi Terre de l'homme
Lieu de tournage: Schefferville.
Durée: 6 heures divisées en plusieurs parties
(en cours de montage)
Ntesi Nana Shepen
On disait que c'était notre terre
Lieu de tournage: Sept-Iles
Première partie
Durée: 63 minutes
(Copie finale)
Deuxième partie
Durée: 72 minutes
(en cours de montage)
Troisième partie
Durée: 210 minutes
(en cours de montage)
Ushketem Barrage de castors.
Lieu de tournage: Bersimis
Durée: 180 minutes
(en cours de montage)
Kueshte Tshe Shke Met L'Autre monde.
Lieu de tournage: La Romaine
Durée: 120 minutes
(en cours de montage)
Pakuashipu La rivière Sèche
Lieu de tournage: Saint-Augustin
Durée: 56 minutes
(copie finale)

Carcajou et le Péril blanc

MM: Dans un autre ordre d'idée, qu'est-ce que c'est exactement l'histoire du carcajou qui fait le générique du film?

A.L.: **Carcajou et le Péril Blanc**, c'est le nom de la série. "Carcajou", dans tous les récits indiens, c'est perçu, il le dit, le vieux, d'ailleurs, c'est comme le diable...

A.L.: Le carcajou est un mustélidé du genre de la mouffette mais beaucoup plus gros. Il faisait de la misère à l'Indien. Par exemple, l'Indien faisait des caches dans lesquelles il mettait de la viande quand il en avait trop, pour la reprendre plus tard. Il la suspendait dans les arbres. Le carcajou réussissait à la lui voler quand même. Le carcajou lui volait même son fusil que l'Indien retrouvait en haut des arbres. La viande, quand il la trouvait, il pissait dessus. Il envoyait du musc dessus. Il était pire que la mouffette.

F.S.: Quand le carcajou n'avait pas faim il pissait sur la viande...

A.L.: Il détruisait pour le plaisir de détruire. Les missionnaires sont venus et les Indiens leur attribuent, dans toutes les bandes montagnaises, la disparition du carcajou. Parce que les missionnaires ont béni les rivières. Après que le Père Babel a, vers 1886, descendu la Moisie. De même eu de carcajou sur la Moisie. De même que dand tel ou tel lac, quand le missionnaire y est allé, racontent-ils. Moi, j'ai fait l'association comme quoi c'est le Blanc qui a remplacé le carcajou.

MM: Le carcajou, n'est-ce pas un peu le "fripon divin"?

A.L.: C'est ça, c'est ça... Y'a Rémi Savard qui a écrit un livre: **Carcajou et le sens du Monde**. C'est du mot montagnais **kuakuatsheu** qu'on a fait "carcajou". Je crois que ça s'appelle un glouton en français Y'en a encore quelques-uns mais on n'en voit presque plus...

MM: Tu parlais tantôt des femmes qui vont à la chasse... C'est quoi les rapports entre les femmes et les hommes, chez les Indiens?

A.L.: Il n'y a ni matriarcat, ni patriarcat chez les Montagnais. On a essayé d'analyser ça, Rémi (Savard) et moi. On pense que ce n'était ni l'un ni l'autre...

MM: Comment est-ce qu'on peut définir les rôles?

A.L.: La femme met les enfants au monde, forcément...

MM: L'éducation, par exemple, qui est-ce qui s'en occupe?

A.L.: C'était collectif. Y'a aussi beaucoup de permissivité. Dans **Pakuashipu**, on n'entend pas une seule fois un parent élever la voix contre un enfant. On ne les entend jamais, jamais, jamais...

MM: Mais, en général, qui est-ce qui

prend le rôle d'éducateur le plus au sérieux?

A.L.: A mesure qu'ils vivent dans les réserves, que l'homme va travailler à l'usine, de plus en plus, ç'a tendance à se mettre sur le "pattern" planc. Mais pas complètement quand même. Pour la chasse, l'éducation était fait par un homme, des fois le père de l'enfant, des fois un autre qui était un peu le tuteur, celui qui initiait aux trucs du gibier, pour que l'enfant soit bon chasseur.

F.S.: Sur la photo que montre Marcel Jourdain, dans **Ntesi Nana Shepen**, il y a une femme de 83 ans qui, dans le voyage à pied (plus de 400 milles) qui devait mener les gens pris sur la photo de Fort Chimo à Sept-Iles, devait porter sa charge comme les autres...

MM: Y'a une chose que j'aimerais quand même savoir, c'est comment tu en es arrivé à faire des films sur les Indiens? Comment un gars qui est parti du Midi de la France, avec son soleil et son "acceng" en est arrivé à faire des films sur les Indiens dans le grand-nord québécois?

A.L.: On a écrit un livre récemment sur les parentés qui existeraient entre les cultures Amérindiennes et la culture Occitane. En fait, quand je suis arrivé ici pour travailler comme garçon de ferme je pensais traverser l'Amérique. Je rêvais de descendre l'Amazone en canot. C'était ça, mon grand rêve. J'espérais rentrer ensuite par l'Afrique. J'ai commencé mon grand voyage par Montréal... et je suis resté là.

MM: T'es parti de là-bas avec tous les rêves typiquement européens...

A.L.: En France, j'était agriculteur. Un agriculteur européen, ça rêve d'un endroit où tu as de la terre sans limites, où tu n'as pas de frontières. T'es enclos dans un petit champ. Tu l'es aussi psychologiquement, du fait que t'as des haies, des barrières. Tu rêves d'avoir de grands espaces...

MM: Je ne sais pas exactement comment formuler ça mais comment expliques-tu ta fascination des Indiens, de leur pensée? Par exemple est-ce que tu ne cherches pas, d'une certaine façon, chez les Indiens, un système de pensée différent du tien? Est-ce que ta démarche ne relève pas, même de loin, du "complexe de l'homme blanc" que nous avons tous aujourd'hui vis-à-vis des "primitifs"?

A.L.: Les Indiens ne sont pas des "primitifs". Y'a pas de "primitifs". Où est le "primitif"? Qui est-ce qui est le plus primitif? Celui qui pense à maximiser ses profits ou celui qui comme Marcel Jourdain, réfléchit et médite sur l'ours, et qui à partir de l'ours va démontrer le colonialisme, l'impérialisme et la dépossession.

F.S.: La démarche d'Arthur ne se situe justement pas à ce niveau-là. Si Arthur s'adressait à des primitifs, il ne pourrait pas leur parler...

MM: A quel niveau est-ce que tu t'adresses aux Indiens...?

A.L.: En "chum"... Pour moi, les Indiens, c'est des amis, des gens que je connais. Je les aborde comme ça. Je marche, crois-moi, je vais au caribou avec eux. Je parle avec eux. S'ils ont envie de parler. C'est comme dans **Le mépris n'aura qu'un Temps** (film d'Arthur Lamothe sur les ouvriers de la construction). Y'a un gars qui s'appelle Pierre dans le film. Quand il a vu le film, il était tout étonné. Il a dit: "J'avais jamais pensé qu'Arthur Lamothe faisait un film quand il venait me voir. J'ai jamais cru qu'il faisait un film". Parce que pour lui, dans son idée, faire un film, c'était tout autre chose. C'est comme quelqu'un qui m'a demandé si la musique de mes films sur les Indiens était faite par des Indiens. C'est aussi ce que j'ai dit à Joussemet qui me disait qu'il ne voyait pas qui pourrait jamais détester mes films: "Je sais qui, lui-ai-je répondu: les tenants du cinéma-vérité...

Cinéma-vérité ou cinéma-mensonge?

A.L.: Y'a des gens qui me disent aussi que mes films sont faciles à faire puisque je n'y fais pas de montage. S'ils savaient que de ne pas faire de montage, c'est ce qu'il y a de plus difficile. Couper la pellicule, c'est facile, facile... Le type de tournage que je fais est d'autant plus difficile parce que tu sais qu'il est fait dans une intention de film. Je crois que la plupart des images que je ramasse, je les avais dans la tête avant de faire le film. Certaines du moins. Les images n'arrivent pas par hasard. Aucune image. D'ailleurs, un bon son n'arrive pas par hasard. Dans **Ntesi Nana Shepen,** quand le canot traverse la rivière, que les Indiens parlent avec l'écho, j'ai du bon son parce que j'avais un bon ingénieur du son: Serge Beauchemin. Avec lui, le hasard a été bon.

F.S.: Y'a des situations de hasard. Souvent Arthur est un peu comme privilégié par le hasard, par des concours de circonstances...

A.L.: Il ne faut pas être pressé. Il faut rester ben "cool" tout le temps, Christine, je l'ai filmée à la Moisie parce que ça s'est adonné que Christine aimait cet endroit. Quand je venais à Sept-Iles, à la réserve, elle me disait – j'avais une auto, elle en profitait: "J'aimerais beaucoup aller faire un tour à la Moisie". On partait à la Moisie. C'est un endroit que j'aime beaucoup.



L'endroit où, dans le film, tu vois la pointe de sable, je m'y suis baigné plusieurs fois avec ma femme. D'un côté, de la pointe, tu as de l'eau salée, de l'autre, de l'eau douce. L'une est plus chaude que l'autre. La mer est plus froide, l'eau douce, plus chaude. C'est un endroit très beau. Je suis allé filmer là. Le matin du tournage, ce n'était pas prévu, j'ai dit à Christine: "On y va". Je me suis dit alors que je tirais les images de la fin d'un film. Effectivement, ce sont les images de la fin du film. C'est souvent arrivé comme ça. Je prétends que, quel que soit le caméraman que j'ai, la magie doit jouer...

MM: Est-ce que ça ne te viendrait pas à l'idée de faire un film dans le style de **Barry Lindon,** le dernier film de Kubrick?

A.L.: Je ne l'ai pas vu mais je ne pense pas. Pour moi, il y a deux types de cinéma: le cinéma qui s'acharne à plaire au public, à le séduire, et le cinéma personnel qui se fout de tout. Grosso modo, tous les films se rattachent à l'un ou à l'autre. Les cinéastes aussi. D'après moi, Kubrick essaie de séduire le public. Il emploie tous les trucs pour le séduire. C'est facile. Ce qui ne veut pas dire que ce soit du mauvais film. Mais c'est facile à faire, facile, facile, facile. C'est facile à faire un film qui marche. J'ai fait un film pour Coca-Cola qui a été sélectionné par la compagnie, pour être envoyé à Hollywood, à un concours. C'est facile à faire. Il y a aussi le danger de faire un film pour la critique, pour les revues. J'ai été le premier surpris quand j'ai eu, en novembre dernier, le Prix de la Critique du cinéma québécois pour mon film **Ntesi Nana Shepen.** J'ai été abasourdi. J'ai été estomaqué. J'étais bien ému. Mais je n'entrerai jamais dans un esprit de clan, de chapelle. Ne serait-ce que pour empêcher, en imposant une idéologie, d'autre cinéma d'exister. J'en veux à ceux qui visent le monopole. Je ne possède pas une région, ni même les idées ou les scénarios. Il y en a qui ont peur de se faire voler des idées. Les idées... On m'a déjà accusé d'avoir volé à quelqu'un l'idée de faire des films sur les Indiens.! (pause). Pour en revenir aux deux types de cinéma... Il y a des films où tu peux fabriquer des personnages. Tu peux organiser un film où les gens vont marcher dans le film, entrer dans le film... Moi, j'essaie de sauvegarder une distance entre le spectateur et ce qui se passe sur l'écran, pour que le spectateur reste lucide. D'autres films ont tendance à faire perdre la lucidité qu'on doit avoir. Ils marchent avec le système général des journaux, des annonces, de la publicité et tout ça, tout ce qui nous envahit, nous viole...

MM: Christian a eu, après la projection de tes films, une réflextion. Il disait: "Moi, je n'irais jamais, je ne serais jamais capable d'aller vivre avec les Indiens ou de vivre comme eux". Irais-tu, toi, vivre, avec les Indiens? Je veux dire: est-ce qu'il serait possible selon toi, à un Blanc, de s'intégrer à un genre de vie comme celui-là?

A.L.: Ca ne se pose pas comme ça. Je pense que la question est mal posée. Tout d'abord, je pense que, pour vivre comme les Indiens, il faut être né Indien, dans la culture indienne. Il faut parler indien, penser en Indien. De ma part, il y a d'abord un aspect de la pensée indienne, puis le désir d'apprendre, le désir de connaître. Moi, c'est ce qui m'intéresse. On ne devient pas Indien comme ça...

MM: En fait, ce que je me demande – la question était en effet mal posée – c'est si au-delà d'une certaine sympathie ou d'une curiosité pour les Indiens, il n'y a pas chez toi une attirance pour un style de vie qui serait nouveau...

A.L.: C'est sûr... Mais moi, je fais du cinéma. Je ne suis pas chasseur. Je suis cinéaste. A part ça, je serais seulement capable de cultiver la vigne de Gascogne, ou d'élever des boeufs. Mais ça prendrait des capitaux. Et d'ailleurs, ça se fait de moins en moins...

F.S.: Je pense qu'il faut voir le travail d'Arthur comme une brèche dans ce que nous sommes, qui nous fait progresser dans ce qu'on est. On progresse dans ce qu'on est. Il ne s'agit pas du tout de virer le capot de bord...

A.L.: Les combats que j'ai à mener – vivre, forcément, c'est mener un tas d'actions – je pense que c'est à l'intérieur du milieu québécois, à l'intérieur du milieu cinématographique, que j'ai à les mener. Au contact des Indiens, on apprend de grandes choses. J'ai énormément d'amitié avec les **gars.** Ils n'ont pas de dogmes comme dans **le** catholicisme. Pour eux, le mot "**coupable**" n'existe pas. Il n'y a pas de mot comme ça dans la langue indienne. Ils ont la paix continuelle avec le Cosmos. Ils l'ont naturellement...

MM: Une harmonie...

A.L.: Une harmonie naturelle. Ils sont en paix avec la nature. Cette harmonie, je l'avais en arrivant ici. C'est un peu elle que j'essaie de retrouver. J'essaie de retrouver un peu ce qui existait en Gascogne. D'ailleurs, je rêve depuis longtemps de faire un film. Une partie du film se tournerait en Gascogne. Y'a des images que j'ai en moi depuis longtemps. Parce que les images que je fais en cinéma direct, c'est des images qu'on a en soi. Tout d'un coup, elles sont là, c'est ça que tu voulais dire. Et puis, t'es content... C'est comme le plaisir d'écrire. Le plaisir qu'il y a à voir les caractères qu'il y aura dans la mise en pages. On jouit presque à voir ça qui se fait. Dans un film, les images, les plans, je peux les regarder dix, vingt, cent fois. Comme le plan de Marcel Jourdain devant l'Auberge des Gouverneurs, je le regarde tout le temps. C'est un plan que j'aime.

MM: En même temps, il faut avoir les caméras chargées vingt-quatre heures sur vingt-quatre...

A.L.: Oui, mais pour ça, pour arriver à faire ça, il faut créer des disponibilités, être prêt, et quand ça arrive, t'as le déclic, ce qui fait que ça se fait. D'où ça vient...? Quand j'étais petit, je gardais les vaches , je marchais pieds nus, je courais dans les saligas, au bord de l'Adour. Je gardais les boeufs, je les dressais. Je retrouve dans la cérémonie de tuer un cochon des gens de chez nous et celle de la mise à mort du caribou une ressemblance, dans le respect de la bête qu'il y avait, dans un cas comme dans l'autre. Dans le film, que j'ai rêvé, il y aurait eu à la fois des trucs sur les Indiens du Québec, la Gascogne et l'ouest du Canada, les Indiens de l'ouest, qui sont en position bien pire que ceux d'ici. D'ailleurs j'ai aussi dans la tête, depuis dix ans, un projet de film sur Louis Riel. J'ai fait toutes les recherches possibles, j'ai tout lu, j'ai rencontré des sommités. Le problème de Louis Riel, on l'a toujours posé en termes de psychose. Au fond, les gars qui le posent comme ça ne comprennent rien à la pensée indienne. Je pense qu'il faut d'abord connaître la pensée indienne pour comprendre un peu les délires de Louis Riel, ce qu'on appelait des délires. Le fait, par exemple, qu'il se tenait les bras en croix, pendant la bataille de Duck Lake. Y'a beaucoup d'affaires comme ça que je connais de Louis Riel. En même temps, je raconterais comment la naissance de la Confédération était liée à l'écrasement de Louis Riel, comment le triomphe du capitalisme allait de pair avec la pendaison de Louis Riel, comment, par quels mécanismes, le gérant de la Hudson's Bay Company à Fort Gary est devenu millionnaire et président de la Hudson's Bay Company siégant à Londres...

(Londres d'ou fut décidé, comme le raconte Arthur Lamothe dans un de ses films, le transfert du territoire du Labrador de la province de Québec à Terre-Neuve).

MM: Avec tout ce que tu sais maintenant, avec tout ce que tu as vécu de leurs

luttes, comment vois-tu l'évolution future des Indiens? Par exemple, politiquement, est-ce que tu trouves qu'ils se défendent suffisamment par rapport à la situation ou est-ce qu'ils sont encore très désorganisée à ce niveau-là, ou naïfs?

A.L.: Ils ne sont pas naïfs. Les Indiens ne sont pas naïfs. Mais le rapport de force ne joue jamais en leur faveur. Le rapport de force joue avec les puissances de l'argent. Ils n'ont pas les outils pour se faire entendre. S'il y a un changement, c'est eux-mêmes qui vont le réaliser, en s'organisant politiquement.

MM: Justement, à ce niveau-là, est-ce qu'ils sont très indépendants dans leurs luttes ou, déjà noyautés?

A.L.: Ils restent très indépendants. Mais ils n'ont pas d'argent. Par exemple, pour mener leur lutte à la Baie James, ils sont obligés de demander de l'argent au gouvernement, pour faire un procès. Ils sont dépossédés de tout. Nous sommes dans une société qui est basée sur l'argent, sur la richesse. Ils n'ont pas cela, alors ils n'ont pas beaucoup d'armes. Dans le dernier film que je ferai sur eux, je laisserai la parole aux jeunes leaders indiens pour savoir ce qu'eux pensent de la situation dans laquelle ils sont. Le dernier film sera une table ronde si on peut appeler ça ainsi – où les jeunes leaders discuteront de ce qu'ils pensent de l'avenir. J'ai déjà les éléments. Maintenant, tu vois, ils sont conscients. Ils veulent engager des procédures légales contre l'I.T.T.

(I.T.T.: Multinationale américaine qui, en vertu d'un contrat avec le gouvernement du Québec, coupe annuellement, à elle seule, dans la région de Sept-Iles, 34,000,000 d'arbres. Pratiquement, la Côte-Nord leur appartient maintenant).

MM: A quoi tient, selon toi, l'attitude générale de mépris qu'il y a aujourd'hui vis-à-vis des Indiens? Par exemple, de la part des gouvernements?

A.L.: Quand tu lis Champlain et les Jésuites, tu te rends compte qu'ils avaient une autre notion. Je pense que les premiers Québécois n'avaient pas ce mépris. Champlain et même les Jésuites, dans leurs **Relations** admiraient les Indiens. Il y avait de leur part, bien sûr, le désir d'en faire des chrétiens et des Français, et celui de conquérir leur territoire, mais il n'y avait pas de mépris. Ils les trouvaient fort beaux, supérieurement intelligents et très libres de pensée. L'idée de "réserve", cette idée de repousser les Indiens dans une réserve, c'était de les concevoir comme le mal, comme le péché. C'est comme la folie, au fond. On mettait les asiles hors des villes, on y enfermait tous les fous. C'est comme les léproseries au Moyen-Age...

MM: Comme les ghettos...

A.L.: Oui... la mise en ghetto, c'est une idée anglo-saxonne, qui appartient à la culture anglo-saxonne. Washington, avant d'être célèbre comme président des Etats-Unis, l'a été comme massacreur d'Indiens. Maintenant, ça continue au Brésil...

MM: Ce que tu veux dire, c'est que tout ce qui est naturel leur répugne?...

A.L.: Oui. Tout ce qui est naturel, ils y voient le péché, le mal, la faute...

MM: N'y a-t-il pas eu de la part des Indiens des comportements qui ont pu, justement, choquer les puritains anglo-saxons?

A.L.: C'est sûr... Par exemple, au siècle dernier, vers 1900, le Père Arnaud trouvait un Indien marié en même temps avec la mère et la fille. Il disait: "Sainte Vierge! Aidez-nous à tirer ces hommes du péché!" Y'a le père ou le grand-père de Mathieu André qui voulait se faire baptiser. Il était prêt à se faire baptiser. Seulement, il avait deux femmes. Le prêtre lui a dit: "Il faut que tu quittes une de tes femmes. Il faut que tu en renvoies une". Il a répondu: "Il faut que je réfléchisse avant. Laissez-moi la nuit pour réfléchir". Le lendemain matin, il était reparti avec ses deux femmes. Il y avait chez les Indiens une certaine liberté sexuelle. Il n'y avait pas de sens de la faute dans la sexualité. Une fois mariés, il y avait une certaine fidélité chez eux. Mais tant qu'ils n'étaient pas mariés... Les Anglo-Saxons qui sont venus en Amérique étaient puritains. Ce sont les puritains qui ont fondé l'Amérique. D'ailleurs, le capitalisme est une maladie puritaine... Le capitalisme est sorti tout droit du puritanisme...

MM: Jusqu'à quel point le gouvernement québécois reproduit-il cette attitude de mépris vis-à-vis des Indiens puisque nous aussi, au Québec, avons été colonisés et dépossédés? N'est-ce pas un complexe de colonisé que de reproduire sur ses minorités ce qu'il a subi?

A.L.: On n'avertit même pas les Indiens qu'on va faire un barrage. Ils n'existent pas plus que les loups ou les orignaux. Ils font partie de la faune et de la flore...

MM: La question est peut-être raide mais dirais-tu que les Indiens sont en voie d'extinction?

A.L.: Je ne sais pas... je ne sais pas... Je ne sais pas. Il faut d'abord savoir ce que c'est qu'être Indien. Y'a quelqu'un qui me disait: "Je suis allé à Sept-Iles, il n'y a presque plus d'Indiens". Je lui ai demandé à quoi il voyait ça. Il m'a répondu: "On ne les voit plus porter de raquettes, poser des pièges... Ils travaillent à l'usine!" On se fait des Indiens l'image qu'ils vivent dans un tipi, chaussent des raquettes et chassent le caribou. Ils n'en restent pas moins Indiens quand ils travaillent à l'usine où ils sont d'ailleurs perçus par les Blancs comme tels. Des fois, les Indiens préfèrent remonter la rivière en canot à moteur plutôt qu'à la rame...

MM: Si ce n'est pas la race indienne qui disparaît, est-ce qu'on peut dire que c'est leur mode de vie qui disparaît?

A.L.: Un certain mode de vie est sûrement déjà disparu.

MM: Est-ce qu'ils s'adaptent au mode de vie des Blancs?

A.L.: Non, ils sont malheureux comme tout. Ils foutent le camp de l'usine et, les fins de semaine, ils partent à la pêche et à la chasse. Pour moi, le danger aurait été de filmer les Indiens comme Indiens. Automatiquement, j'aurais fait du folklore, j'aurais dépolitisé le problème. J'aurais pu ne filmer que des légendes indiennes. Tout le monde aurait été content. J'aurais fait de l'argent. J'ai essayé de montrer l'Indien tel qu'il est, aujourd'hui, dans sa réalité. Souvent, il travaille à l'usine, il vit en ville, il regarde la télévision. Marcel Jourdain que tu vois parler de la mort, chez lui, il a la télévision. Il n'en demeure pas moins profondément marqué par la pensée indienne, par la culture indienne...

MM: Est-ce que les jeunes ne sont pas plus assimilés?

A.L.: Je ne crois pas que ce soit vrai. Par exemple, Marie Marthe, dans le train de Mistashipu et qu'on verra dans **Innu Assi**, tu sais, la jeune femme que tu vois. C'est une jeune femme très intelligente, qui écrit des lettres au ministères et tout ça. Elle a lutté pour demeurer dans l'ancienne réserve. Parce que le gouvernement avait construit, à Schefferville, des blocs d'habitation, pour urbaniser les Indiens. Comme s'il fallait tasser les gens, comme s'il n'y avait pas d'espace autour – à Schefferville, on est en plein désert – on a construit des blocs. Plusieurs familles vivent ensemble dans le même bloc. Y'en a qui sont restés à l'ancienne réserve, qui ne voulaient pas s'en aller. Ils ont eu des menaces. La Police Montée les réveillait à minuit et les menaçait de la prison s'ils n'allaient pas à la nouvelle réserve. Ils ont tenu bon. Je suis allé chez Marie Marthe, on a parlé. La vraie raison pour laquelle ils ont lutté, c'est que Jos Jean Pierre avait **vu en rêve.** Il savait qu'il y aurait de nouvelles maisons, qu'il fallait rester sur place, qu'un jour, ils bâtiraient de nouvelles maisons, là où ils étaient, qu'ils gagneraient. Ca, après dix ans de lutte. Jos Jean Pierre les avait vues, les nouvelles maisons. Tu étais avec Marie Marthe en discussion rationnelle – notre rationalité à nous, militante et tout ... La vraie raison pour laquelle Marie Marthe et les autres se sont battus, c'est que **Jos Jean Pierre** avait vu. Parce que Jos Jean Pierre est capable de voir. T'es en discussion rationnelle avec eux et, tout à coup, t'as le vide devant toi... A un moment donné tu perds pied...

BIBLIOGRAPHIE

• A tout seigneur, tout honneur: Rémi Savard, anthropologue et prof. à l'université de Montréal. Il a été l'homme-ressource total pour tous les films d'Arthur Lamothe sur les Montagnais. Rémi Savard a écrit deux livres:

. **Carcajou et le sens du monde, récits montagnais-Naskapi** (Editeur officiel du Québec, Coll. Civilisation du Québec, Série Cultures amérindiennes).

. **Le grand rire précolombien** à paraitre. Ces deux livres semblent procéder... de l'archétype du "Fripon Divin", ou "glouton": si tu ne comprends pas ses farces, tu freakes (et raide); si tu les comprends, tu ris (très fort): Le fripon, c'est le rire qui te provoque, te pousse à l'action, à la création, c'est le révélateur, le dissolvant: sans lui tu ne peux comprendre le beau, le bien. C'est lui qui crée la gravité pour monter la montagne. C'est le fou des rois: "the trickster": c'est le diable des Chrétiens... Son rôle est indispensable à saisir si tu veux savoir comment fonctionne l'univers, et pourquoi il faut être deux pour être un...

. C.G. Jung et Charles Kerényi, Paul Radin, **Le Fripon divin** (Georg Editeurs, Genève).

. **Recherches Amérindiennes du Québec,** 417 rue St-Pierre (suite 49) Montréal - H2Y 2 M4. Tél.: 849-9704. Une revue uniquement consacrée aux Indiens. Premiers numéros en 1971. Ont publié un **numéro spécial bibliographie** très complet. Ont fait des numéros spéciaux sur la Baie James, et en 1973, un numéro spécial: **Signes et langages des Amériques** (mentionné par Rémi-Savard).

. T.C. McLuhan et Edward Curtis, **Pieds nus sur la terre sacrée,** un livre magnifique. Tous les plus grands sages indiens parlent de la vie des Indiens et de ce que l'homme blanc en a fait. C'est à avoir honte d'être blanc...

. Héhaka Sapa, **Les rites secrets des Indiens Sioux. Petite bibliothèque** Payot, 1975, no 263. Héhaka Sapa, c'est le nom indien de Black Elk, peut-être le plus grand sage amérindien.

. John G. Niehardt, **Black Elk speaks,** Pocket Books, 1972.

Héhaka Sapa, **la grande vision** , Editions Traditionnelles, Rééd. 1969.

. Serge Bramly, **Terre Wakan,** univers sacré des Indiens d'Amérique du Nord, Robert Laffont, 1974. Toute la mythologie et la cosmologie des Amérindiens.

. Peter Farb, **Les Indiens,** Le Seuil, 1972.

. Clark Wissler, **Histoire des Indiens d'Amérique du Nord,** Robert Laffont, 1969.

. Jean Raspail, **Journal Peau-Rouge,** Robert Laffont, 1975. Les voyages d'un Français dans les réserves indiennes des U.S.A.

. Werner Muller, **Les religions des Indiens d'Amérique du Nord,** in Zerries, pp 213-326, Payot, Bibliothèque Historique, Coll. Les Religions de l'Humanité. 1962. Ce livre contient une étonnante bibliographie sur tous les aspects de l'anthropologie amérindienne. Voici quelques titres qui m'ont paru intéressants.

. **Samuel de Champlain, Oeuvres,** 3 volumes, Editions Elysée, Montréal.

. Stansbury Hagar, **Micmac Magic and medicine,** in: Journal of American folklore, IX, 1896, PP. 170-7. (en bibliothèque, évidemment).

. Alexander Henry, Travels and Adventures in Canada and the Indian territories, between the years 1760 et 1776, Ed. by James Bain, Toronto, 1901.

. Frank Gouldsmith Speck: cet auteur est chaleureusement recommandé par Rémi Savard; lire son **Naskapi, The Savage Hunters of the Labrador Peninsula,** Norman, University of Oklahoma, Press, 1935.

. du même auteur, **The Celestial Bear comes down to earth** (à cause du titre), in: Mem. of the amer. philosophical soc., VII, 1937. Speck a aussi écrit sur les Penobscot, les Iroquois.

. Les **Relations des Jésuites,** (6 volumes), et le **Journal des Jésuites,** tous les deux aux Editions Elysée, MTL.

. R.P. Lafitau, **Moeurs des sauvages américains comparés aux moeurs des premiers temps, 1724.** (à la Bibliothèque Nationale). Il en existe paraît-il une copie en librairie qui vaut 900 dollars (!). Une étude de cet ouvrage capital a été faite par Pierre Vidal-Naquet dans le tome III de **Faire de l'histoire** (Gallimard, 1974, Bibliothèque des Histoires). Etonnant parallèle tracé entre les moeurs des Amérindiens et celles des Anciens Grecs.

. L. Turner, **Ethnology of the Ungava district, Hudson Bay Territory"** 11th Annual Report of the Bureau of Ethnology to the Secretary of the Smithsonian Institution, 1889-1890, pp. 167-350, édité en 1894. Lorsque j'ai demandé à Rémi Savard de donner rapidement au téléphone quelques titres important sur les Amérindiens, il a cité ce livre avec celui de Speck.

. Napoléon-Alexandre Comeau, **La vie et le sports sur la côte nord,** édition Garneau, Québec. Mentionné par Arthur Lamothe.

. Abbé V.A. Huard, **Labrador et Anticosti,** Léméac.

. **Légendes Indiennes du Canada,** Claude Melançon, Jour, 1967.

. Marius Barbeau, **Comment on découvrit l'Amérique, I- Indiens d'Amérique,** Beauchemin, 1966.

. Yvette Barriault, **Mythes et rites chez les Indiens Montagnais,** édité 1971 par la Société Historique de la Côte Nord.

. Sylvie Sicotte, **Femmes de la forêt,** Léméac Poésie. Superbe. Une blanche sent l'esprit de la terre indienne, et le voit comme inscrit dans la "chair" de son fils.

. Elemire Zolla, **Le Chamanisme indien dans la littérature américaine,** Gallimard 1974. Bibliothèque des Idées. A lire en même temps que Lafitau. Pourquoi les premiers colons ont-ils freaké devant les Indiens? Qu'ont-ils vu? Qu'en ont-ils déduit pour qu'ils décident par la suite de les exterminer?

. Helen Hunt Jackson, **Un siècle de déshonneur,** 10/18, 1972. L'histoire du massacre des indiens. Horrible et édifiant sur le millénarisme fasciste des Puritains, les premiers colons venus en Amérique. Pour eux, les "sauvages" étaient le diable en personne.

. Lucien Bodard, **Le massacre des Indiens,** J'AI LU, documents, D-36.

. Robert Jaulin, **L'ethnocide,** JJ Pauvert. Recommandé par Arthur Lamothe avec les trois suivants:

. Albert Memmi, **Portrait du colonisé.**

. Lévy-Strauss, surtout **La pensée sauvage.**

. Journaux des R. **Pères oblats** (Père Arnaud et Père Babel)

. Franck Tinland, **L'homme sauvage,** Payot 1968, Homo ferus et homo sylvestrus. Préface de George Gusdorf.

. **Aspects de la marginalité au Moyen-Age,** ouvrage collectif sous la direction de Guy H. Allard de l'Institut d'études Médiécales (U. de MTL) L'Aurore, 1975.

. **Good medecine books,** by Adolf Hungry Wolf, Box 844, Invermere, B.C. série absolument remarquable de livres brochés sur tous les aspects de la vie des Indiens: médecine, mais aussi tipis, alimentation, plantes médicinales et artisanales, agriculture, chasse et pêche, écologie, etc. le numéro 14, "techings of nature", est too-much!

. Virgil J. Vogel, **American Indian Medicine,** Ballantine paperbacks 1973. Ce livre est une thèse de doctorat. C'est une somme inégalée sur le sujet de la médecine des Amérindiens. Accompagnée d'une solide bibliographie et d'un index des noms botaniques et d'un index général, fascinant et très utile au Québec.

. **The good medicine book,** Adolf Hungry Wolf Warner Paperback 1973. Un concentré de la série mentionnée plus haut, comprenant la vie dans le tipi, comment faire des vêtements indiens... un excellent manuel pratique du proche de la terre.

. Frank Waters, **Book of the Hopi,** Ballantine paperbacks 1963. La vie religieuse des Hopis. Fascinant pour les archétypes et pour leur sens écologique.

. D'Arcy McNickle, **They came here first,** Harper & Row Perennial Library 1975. (réédition).

. **Akwesasne Notes,** Mohawk Nation, via Roosevelttown, NY - 13683. Un journal fait par une tribu d'Indiens, très solide, très documenté. Très politisé.

. Nicolas Perrot, **Mémoirer sur les moeurs, coutumes et religion des Sauvages de l'Amérique septentrionale,** Editions Elysée.

. **Voyages du Baron de LaHontan dans l'Amérique septentrionale,** même éditeur.

. LaHontan, **Dialogues avec un sauvage,** Editions Sociales/Editions Léméac 1974.

. Les ouvrages de **Bernard Assiniwi,** parus chez Léméac pour la plupart: **Anish-Nah-Be, Contes adultes du pays algonquin / Recettes indiennes et Survie en forêt / A l'Indienne / Sagana, contes fantastiques du pays algonquin / Histoire des Indiens du Haut et du Bas Canada (tomes 1, 2, 3) / Lexique des noms indiens tome 1, noms géographiques, tome 2, noms de personnages historiques.**

. **Mainmise 21,** pp. 18-27. **Les Indiens parlent (parfois).** Les paroles des Sages indiens. MM a souvent parlé des Indiens, au cours de ses cinq années d'existence. Ils sont nos esprits tutélaires, ils sont là, sous-jacents, qui nous éclairent...

. Theodore Heline, **The american Indian,** our relations and responsibilities, Mystic Americanism Series, 1974 by New Age Press, 4636, Vineta Avenue, La Canada, California 91011. Qui snt les Amérindiens, d'où leur race venait-elle?

. Joan F. Ruvinsky, **North American Indian Languages,** Department of english, McGill University, 1972. Sur la langue des Amérindiens.

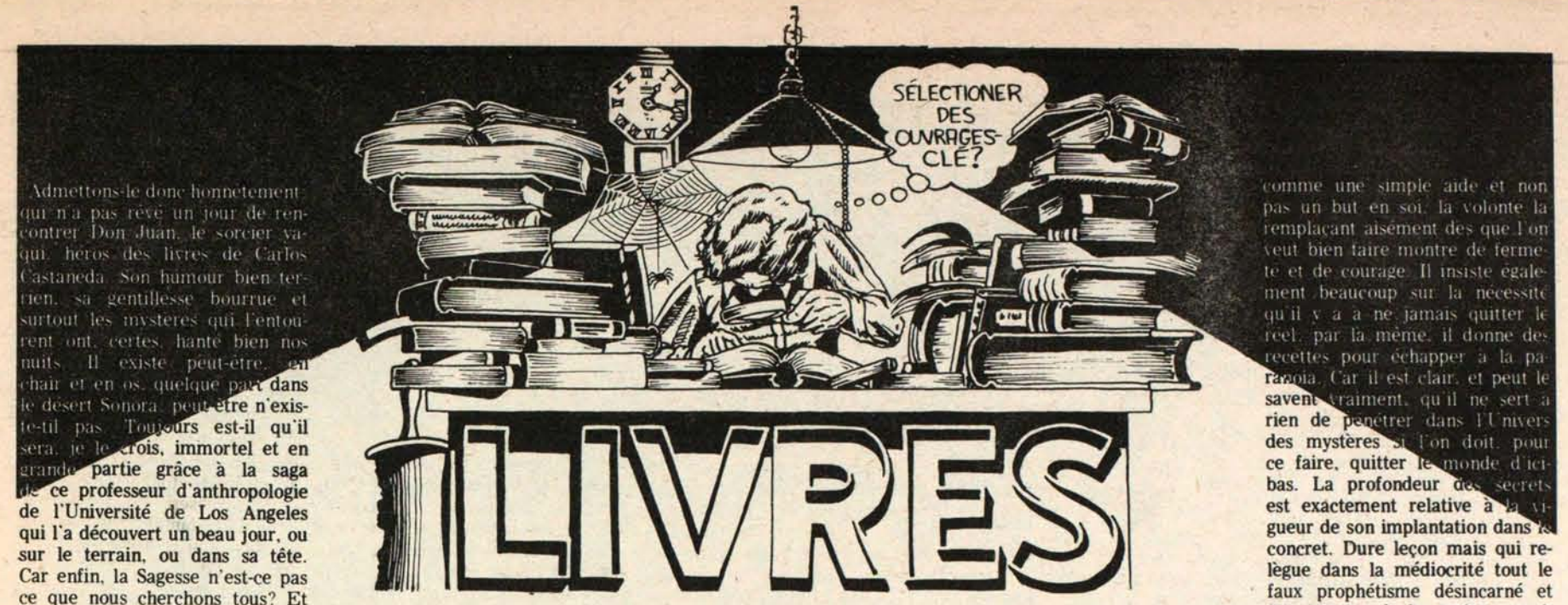
. Vine Deloria Jr., **God is red,** A. Delta Book 1975. Prône le retour aux croyances séculaires des Indiens.

. Et pour le dessert les, livres d'images.

. Cottie Burlan, **North American Indian Mythology,** The Hamlyn publish. Group, Toronto 1970.

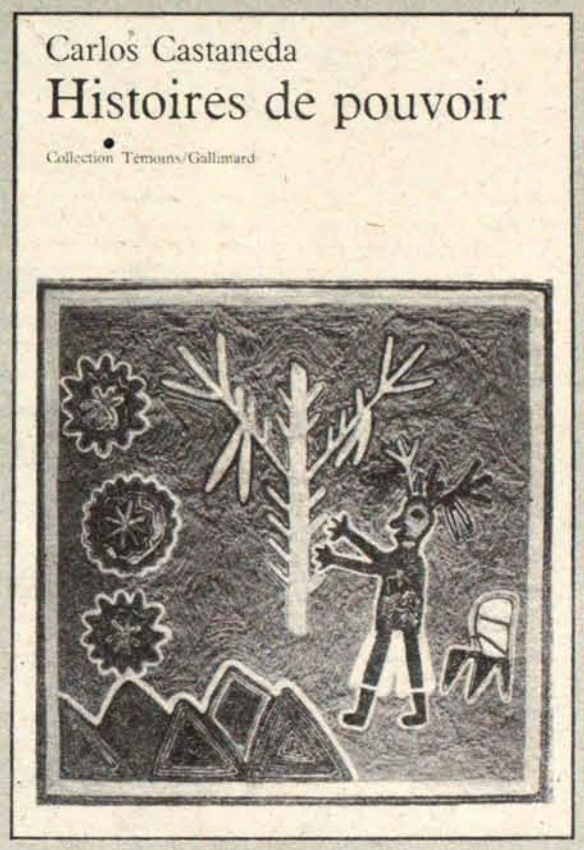
. Joan Hodgson, **Angels and Indians,** The White Eagle Publishing Trust Liss, Hampshire, England, 1974. Ce que les Indiens savaient sur les anges et les fées, et les esprits des éléments.

. Hyemeyohsts Storm, **Séven Arrows,** Ballantine books, 1973. Peut-être les plus belles photos d'Indiens et de la vie indienne à date. Fait par des Américains sur les Indiens du Canada et avec l'aide du Conseil des Arts du Canada. La pipe, le cercle, l'arbre en fleurs, les animaux, avec des "mandalas" indiens en couleurs. Et les mots des Indiens, leur monde oral, leur bon sens, leur sagesse.



Carlos Castaneda Histoire de pouvoir Collection Témoins Gallimard édit.

LA SAGESSE FINIT



par Jean Basile

Admettons-le donc honnêtement: qui n'a pas rêvé un jour de rencontrer Don Juan, le sorcier yaqui, héros des livres de Carlos Castaneda. Son humour bien terrien, sa gentillesse bourrue et surtout les mystères qui l'entourent ont, certes, hanté bien nos nuits. Il existe peut-être, en chair et en os, quelque part dans le désert Sonora, peut-être n'existe-t-il pas. Toujours est-il qu'il sera, je le crois, immortel et en grande partie grâce à la saga de ce professeur d'anthropologie de l'Université de Los Angeles qui l'a découvert un beau jour, ou sur le terrain, ou dans sa tête. Car enfin, la Sagesse n'est-ce pas ce que nous cherchons tous? Et la Sagesse simple, la vraie, celle qui, reliée tout à fait à ce qui nous entoure: les bêtes, les plantes, les paysages.

La parution en français du quatrième tome de la tétralogie de Castaneda sous le titre de "Histoires de pouvoir" est d'ailleurs la confirmation de la parfaite réussite littéraire de l'ouvrage au complet. Ne serait-ce que pour ça, le livre est en bien des points indispensable. Carlos Castaneda est un conteur merveilleux qui manie avec maîtrise ses personnages et son décor. Avant d'être un livre d'initiation, "Histoires de pouvoir" est, comme les ouvrages qui le précèdent, de cette sorte de romans policiers parfaits: ceux ou la victime est en même temps le détective. Personnellement, j'apprécie beaucoup ce côté de l'oeuvre de Castaneda: il y a tellement de livres prétendument sérieux et qui ne sont qu'ennuyeux. Ici, la forme en est brillante et le récit très réussi. Le rire alterne avec l'horreur, la peur avec la jubilation. Quand bien même on refuterait l'enseignement de Don Juan, on ne saurait échapper à son charme humain, à sa chaleur, pas plus qu'on ne saurait dénier à son auteur une habileté hors paire à nous intéresser d'un bout à l'autre.

Il reste malgré tout que l'on est en droit de se poser des questions sur le bien-fondé de l'enseignement que nous transmet Don Juan par la bouche de son "apprenti", Carlos Castaneda lui-même. Et on se l'est posée en effet, jusqu'à dire que cet ouvrage n'a guère de valeur anthropologique, pire encore que Castena a purement inventé une histoire. Personne ne pourra jamais le dire sinon l'auteur.

La seule façon qu'a le commentateur de répondre, partiellement du moins, est en analysant l'oeuvre elle-même, c'est-à-dire l'enseignement de Don Juan qu'elle contient. Force est de reconnaître qu'il y a des nombreux points de comparaison entre l'enseignement du sorcier yaqui et ce que l'on appelle en gros, la sagesse traditionnelle. Le vocabulaire y est différent mais, dans le fond, le sorcier postule une magie "naturelle", basée sur une façon de voir le monde, subjective s'il en est. Sorcier yaqui ou "mage" du 19ième siècle français, on y décrit une route en quatre points, qui est aussi celle du sphynx égyptien: **vouloir, pouvoir, oser, se taire.** Il n'y a là rien de très nouveau... De même, et dans "Histoires de pouvoir" en particulier, l'emphase est mise sur deux forces qui sont en nous et qui, séparées ne peuvent agir. Don Juan les appelle le **tonal** et le **nagual.** La première serait, en quelque sorte, notre identité sociale, notre force masculine d'adaption et de préhension du milieu où l'on vit: la seconde serait notre force intérieure féminine, obnubilée par le **tonal.** Nous avons là un autre exemple de ce que le taoisme appelle le **pur instinct.** En fait, l'initiation de l'apprenti sorcier est terminée tout aussitôt qu'il sait manier dans un équilibre parfait ce **tonal** et ce **nagual**, c'est-à-dire mettre en harmonie la leçon apprise et la leçon infuse dans chaque vie.

En réalité, la question est d'importance de savoir si Carlos Casteneda rapporte vraiment la sagesse yaqui. Si cela est, on est heureux de constater que les Indiens d'Amérique ne sont en rien différents, au plan de leur vie spirituelle, de tous les sages du monde. D'une façon plus globale, cela impliquerait une sagesse universelle et donc partie d'un seul point: Thulé peut-être?

Pourtant, et quelle que soit la vérité sur ce sujet, l'originalité des livres de Castaneda (ainsi que l'enseignement de Don Juan) consiste essentiellement dans la façon dont est atteinte cette Sagesse présumément universelle. Dans "Histoire de pouvoir", comme dans les autres livres, le sorcier yaqui pratique une manière de maieutique: c'est en posant des questions au narrateur, suscitant par là ses propres réponses, qu'il parvient à le faire progresser par lui-même sur la voie de la Connaissance. Il y a là une façon non autoritaire d'enseignement dont on pourrait tirer profit dans les écoles.

Enfin, et surtout, les enseignements de Don Juan sont le livre d'une époque et celle, précisément, qui a commencé quelque part dans les années 67 à Berkeley. En fait, tous les grands "freaks" de cette génération, et ceux qui les suivent aujourd'hui en les imitant bien mal d'ailleurs, y trouveront des échos à leurs interrogations: parfois même quelques réponses. Sur la drogue en particulier que Don Juan considère comme une simple aide et non pas un but en soi, la volonté la remplaçant aisément dès que l'on veut bien faire montre de fermeté et de courage. Il insiste également beaucoup sur la nécessité qu'il y a à ne jamais quitter le réel, par la même, il donne des recettes pour échapper à la paranoia. Car il est clair, et peut le savent vraiment, qu'il ne sert à rien de pénétrer dans l'Univers des mystères si l'on doit, pour ce faire, quitter le monde d'ici-bas. La profondeur des secrets est exactement relative à la vigueur de son implantation dans le concret. Dure leçon mais qui relègue dans la médiocrité tout le faux prophétisme désincarné et les gourous à la petite semaine, cette honte de l'âme.

Mais surtout, ce livre nous prévient que l'initiation finale est un acte définitif de solitude, un grand saut dans le vide que l'on fait seul, toujours seul et à tout jamais, et sans mots pour le décrire: "Don Juan et Don Genaro écrit Carlos Castaneda à la fin de "Histoires de pouvoir", s'éloignèrent et parurent se fondre dans l'obscurité. Pablito me tenait par l'avant-bras, et nous nous fîmes nos adieux . Pour une impulsion étrange, une sorte de force me fit courir avec lui jusqu'au côté de la **mesa.** Je sentis son bras me tenir, lorsque nous sautâmes, puis je fus seul. Seul!

Le cycle est ainsi bouclé et la leçon méritait d'être apprise une fois de plus: la Sagesse, qu'elle soit yaqui, hinhoue, égyptienne ou québécoise, finit toujours dans le vide du silence et dans le silence du vide.

Quelques mots sur la traduction. Elle est généralement bonne quoique agaçante quand Don Juan emploie des mots d'argot parisien (froc pour pantalon, etc...). Elle peut être un peu fautive aussi. Ainsi, pourquoi traduire le mot, si important de **MOTH** par "papillon", sans préciser même qu'il s'agit d'un papillon de nuit. Vraisemblablement, Don Juan parle de l'**Emperor moth** qui est le grand paon de nuit, l'épidoptère hexapode nocturne. Les six pattes et les écailles qui forment le revêtement poudreux des ailes de ce papillon en font une image particulièrement parlante en symbolique occidentale, ce petit fait accentuant encore la ressemblance de l'enseignement yaqui avec notre propre tradition. C'est de la mite, **MOTH**, que descend la sagesse sous forme de poudre d'or, dit Don Juan. Et c'est aussi ce qu'aurait pu dire Fulcanelli, en ajoutant toutefois que la mite, vient du gothique **maitan**, d'où sort sans doute **ANT** en anglais et, peut-être, termite en français, littéralement mite de terre. Mais cette **MOTH** est en fait la fausse mite, la vraie étant un arachnide ou acare, sorte d'animal articulé, aptère et avec huit pattes dont le genre, selon Littré, renferme le petit ciron que l'on trouve dans la vésicule de la galle tant chez l'homme que chez le cheval. Le souffre ne guérit la galle qu'en tuant les acares. Le mouron à fleur azure tue également le petit ciron. Le grand mouron est le sénéçon, du latin **senex** vieux, lequel devient tout blanc au printemps.

ELECTRONIQUE OCCULTE ET ENGINEERING ESOTERIQUE

Légendes Rustiques.
George Sand.
Marabout.

La Toison d'Or.
Salomon Trismosin.
Retz.

Alchimie et Littérature.
Jennifer Waelti-Walters.
Denoel.

Les Temps messianiques.
Jean Sendy.
Laffont.

D'Où me viennent ces pouvoirs?
Matthew Manning.
Albin Michel.

L'Ange à la fenêtre d'Occident.
Gustav Meyrink.
Retz.

Le Livre d'Enoch.
Laffont.

Dossier des prophètes voyants et astrologues.
Pascale Maby.
La Presse

Dans le bourbier de la confusion, relevons la perle suivante qui n'en est pas une du tout. L'occulte, ce n'est pas l'occultisme. Naguère, la guerre; aujourd'hui, la paix. Une fois pour toutes, que l'on se le dise, murmuré par toute la création, l'occulte c'est ce qui est caché. . **Ca-ché.** Ce n'est pas quand même pas sorcier. Le sens d'une phrase, par exemple, peut être caché. Les organes intérieurs du corps. La gravitation. La face "cachée" de la lune. Une intention. Les lois historiques. Alors? Qu'est-ce qui fait danser le danseur? La danse ne peut se voir qu'à travers le danseur. Le vent, que dans les branches qu'il fait bouger.

Est caché aussi le passé. Mais il peut se retrouver. Des gens s'y consacrent. Comme **George Sand** , la merveilleuse, dans ses **Légendes Rustiques,** "esprits et visions de la nuit dans les campagnes", que viennent de rééditer les éditions Marabout dans une collection poche: Bibliothèque Excentrique. L'avant-propos de Sand à ses Légendes vaut à lui seul tout le livre. Elle y parle de "ce poème sans nom de la fabulosité ou merveillosité universelle, dont les origines remontent à l'apparition de l'homme sur terre" et qu'elle est allée cueillir aux lèvres du paysan, "le seul historien qui nous reste des temps antéhistoriques". Il faut redécouvrir George Sand.

Il y a le normal, l'anormal et le paranormal. La norme ne doit pas dormir souvent. Il y a Uri Geller qui tord des fourchettes et angoisse bien des savants. Avoir des pouvoirs paranormaux n'est pas de tout repos, comme en témoigne **Matthew Manning,** ce prodige anglais, dans son livre: **"D'où me viennent ces pouvoirs?"** (Albin Michel). Le plus fascinant chez Manning, outre ses "pouvoirs" garantis Grade A extra large par des laboratoires britanniques, canadiens et allemands, c'est que de grands artistes du passé ont choisi de se re-manifester à travers lui. Lorsque Manning se laisse aller au "dessin automatique", apparaissent des dessins du style et avec la signature de Picasso, Durer, Klee, Matisse... Il est bien entendu que Manning ne connaît rien au dessin, convention nécessaire. Ces dessins sont reproduits dans le livre. Ainsi qu'un "message" écrit de Bertrand Russell où ce célèbre agnostique nous confie: "L'univers est immortel, car n'ayant pas de moi infini il s'accroche à l'infini... L'homme ne meurt d'aucune mort".

Ce qui pose, si c'est vrai, l'existence et le problème d'un "au-delà" auquel, semble-t-il, on n'aurait rien compris du seul fait d'appeler "cela" l'au-delà. C'est ce qui rend l'occultisme et l'ésotérisme si répugnants pour la pureté de l'idéalisme et si révoltants pour la solidité du matérialisme. Dans une Théorie des Systèmes Généraux de l'Univers, tout ceci n'a plus aucun sens. Il existe des Forces, une Matrice, un Système de Production, et il existe des Formes, une Création, une Structure de Produit. Deux niveaux. Et il s'en crée un troisième lorsque le jeu qui relie l'un à l'autre devient Manifestation de Conscience, et un quatrième lorsque cette Conscience s'épanouit en Amour. Ces niveaux et ces chiffres sont arbitraires. Ce qui importe c'est de ne pas freaker.

C'est le problème que pose le ou les "pouvoirs". Toute connaissance entraîne une puissance. Et ne nous y trompons pas, c'est un problème féminin ou plutôt de la féminité, c'est-à-dire donc un problème pour l'homme, contrairement au cher Sigmund qui croyait que le problème, c'est la femme. Brièvement posé, comment traiter la Matrice? Résumons les possibilités à deux qu'illustrent admirablement deux livres récents des éditions **Retz.** L'un est un traité d'alchimie publié dans la remarquable Bibliotheca Hermetica, consacrée aux chefs-d'oeuvre de l'hermétisme: **La Toison d'Or ou la Fleur des Trésors** de **Salomon Trismosin.** Ce dernier aurait initié Paracelse à l'alchimie, recommandation peu commune et historiquement lourde.. Dans le charabia coutumier de ce genre de traités alchimiques, on trouve cette perle écosystémique:

"Si l'artiste ne seconde les desseins de la Nature, quoi qu'elle soit pleine de bonne intention, elle ne pourra pourtant nous mettre au jour et faire paraître la volonté qu'elle a de soulager les hommes, et les rendre de tout point au sommet de leur perfection. Tout notre artifice aussi ne peut pas prospérer en ses recherches vaines qui demeureront infructueuses sans la faveur que lui fait la Nature. Ce qui nous montre bien qu'ils ont toujours besoin d'une entraide l'un de l'autre..."

L'autre point de vue consiste à croire au diable, qu'il a nom femme, et que la drogue et le sexe y sont de spacieuses portes. On en parle dans **L'Ange à la fenêtre d'Occident** de **Gustav Meyrink,** célèbre romancier de l'underground occulte. L'Ange est supposément son chef-d'oeuvre dont il a fait un traité complet d'occultisme. Passé et présent s'y mêlent, ainsi que la femme-déesse et la femme-diable. N'y cherchez pas la paix: c'est la guerre sans pitié à chaque page, et l'enfer à chaque chapitre. Le héros et le "bien" triomphent bien sûr mais à quel prix. Voici la solution d'une des 375,293 épreuves:

"La femme, réalité partout présente, brûle nue dans notre sang; là où nous devons la combattre, le mieux est de la déshabiller jusqu'à totale nudité, en fait ou en imagination, autant que faire se peut. Aucun héros n'a encore vaincu le monde par une autre voie".

Mais ce n'est pas tout le monde qui vit dans cette atmosphère raréfiée où personne n'a de lavage à faire, de vaisselle à laver. Le cher et universel quotidien existe, pour vous, pour moi, et il faut le traverser pas à pas. Ce qui n'exige pas pourtant qu'il soit pur ennui. C'est là le sujet d'un petit livre si extraordinaire et convaincant qu'on pourrait en faire un Bréviaire de Mieux Vie pour tout Cégépien Assommé. C'est **Alchimie et Littérature** (Lettres Nouvelles, Denoel) écrit par une Canadienne, professeur de français à l'université de Victoria en Colombie Britannique, **Jennifer Waelti-Walters.**

Ce livre est une brillante analyse et un attachant commentaire d'une oeuvre de Michel Butor: **Portrait de l'artiste en jeune singe,** "livre initiatique au sens alchimique du terme". L'histoire de ce "roman" raconte la métamorphose chiffrée (codée et à décoder) de l'auteur Butor à travers certaines étapes qui le mèneront à une descente aux enfers et à l'illumination. Waelti-Walters refait pour nous, avec nous, le voyage de Butor en essayant de "retrouver pas à pas les preuves de cette démarche". Déchiffrement des allusions, des sources, des indices cachés. Passionnant comme un roman détective qui tenterait de "créer une vision cosmique du quotidien". En fait, à bien y penser, je ne connais pas de meilleure introduction à l'attitude mentale que requiert et représente l'alchimie. Une oeuvre à relire plusieurs fois.

Chez **Laffont,** dans la collection Les portes de l'étrange, parution d'un des plus vieux et célèbres et interdits et inprocurables livres de notre planète: **Le Livre d'Enoch.** Un livre pas comme les autres, fantastique au sens le plus précis. Il fait partie des apocryphes bibliques et se relie directement à la tradition hébraïque la plus ésotérique. C'est Francis Mazière qui le résume le mieux: "Indépendamment des considérations d'antiquité, le Livre d'Enoch est un texte infiniment respectable, dont le moins qu'on puisse dire, est qu'il nous entraîne bien au delà des banales croyances, pour nous faire découvrir fugitivement les splendeurs des Cieux et les terreurs de l'Enfer, les demeures immortelles des âmes, les myriades d'esprits célestes et tous les êtres qui entourent le trône étincelant de lumière du Seigneur des Esprits". Du cinérama au LSD.

Chez **Laffont,** aussi, dans la collection Les énigmes de l'univers, le huitième livre de **Jean Sendy: Les Temps messianiques.** Thèse: il y a nécessairement "jonction" entre les différentes révélations théologiques "transmises" aux humains et l'existence de plus en plus probable, logique et nécessaire d'extra-terrestres intelligents. Entre autres, la révélation biblique est reliée à la lune dans une cavité de laquelle les' Elohim auraient laissé "l'arche d'alliance" et ils attendent qu'on aille la découvrir. Tout l'effort (passablement humoristique et mordant) de Sendy est moins de nous convaincre d'une telle hypothèse que de battre en brèche les "raisons" logiques, rationnelles, rationalistes et scientifiques qui interdiraient a priori une telle hypothèse. Comme on ne prêche jamais qu'aux convertis, la tentative paraitrait oiseuse. Mais la cohérence de Sendy est telle qu'un savant "authentiquement matérialiste" passerait un pénible quatre heures à lire son livre et à ne pas être ébranlé dans un des 36 piliers qui soutiennent sa croyance au Hasard, au Hasard, au Hasard.

Mais, mon ami, faites-moi donc un dossier, et nous en reparlerons demain. Don't call us, we'll call you. Ainsi dit, ainsi fait. Aux éditions **La Presse, Pascale Maby** a publié un **Dossier des problètes voyants et astrologues.** Deux qualités majeurs de ce dossier: dans un premier temps il évite le piège charrousard des livres du genre, et dans un second, il explore son sujet avec rigueur et ouverture. Bien fait, facile à lire, jamais niais ou dupe, sévère quand il le faut (l'Eglise romaine en prend pour son argent et elle en a), il nous apprend plus qu'il n'essaie de convertir, entreprise universellement détestable.

Georges.

Le pain chez soi
70 recettes
par Madame Charles Gagné
Léméac, 1975



La vraie farine de blé entier, ou le blé en grains, ne se trouve guère que dans les magasins d'aliments naturels, c'est-à-dire presque uniquement en ville. En campagne et dans les petites villes, à moins de faire pousser son blé soi-même, on ne trouve, à côté des farines enrichies, que des farines partiellement blutées, qui portent tout de même le nom de farine de blé entier.

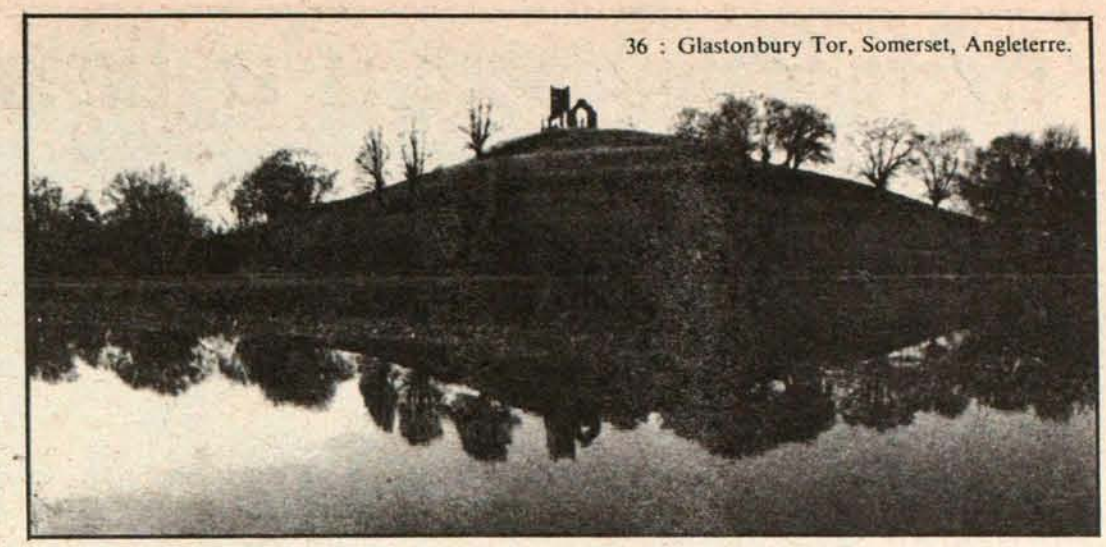
Madame Charles Gagné ne s'encombre pas de principes diététiques. Pour survivre dans un endroit, il faut s'adapter aux ressources locales. S'il n'y a pas de farine de blé entier dans votre bout, prenez de la farine tout usage! Au moins, vous aurez fait votre pain vous-même et vous n'aurez pas à absorber les 5 ou 6 produits chimiques obligatoires dans tous les pains empaquetés. Sens commun. Mais de survivre ou de vivre en bonne santé lequel importe le plus? Question de contexte!

Madame Charles Gagné ne semble pas supposer que le pain puisse se faire sans levain (ou levure). De fait, la farine blanche, dite tout-usage ne lève pas toute seule, comme peut le faire une farine fraiche moulue et ardemment pétrie. Au moins soixante des 70 recettes données dans ce livre appellent de la farine blanchie. La farine blanchie est privée de ses sels minéraux, de ses protéines, de ses vitamines et même de sa saveur. Les boulangers ajoutent des activants dans la levure, et des préservatifs. Malgré tout cela le pain blanc est séduisant. Obsession du blanc? Indifférence? Ignorance? Les gens achètent du pain blanc. Même les freaks qui ne jurent que par les grains entiers achètent, par fantaisie, du pain blanc.

Je sais bien que la recherche du mieux peut être considérée comme anti-écologique, puisqu'elle tend à rompre l'équilibre dans le système, mais n'est-ce pas à nous de faire de notre mieux pour éviter d'avoir à choisir entre survivre et bien vivre. Je pense qu'on ne devrait pas négliger la qualité des aliments. Après tout nous sommes ce que nous mangeons. C'est pourquoi, bien que je sois comme Madame Charles Gagné en faveur d'un retour aux compétences naturelles, au savoir-faire inné en nous, je ne recommande à personne son livre que je trouve inutile, irresponsable, redondant et anachronique.

Christian

Les enchantements de Glastonbury
par John Cowper Powys
Volume I: Le testament
traduit de l'Anglais et préfacé par Jean Queval
Gallimard, 1975



36 : Glastonbury Tor, Somerset, Angleterre.

Comment il se fait qu'un roman paru en Angleterre en 1933, écrit par un auteur peu connu et âgé alors de 60 ans, aussi long que "Guerre et Paix" (380 pages rien que pour ce premier volume et il y en a trois autres à venir), aussi plein de personnages que "Les Frères Karamazov" (45 personnages "principaux"), aussi touffu que "Moby Dick" puisse intéresser un humain de 1976, et un Québécois en particulier, voilà ce que je voudrais bien expliquer. D'autant plus que l'action se passe dans une petite ville de province anglaise, avec ses bourgeois, ses ouvriers, son maire, ses vieilles filles, ses bonniches placoteuses, son pasteur, et bien sûr quelques excentriques comme l'antiquaire - érudit- sadomasochiste Evans, ou le guérisseur-politicard - rebouteux - mystique hérétique (érotique) Geard, ou encore le sympathique John Crow, aventurier - maraudeur- bixesuel de bonne famille. Tout ce monde-là va et vient, mange, dort, s'enivre, baise et s'occupe comme tous les humains que je connais; et il n'y aurait rien là d'extraordinaire, je veux dire rien de plus que ce qui suffirait à Dickens ou Rabelais pour une bonne histoire, si toute l'action ne se déroulait à **Glastonbury.**

Et Glastonbury n'est pas la première ville venue. C'est sûrement l'un des lieux les plus chargés en histoire de l'Occident. Cela a commencé avant les Druides qui y ont joué un grand rôle (Stonehenge est tout près, John Crow s'y prosterne un soir et embrasse ces pierres conductrices de divinité), trois célèbres rois y ont été inhumés, six grands Saints, mais surtout c'est à Glastonbury que culminent toutes les légendes du Saint-Graal. Et ce passé (superstition pour les uns, trésor mystique pour les autres) est présent dans les actes de tous les jours à cause de ces ruines, le mont du Calice, la tombe du roi Edgar, qui sont au milieu de la ville et mêlées à sa vie. Dans ce premier volume où John Crow baise avec Mary Crow, sa cousine, mais en fait a envie de son vieux partenaire d'enfance Tom Barter, où Miss Euphémia Drew se languit d'amour contenu pour Mary Crow, où Sam Dekker rêve des seins ronds et dodus de Nell Zoiland dont le mari fait la visite guidée des grottes de Wookey pour le compte de l'industriel Philip Crow qui baise avec Persephone Spear dont le mari, Dave, communiste enragé, essaye de provoquer la grève parmi les ouvriers de Philip, dans ce premier volume où tout cela se fait avec une franchise et un naturel, presque une bonhomie à peine voilés par les convenances, tandis que John Geard, le mystique, prépare son festival religieux et sa succession au maire Wollop, sous les yeux du pasteur Mat Dekker qui fait ce qu'il peut pour la communauté entre les sciences naturelles, le cognac et son inquiétude pour son fils, surtout en cet avant-printemps qui trouble les sens, dans ce premier volume, donc, parsemé de pages entières sur les racines du mal, l'influence des astres, et surtout de la lune, sur les arbres, et l'imminente mutation dans la psychologie humaine, la rédemption de la Matière et la Voie mystique, dans ce premier volume enfin, on sent comme la mise en place, énorme et minutieuse, la préparation et l'ordonnance d'une série d'événements grandioses ou surhumains. Et l'on sait que ces événements auront pour théâtre le sommet du tertre, les clochetons de l'église St-Jean-de-la-Croix, l'abbaye en ruine, les ruines de Carbonek, le château enchanté au sommet du Mont du Calice d'où coule le courant rouge sang d'une eau magique, la chapelle de St-Joseph d'Arimathie, avec la participation des âmes des rois Ino et Arthur et de la soeur de ce dernier, Morgan Le Faye, et le Graal bien sûr. Que va-t-il se passer, je n'en sais rien. Toujours est-il qu'une énorme construction se fabrique lentement, organiquement, au rythme humain des coeurs et des poumons de 45 personnages, rythme qui fait penser à celui d'un tapis oriental qui se tisse au fur et à mesure, et dont le motif central s'esquisse encore à peine , mais dont les bords sont déjà indescriptibles, les thèmes et les personnages flottant par-dessus 20 duites ou au contraire s'ensevelissant dans la trame, invisibles mais présents, prêts à resurgir.

Un roman où se mêlent les personnages mythiques et ceux de chair et d'os, un roman "horny", un roman où interagissent les esprits des éléments, le génie du lieu, la géomancie, les âmes des morts, les Traditions les plus ésotériques, un roman qui contient quinze romans qui avancent de front, un tel roman je n'en connais qu'un autre en Français, "Les Météores" de Michel Tournier pourtant dissemblable, car c'est un roman initiatique d'un type différent. Un roman en tous cas pour notre âge, qui redécouvre et revalorise toutes ces disciplines enfouies et discréditées par l'occultisme. C'est un peu comme si un Québécois écrivait un roman qui se passerait dans un lieu où vivaient autrefois des Amérindiens et que leur présence, leurs marques dans le paysage et les formes s'entre-tisseraient avec la trame du roman, pleine elle-même de fantasmes, d'une richesse inouie...

Quoi qu'il en soit, vous allez lire l'un des plus prodigieux romans du siècle, et, pour terminer comme Jean Queval dans sa délicieuse préface, "une ample tragi-comédie, ésotérique et pour tous, dont les actes divers seront entre autres les très surprenantes figures de permutations sexuelles, deux apparitions du Graal, une crucifixion, deux miracles, les premiers moments du déluge, un cinquième évangile et dont la scène est l'univers".

Christian

Aux impatients, je signale qu'il existe une édition de poche récente du texte anglais original complet, un beau volume de 1120 pages: a Picador edition published 1975 by Pan Books Ltd, Cavaye Place, London SW 10 9PG. Cette édition coûte $7.95 au Canada, ce qui est la moitié du prix du premier volume de l'édition française!

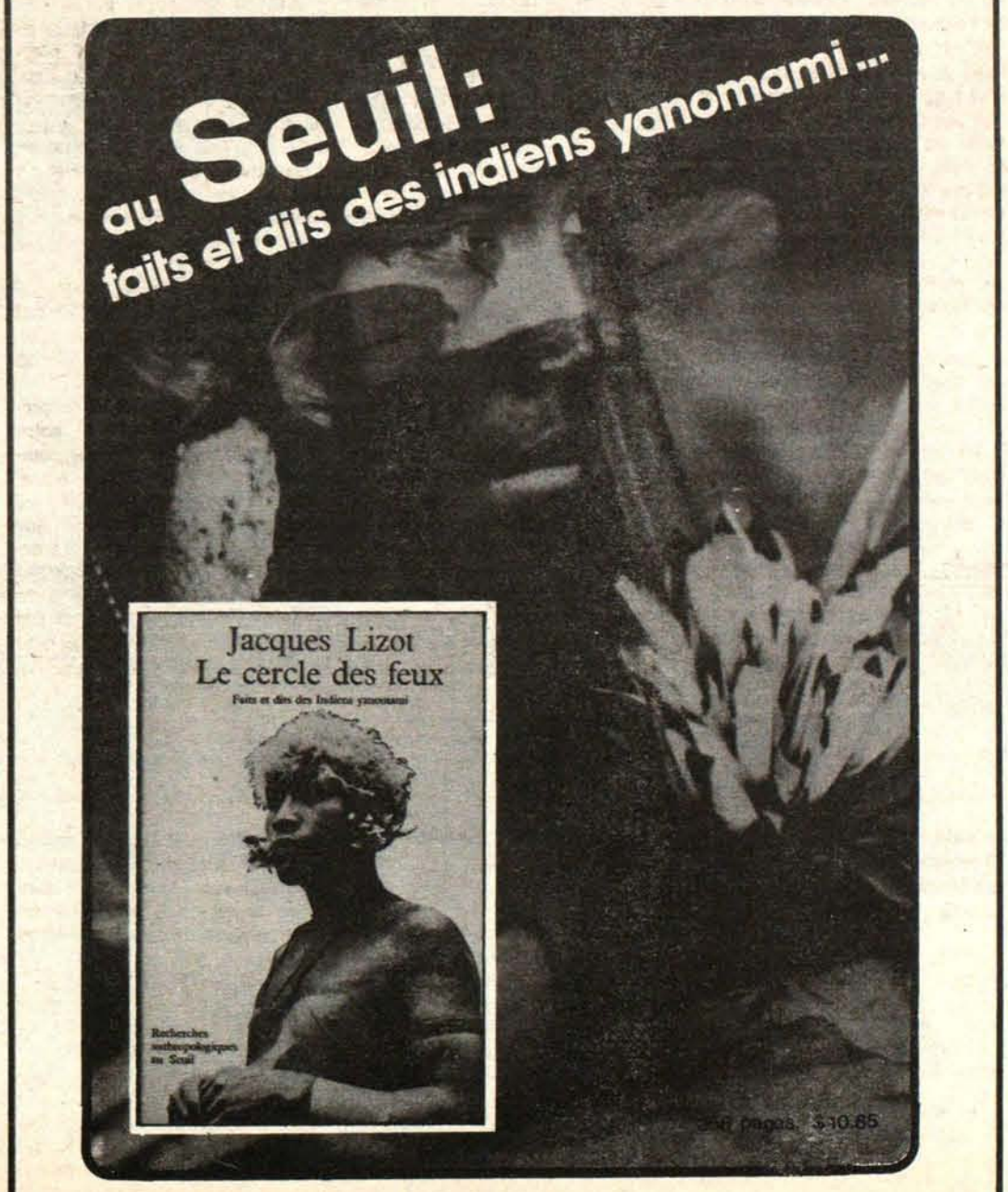
Lucien Francoeur
Suzanne, le cha-cha-cha et moi
L'Hexagone

A côté de Rimbaud, Dylan et Jim Morrison qu'il cite chaque fois qu'il en a la chance, Lucien Francoeur s'érige en rebelle "Un bum du rock'n'roll montréalais, privé de sa blonde Machine Gun Susie "la traînée du rock'n'roll", lui écrit des lettres aussi comiques que tragiques, pissantes et déchirantes. C'est une histoire d'amour fidèle à l'inspiration habituelle de Lucien Francoeur: l'amant abandonné maudit à tour de bras sa bien aimée; il la violente, il la grafigne, il la frenche et la traite de maudite vache.

C'est une poésie simple et accessible, tellement "internationale" que la moitié du livre est écrit en Anglais. Chaque page est bourrée de citations de chansons et de titres connus de la culture rock nord-américaine. Il me semble pourtant qu'avec son "art poétique" original, le "rebel" montréalais aurait plus de force de frappe s'il abandonnait un peu sa mythomanie, s'il ramenait son esprit à Montréal et s'il cessait de vouloir à tout prix s'identifier avec les idoles révolutionnaires des autres cultures. Bien sûr, on est en Amérique du Nord! Bien sûr on est imbu de rock'n'roll! Bien sûr il y a plus de soleil en Californie! Ce qui est moins sûr, c'est qu'on arrive à se sortir de ce "complexe d'infériorité".

La voie la plus enrichissante de ce petit livre, c'est la réflexion poétique que l'auteur fait sur la femme, le sexe et l'homme. Son audace déblaye un terrain propice au progrès social. Encore une fois la poésie donne des flashs à la pensée politique.

Pierre Voyer



J'AI PAS CHOISI (parutions filtrées.....) MAIS J'AI PRIS LA PLUS BELLE

Dans la merveilleuse collection **Médiations** (poche) deux nouveaux **Nietzsche: Le Voyageur et son Ombre** et **Opinions et Sentences Mêlées.** Délicieux et délirant Frédéric: "Le surcroit de sagesse se laisse mesurer exactement d'après la diminution de bile".

Chez **Leméac, Claude Gauthier** publie les textes de ses meilleures chansons sous le titre **Le plus beau voyage.** "Quand décembr revient, quand la neige neige, ton visage me revient, en rafales de rires d'étoiles"...

Chez **Leméac** aussi, parution dans la collection Théâtre du **Lénine** de Robert Gurik, du **Le Quadrillé** de **Jacques Duchesne,** et de **Ce maudit lardier** de **Guy Dufresne.** Un roman de **Jean-Paul Filion: Le premier côté du monde:** "... remonter aux racines... ne pas écrire sur le rêvé mais le vécu, celui qui façonne et qui varge..."

Toujours chez **Leméac,** numéro 2 de la **Revue d'Ethnologie du Québec:** sous la direction de **Robert-Lionel Séguin,** une publication remarquable du Centre documentaire en civilisation traditionnelle de l'université du Québec à Trois-Rivières.

Aux **Editions du Jour,** parution de **Antonio Pelletier, la vie et l'oeuvre d'un médecin et poète méconnu, 1876-1917,** par **Jacques Gouin.** En plus de la biographie de cet étonnant et attachant personnage que fut Antonio Pelletier, l'ouvrage contient l'oeuvre entière du médecin-poète: prose, poésie et carnets intimes.

Aux éditions **Marcel Didier,** une nouvelle étude sur la langue française au Canada: **Le vocabulaire politique et socio-ethnique à Montréal de 1839 à 1842,** par **Maurice Rabotin.** "Pour un Canadien français de ce temps-là un **concitoyen** , c'est un Anglais, un **compatriote,** c'est un Canadien français, distinction qui ne vient pas du sens des mots, mais qui sert à traduire dans la langue une réalité propre à la société canadienne". Et ce n'est qu'un exemple...

Dans **Le Livre de Poche,** un roman cinglant pour les savants d'**Arthur Koestler: Les Call-Girls:** "Parce que l'on est obsédé par les horreurs qui menacent l'humanité, faut-il s'interdire le plaisir d'être en vie?" Un roman de **Claude Cariguel** qui avait fait scandale et fureur à l'époque ('53): **S.** Amitiés particulières, initiation à la vie, etc., écriture trippée; à redécouvrir. Et enfin, le célèbre et colossal et admirable **Tropique du Capricorne** du magique et magnifique **Henry Miller:** "... Par essence même, j'appartiens à cette race nordique, orgueuilleuse et vantarde, qui n'a jamais eu le moindre esprit d'aventure, mais qui n'en a pas moins sillonné la terre en tous sens mettant tout sens dessus dessous et semant la face du globe de vestiges et de ruines. Esprits inquiets, non pas aventureux. Esprits tourmentés, incapables de vivre dans le présent. Couards indignes, tous tant qu'ils sont, y compris moi. Car il n'est au monde qu'une seule aventure: la marche vers soi-même, en direction du dedans, où l'espace et le temps et les actes perdent toute importance". Et kapow sur le coco.

Chez **Denoel,** parution (enfin) d'un des plus grands romans "undergrounds" de la science-fiction contemporaine (1920) dans la collection, Présence du Futur: **Un voyage en Arcturus** de David Lindsay. Oeuvre géniale d'un visionnaire à la William Blake, ce roman écorche l'âme et désintègre l'esprit. Sa finale est une des plus difficiles à absorber froidement. Ensuite aller regarder un arbre.

Chez **Payot,** une oeuvre majeure **Les Bougres,** histoire du pope bogomile et de ses adeptes, par l'historien bulgare **Borislav Primov.** Avant l'hérésie Cathare, il y eut l'hérésie Bogomile qui l'engendra. Les pauvres, izion-goûtépirède. "Ainsi l'Etat et l'Eglise (au XIIIe) étaient unanimes: les **Bougres** devaient être recherchés, découverts, interrogés et brûlés. Il fallait les anéantir jusqu'au dernier". Pourquoi un tel fanatisme et une telle cruauté? Connaissez-vous l'étymologie du mot "bougre" et ce qu'il signifie en anglais?

Dans la collection **J'ai Lu** de Flammarion, publication des tomes 1, 2, 3 et 4 des **Dangereuses visions** d'**Harlan Ellison,** qui sont en fait un choix fait par ce dernier de "certaines" nouvelles de science-fiction parues en langue anglaise. Lorsque l'anthologie parue aux USA, selon Jacques Sadoul, "elle ébranla le petit monde de la S-F outre-atlantique... un séisme dont les ondes de choc durèrent de longs mois. Après sa parution, la S-F ne fut plus exactement la même que ce qu'elle était auparavant".

Dans la même collection **J'ai Lu,** un livre délicieux pour les amateurs de belles lettres sans trait d'union et de fines satires sans oignons: **La Chine m'inquiète** de **Jean-Louis Curtis.** C'est Mai '68 tel que vu par Proust, Céline, Bernanos, Valéry, Claudel, Giraudoux, Breton, Malraux, Aragon, de Beauvoir, etc. Aussi, un roman de science-fiction de **Gérard Klein: Les Seigneurs de la guerre.** Toujours, en S-F des romans de Philip K. Dick dont les titres français m'échappent et qu'il m'est impossible absolument de vérifier (oui, il faut me croire) maintenant mais que je vous assure que je le ferais le pourrais-je seulement (si c'est Pierre-François qui les a pris, je vous jure qu'il va... mais non je m'excuse, je m'emporte, je m'embrouille, ce n'est pas ça du tout dont je voulait vous entretenir, oui qu'était-ce donc?) ah! si seulement j'avais les titres pour vous assurer que si vous ne connaissez pas **Philip K Dick** (c'est beau ce K en plein milieu non?) (et puis ça se prononce très bien non?) vous feriez mieux de le faire, et que si vous le connaissez, alors réjouissez-vous du fait que d'autres romans de lui viennent de paraître. Fade-out.

Au **Seuil,** dans la collection Points-Histoire, édition revue et augmentée du très beau livre de **Henri-Irénée Marrou: De la connaissance historique.** Dans la collection Microcosme,réédition des oeuvres suivantes: **Les Origines de la Vie** de **Joel de Rosnay,** une extraordinairement bien faite introduction à la biologie: **Voltaire** par **René Pomeau; Saint-Exupéry** par **Luc Estand;**et **St Ignace de Loyola** par **Alain Guillermou.**

Chez 10/18, parution d'un Colloque de Cerisy sur **Changement de forme, Révolution, Langage.** En 2 tomes dont le premier s'intitule: **Change de forme, Biologie et Prosodies,** et le second **Change matériel: Folie, Histoire, Récit.** "Pour la première fois s'explore ici l'**Objet qui change.** une suite sans précédent de découvertes et de modèles à la jointure du corps et du langage. Dans les formes de la commande cérébrale. Dans la poétique comme "changement de formes". Dans la prosodie arabe, les comptines anglaises, la théorie de la syntaxe et du rythme, la critique générative, "l'opération traduisante": une grande trame court, surprenante. Celle du **transformationisme".** Rappelons dans le même esprit et dans la même collection de poche, le superbe volume de **René Thom: Modèles mathématiques de la morphogenèse,** que, malgré son insensé titre, on ne saurait trop recommander à ceux qui s'intéressent à... tout.

DAVID COOPER
UNE GRAMMAIRE A L'USAGE DES VIVANTS

A ceux qui survivront et à ceux qui déjà survivent à leur mort.

Aux innombrables révolutionnaires anonymes, aux poètes fous et aux fous poètes de par le monde, qui jamais ne se soumettront.

combats SEUIL

seuil 160 p. $8.50

DU MÊME AUTEUR
Psychiatrie et anti-psychiatrie
collection « Champ freudien », 1970.
Mort de la famille
collection « Points », 1972.

hobo/québec



LORSQU'ON CASSE LES GOSSE S DU LOGOS

Truc: sauter par-dessus les passages techniques et savourer le savoureux reste (beaucoup).

Aux **Presses Universitaires de France,** la publication d'un ouvrage philosophique d'un auteur québécois **Pierre Bertrand: L'oubli: révolution ou mort de l'histoire.** Tout est dans le titre: de quelles origines doit-on se ressouvenir pour que l'histoire ne sombre pas dans l'anéantissement de notre propre bêtise éveillée? Dites pourquoi et donnez trois exemples (pris si possible dans votre localité ou votre paroisse). Ne trichez pas.

Chez **Gallimard,** une édition révisée des **Nouvelles Orientales** de **Marguerite Yourcenar.** Du grand art, de la réalité à la transparence. Il y a là (permettez-moi ces expressions vieilles comme le monde) une quintessence de sublime dont quelques gouttes suffiront à dissoudre l'affreuse banalité du quotidien et de la réalité, qui, soit dit en passant, n'ont absolument rien de banal si seulement nous savions y vivre d'une "autre" façon. Particulièrement recommandé à cet effet, la première nouvelle: **Comment Wang-Fo fut sauvé.**

Toujours chez **Gallimard,** réédition du **Robinson Crusoé** de **Daniel Defoe,** avec une préface de **Michel Tournier** (l'auteur de **Vendredi et les Limbes du Pacifique)** dans la collection 1000 Soleils. Dans la collection **Exploits,** réédition de **l'Expédition du Kon-Tiki** de **Thor Heyerdahl.** Dans la collection **Idées, Initiation, rites, sociétés secrètes** de **Mircéa Eliade: Libertinage et Révolution** de **Peter Nagy;** et **Le Flâneur des deux rives** du vénéré et regretté **Apollinaire.** Dans la collection **Folio,** les **Romans de la Table Ronde** de **Chrétien de Troyes; Les Brûlés** de **Zoé Oldenbourg,** qui décrit "la résistance des cathares à la persécution dont ils sont l'objet pendant et après la croisade des Albigeois". **Printemps noir** de **Henry Miller;** et l'extraordinaire **L'Enfant et la Rivière** de **Henri Bosco,** roman dont nous reparlerons ailleurs. Et enfin dans la collection **Poésie, Destinée Arbitraire** de **Robert Desnos.**

Pour les Angliches-et-ceux-qui-comprennent-la-langue-des, la maison californienne **Level Press** vient de publier le fameux et introuvable **The Hasheesh Eater, passages from the life of a Pythagorean** de **Fitz Hugh Ludlow.** Ecrit en 1857 par un jeune américain de 20 ans (la même année que Baudelaire publiait ses Fleurs du Mal), The Hasheesh Eater demeure un des plus grands et un des meilleurs textes jamais écrits sur l'aspect **subjectif** des voyages cannabiniques. Merveilleusement délirante traversée de part en part de mysticisme cosmico-phantasmagorial, on a dit de cette oeuvre que c'était du Dante drogué. Elle fut une des lecture favorites et recommandées des sommités fleuries suivantes: Mark Twain, Aleister Crowley et Timothy Leary. Douze illustrations parties de Sätty ponctuent le texte. A offrir et à s'offrir.

Toujours en anglais, chez **Straight Arrow Books** (la maison d'édition du journal Rolling Stone), parution de **Energy, Earth and Everyone, a global energy strategy for Spaceship Earth,** qui est le rapport final des célèbres ateliers **World Game** de Buckminster Fuller, et leur proposition la plus complète, réaliste et concrète. C'en est génial d:optimisme et d'éco-engineering. Préface flippée de Fuller (comme toujours) et étonnante postface de Stewart Brand, l'éditeur visionnaire du Whole Earth Catalogue. Signalons que le W.E.C. (qui a été suivi d'un W.E. Epilog) continue ses activités dans une revue trimestrielle, le **Co-Evolution Quaterly** qu'on ne saurait trop recommander aux planètrippeux cybernéticо-pétés et aux ingénieurs de la survie harmonique. Dans la même veine, parution (il y a quelque mois déjà) du dernier livre de **John Lilly: Simulations of God: the Science of Belief.** L'escouade cosmique de l'anti-paranoia strikes again. Enfin, pour ceux qu'étonnent et que fascinent la présence de l'**altruisme** dans nos gènes et ceux des animaux, une énorme brique de 10 lb et 700 énormes pages vient de paraitre: **Sociobiology, the new systhesis** de **Edward O. Wilson,** oeuvre dont la critique américaine a souligné le caractère révolutionnaire et fondateur. Une nouvelle science est née, la "sociobiologie", qui semble-t-il, devrait assez drastiquement renouveler nos concepts d'évolution et de société. Le premier chapitre s'intitule: La moralité des gènes. Puisque nous y sommes, mentionnons une réédition de l'anti-Darwin par excellence, le célèbre **Mutual Aid** du prince-savant-anarchiste russe **Petr Kropotkin,** qui soutenait, après des années d'observation sur place, que l'évolution des races animales n'avaient pu se faire par compétition, le célèbre "struggle for life", mais bien par entraide mutuelle.

Aux **Editions Fides,** réédition du tome 7 de l'**Histoire de la Province de Québec** (qui en compte 41) par Robert Rumilly. Ce volume est consacré à Louis-Olivier Taillon et couvre la période 1892-95. Réédition aussi par les (éphémères) **éditions de Montréal** (distribuées par L'étincelle) de l'**Histoire de Jos. Montferrand** par **Benjamin Sulte,** les aventures du cageux le plus batailleur du Québec, et réédition des **Recettes de la Révérende Mère Caron:** des pigeons , des oies, et des canards, des cochons, des morues et des saumons, des huitres et de l'achigan, les épices, la crème et le brandy, on ne se privait de rien chez la Révérende...

Aux **Editions Parti Pris** parution de **Libertés Surveillées** de **Gérald Godin,** dont on parlera dans le prochain numéro et de deux plaquettes de poésie, **La plus belle Ile** de **Michel Garneau** et **Fin d'end** de **Louis Bergeron.** Michel Saint-Germain parlera dans le prochain numéro du livre de **Jacques Renaud, Le fond de l'errance irradie:** l'eschatologie vue du Québec.

Signalons au passage le dernier numéro (no 2, nov-déc 75) de la revue Dérives, poésies du Québec et du Tiers-Monde.

Pour les enfants, jeunes et vieux, parution chez **Hachette,** d'une autre histoire fantastique de **Jules Verne, La chasse au météore.**

Chez **Flammarion,** parution dans la célèbre **collection Tout l'oeuvre-peint de,** de l'oeuvre d'Eugène Delacroix, ce romantique qui avait le romantisme en horreur, qui ne rêvait que d'équilibre et n'était hanté que par le sauvage, le primitif, l'emporté et peut-être ce que la mythologie, avec ses dieux et ses héros, a d'à la fois glacé et bouillonnant. ($13.50).

Une surprise pour la fin. Dans la collection **Poésie** de **Léméac,** un très beau recueil de **Sylvie Sicotte: Femmes de la forêt.** Dans la préface, elle écrit: "Je ne suis pas indienne selon les liens du sang ou du mariage, pourtant, de coeur et d'esprit, je me sens indienne". Ce qui lui permet d'écrire ces vers pour son fils:

mon fils
tu es un indien
tu n'es pas un blanc
trop de sang coule dans tes veines
trop de notre pays a modelé ton regard

les indiens
qui l'ont façonné
existent
depuis des millénaires
dans ce pays
les blancs
qui l'habitent
sont des déracinés
de fraiche date
la lignée rouge est la plus longue
et la plus forte
c'est elle
qui déferlera un jour sur ce pays
elle surgira de toutes les pores de la terre
de toutes les grottes du roc
de toute la sève des arbres
elle s'épanouira dans le cri des oiseaux

...

l'eau n'a de force
que si elle vient des profondeurs
l'eau n'a de sens
que si elle retourne à la montagne

Une femme se découvre dans la nature et se redécouvre dans sa nature indienne. Victime de toute part, il ne lui reste plus que parler à la lune et à l'ours. C'est si beau qu'on pleure en silence, ce qui n'est qu'une autre façon de résonner avec les morts, les anciens morts, eux et elles les gages de notre fécondité...

QUELQUES PARUTIONS..... à venir...:

Fin mars, **Josée Yvon** publiera aux **Herbes Rouges** son dernier recueil: **Filles-commandos bandées.**

En avril, les Editions **Parti Pris** publieront **Comme la peau d'un Rosaire** de **Denis Vanier,** avec des préfaces de Paul Chamberland et de William Burroughs, et des dessins de François d'Allégret. A l'automne '76, paraitra aussi chez **Parti-Pris** le tome I des Oeuvres complètes de Denis Vanier, avec préface de Marie-Francine Hébert.

En mars, parution chez **Gallimard,** dans la Bibliothèque des Sciences Humaines, d'un ouvrage important de **Jean Baudrillard: L'échange symbolique et la mort.** Baudrillard serait la nouvelle étoile brillante dans le firmament (pourtant déjà plein) de la pensée française. Il paraitrait même que l'avant-garde socio-politique ne jurerait plus que par son (remarquable et révolutionnaire): **Pour une critique de l'économie politique du signe** (Les Essais, Gallimard).

Aux **Editions de Minuit,** parution prochaine du **Journal d'un Innocent** de **Tony Duvert.**

recherches amérindiennes au québec

417 st-pierre suite 49 montreal H2Y 2M4 tel 849 9704

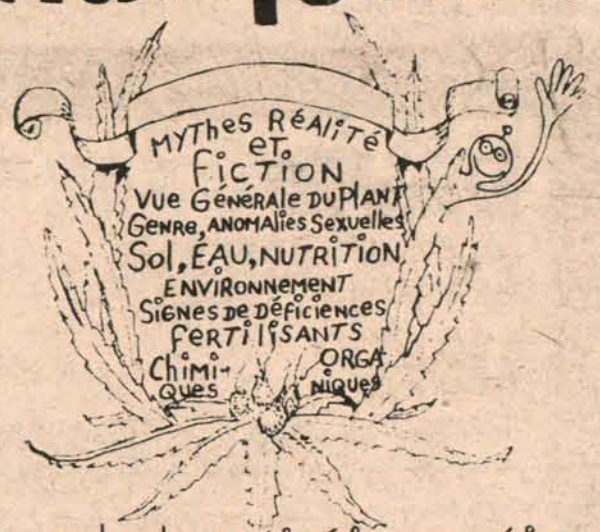
5 NUMEROS par année

abonnement:
étudiant $ 8
régulier $10
institution $15

REVUE D'INFORMATION SUR LES CULTURES ET L'ACTUALITÉ AMÉRINDIENNES

le livre de poche du Cultivateur de

Marijuana



TOUT SUR LA CULTURE - INTÉRIEURE OU EXTÉRIEURE
GRAINES, JEUNES POUSSES, GERMINATION, TRANSPLANTATION
EFFETS DE L'ÉCLAIRAGE MODÈLES DE CROISSANCE
RÉCOLTE SÉCHAGE
COMMENT AMÉLIORER UN BON PLANT
PROPRIÉTÉS GÉNÉTIQUES, GREFFES.
COMMENT DÉCELER L'ADULTÉRATION (STOCK COUPÉ)
TESTS SUR OPIUM, MORPHINE, HÉROÏNE, CODÉINE.
NOMBREUX DESSINS, GRAPHIQUES ET DIAGRAMMES
BIBLIOGRAPHIE (118 VOLUMES À TRAVERS LES AGES)

TRADUIT DU BESTSELLER AMÉRICAIN
"The CULTIVATOR'S HANDBOOK of MARIJUANA"
© 1971 PAR WILLIAM D. DRAKE J.R.

.....

les EDITIONS, KABOUL ENR.
C.P. 387 QUÉBEC 4
Veuillez me faire parvenir (....) exemplaire (s)
Du livre de poche du Cultivateur de Marijuana.
Coût → $4.00 l'unité (frais postaux compris)
NOM. .....
ADR. .....
.....

LE REPERTOIRE QUEBECOIS

Les grands médicaments.

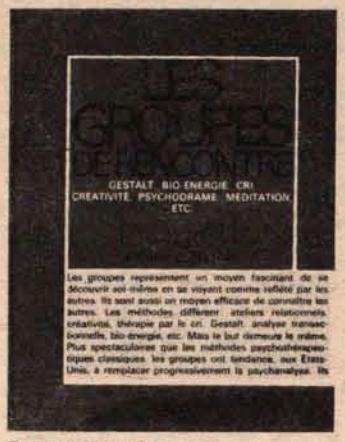
Parmi tous les grands scandales qui ternissent la beauté de l'art médical et des sciences de la santé, il y a celui des médicaments. Voici un livre qui fait le point et dit la vérité. Il est écrit par un médecin qui a travaillé dans l'industrie pharmaceutique pendant longtemps. Classification des médicaments, traversée de l'organisme par les médicaments, mécanismes d'action, médicaments et hérédité, interactions médicamenteuses, tout y est, peut-être un peu schématiquement, mais suivi d'un dossier sur 36 grands médicaments (définition, mode d'action et d'administration, spécificité thérapeutique, effets secondaires indésirables) plus 14 pages sur la cancérogenèse, une bibliographie de 16 pages et un index de 37. Un document utile.

CA.



Les grands médicaments
Henri Pradal
1975, 315 pp.
Seuil
$15.50

1. Le médicament est aussi vieux que l'humanité malade.
2. Les médicaments sont en bien plus grand nombre que les maladies.
3. « Tout traitement médicamenteux est une intoxication dirigée », sinon contrôlée.
4. Tout le monde connait le « pourquoi » d'un médicament; presque personne le « comment ».
5. Pour celui qui n'en a pas besoin, le médicament est toujours nocif.
6. La morale interdisant l'étude scientifique du médicament chez l'homme, la thérapeutique ne peut être considérée comme une discipline scientifique.
7. « C'est l'âme qu'il faut soigner, si l'on veut que le corps soit en bon état » (Platon, *Charmide*).

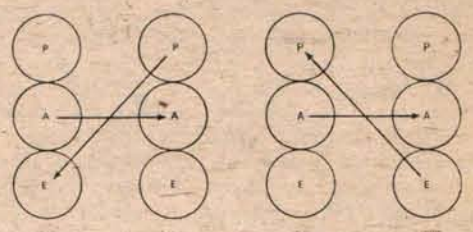


Les groupes de rencontre
Catherine Dreyfus
1975, 255 pp.
Retz
$12.95

Les groupes de rencontre

Gestalt, bio-énergétique, cri primal, psychodrame, dynamique de groupe, ondes alpha, Esalen, synectique, créativité, Arica... Une bonne petite encyclopédie critique des diverses techniques socio-psychologiques d'harmonisation du moi. Ces techniques sont utilisées aussi bien par les banques que par les freaks; elles sont efficaces mais dangereuses. Ce livre vous aidera à discerner l'esprit de chacune, et à faire votre choix.

CA.



Deux exemples de transactions croisées :
A un stimulus Adulte du mari : « Chérie, où sont mes boutons de manchettes? », la femme a une réponse. Parent *(à gauche)* du type : « Tu ne peux pas faire attention à tes affaires? », ou Enfant *(à droite)* du type : « Tout est toujours de ma faute. »

Parousie

Jouhandeau et sa "terrible" épouse, Elise, adoptent un enfant de cinq ans, Marc. L'histoire d'amour entre Jouhandeau qui a plus de 70 ans, et cet enfant, "terrible" lui aussi, commence. L'auteur tien le journal de cette histoire, et c'est un véritable traité de pédagogie trippée auquel on a droit. Des réflexions de "pépé" jusqu'au mots d'enfants de Marc, des aveux d'amour jusqu'aux déclarations de guerre, cette oeuvre vibre d'intelligence et de compassion. Devrait réconforter et faire rire tous les parents engagés dans la longue, difficile, éprouvante, et merveilleuse aventure de l'enfant à élever.

GK.



Parousie
Marcel Jouhandeau
1975, 361 pp.
Gallimard
$13.50

Aucun rapport entre l'indifférence à la société et une absence quelconque de charité. Tous les êtres que j'ai vus préoccupés de questions sociales ne songeaient qu'à eux.

L'amour du prochain n'a rien d'abstrait. Il ne s'adresse pas à un groupe ni à l'humanité entière, mais chaque jour à des êtres, voire à un seul être concret.

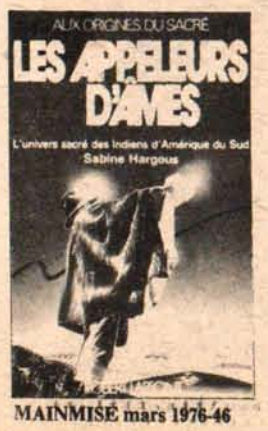
Ce qui attache, autant que je peux le démêler, Élise à Marc, c'est son sexe, c'est l'Homme, c'est l'homme qu'elle suppose, qu'elle prévoit qu'il sera. Elle prépare en lui l'Amant.

Je dis à Marc :
— Tu te prends pour un Ange?
Lui. — Non.
— Pour un Diable?
— Non plus.
— Alors, pour quoi?
Lui. — Pour un Sauvaze.
Et c'est en effet le Sauvaze en lui qu'on aime.

Les appeleurs d'âmes

Tout sur l'art des sorciers indiens d'Amérique du Sud: La maladie, ses liens avec la mythologie, magie et médecine, divination et lieux de puissance, fêtes et cérémonies thérapeutiques ou prophylactiques, aptitudes et connaissances des sorciers, leur arsenal médicinal... Un traité très complet de médecine naturelle, très enrichissant et passionnant à lire.

CA.



Les appeleurs d'âmes
Sabine Hargous
1975, 300 pp.
Robert Laffont
$15.00

A ces éléments thérapeutiques qui proviennent des trois règnes de la nature, s'ajoutent des éléments de la médecine dite répugnante, mais particulièrement efficaces dans les rites de guérison où ils forment une composante fondamentale de la thérapeutique mystique.

Ainsi les sécrétions du corps humain, parce qu'elles proviennent de régions plus ou moins proches du centre vital, sont chargées de cette puissance d'« âme » qu'elles ont recueillie au contact du principe essentiel. Les sécrétions, comme les excrétions, jouent un rôle primordial dans l'élaboration de potions, pommades, collyres, etc.

La salive *hedionda*, celle du matin au réveil, est une véritable panacée pour toutes les contusions infantiles, pour dissoudre les goitres, etc. Mais elle est également un puissant contre-maléfice, et, lorsque quelqu'un a blasphémé, il faut cracher immédiatement afin de se préserver de la puissance néfaste libérée par la parole du blasphémateur.

Le cérumen est utilisé comme collyre sec, tandis que les excréments humains jouissent d'un grand prestige dans la guérison de nombreuses maladies, car ils sont porteurs d'une puissance certaine. On les emploie en cataplasme contre la sciatique; pour blanchir la peau du visage et contre les piqûres d'animaux venimeux. Enfin, dilués dans de l'eau, ils sont utilisés contre l'alcoolisme, ou, dilués dans de l'urine, contre le typhus.

Ainsi, de par leur qualité de substance d'« âme », chez certains groupes « primitifs », les excréments ne peuvent en aucun cas être abandonnés en terrain ennemi, car cela reviendrait à y abandonner une partie de sa force, en des mains hostiles. Si l'on veut haïr très fortement une personne, il convient de manger ses excréments, car cela équivaut à la priver de l'une de ses plus puissantes substances d'âme et à la rendre vulnérable.

L'urine est aussi très recherchée, particulièrement pour traiter les blessures infectées, car l'urée possède des propriétés dissolvantes °. C'est surtout dans les soins apportés aux ulcères variqueux, brûlures, etc., qu'elle est employée pour favoriser la cicatrisation, tout en désodorisant les plaies.

Fraîche, elle sert en friction contre les maux de tête; comme dentifrice, ou en gargarisme contre les angines, et se prend en petits verres contre les douleurs d'estomac ou les affections nerveuses.

Fermentée, on s'en sert pour laver les cheveux et combattre les pellicules; comme sudorifique dans les maladies à forte fièvre; en friction avec des feuilles de tabac macérées contre l'urticaire, le prurit et autres affections de la peau. Enfin, lorsqu'il s'agit de mettre en fuite les maladies, on place aux quatre coins de la pièce des jarres pleines d'urine fermentée °.

Pierre DesRuisseaux

Pierre Desruisseaux est l'auteur du P'tit Almanach illustré de l'habitant, publié aux Editions de l'Aurore, un très bon petit manuel de recettes techniques et d'amour de la terre; il a aussi publié le Livre des proverbes québécois, et plusieurs autres livres dont tout récemment un roman, le Noyau. Il a été l'un des premiers à venir nous voir quand nous avons annoncé le projet du Répertoire, et à nous proposer son aide. Voici deux ou trois recettes inédites dans le style du P'tit Almanach qu'il nous a apportées spécialement pour cette page.

CA.

●

Poli à poêle

Si vous avez un vieux poêle de fonte dans votre maison, vous voudrez sans doute lui donner un beau poli comme celui qu'avaient les poêles de nos ancêtres. Voici donc une gaçon de fabriquer un poli qui donnera entière satisfaction:

mine de plomb pulvérisée:	1 livre
essence de térébenthine:	4 onces
eau:	4 onces
sucre:	1 once

Etendre à l'aide d'une brosse, puis brosser de nouveau pour faire reluire.

●

Pour rendre souple le cuir durci

Faire bouillir de l'écorce de chêne ou de pruche et y plonger les chaussures. Avant de laisser sécher, il est bon de graisser le cuir avec de l'huile de ricin ou de castor.

●

Baromètre naturel

Voici un baromètre naturel des plus faciles à confectionner. Il suffit d'un pot rempli de sable humide sur lequel on pose une pomme de pin. Par beau temps, les écailles s'écartent et s'ouvrent tandis que par temps humide, elles se ferment hermétiquement.

Le géranium aussi peut servir de baromètre; le fruit, c'est-à-dire la longue gousse qui se prolonge au bout des fleurs du géranium est extraordinairement sensible à l'humidité, et marque cette sensibilité en s'allongeant. Tracez sur une feuille de papier des cercles concentriques de 6, 7, 8 centimètres de diamètre, collez ce papier sur une planche et au centre des cercles, faites un petit trou dans lequel vous fixerez la tige de géranium avec un peu de colle, mais de manière que les spirales restent libres. Par temps humide les spirales se dérouleront tandis que par temps sec elles s'enrouleront. Voilà un hygromètre qui vaudra les meilleurs capucins de cartes.

La sangsue est également sensible aux changements d'humidité dans l'air. Suffit de la déposer dans une bouteille de verre d'une chopine remplie aux trois quarts d'eau:

la sangsue reste au fond, immobile, en forme de vis = beau temps.
elle remonte = pluie.
elle s'agite = vent.
elle s'agite et se tient hors de l'eau = orage ou tempête.
en hiver, elle se tient au fond = froid.
en hiver, elle se suspend au goulot = neige.

PDR.

DES OUTILS PLANETAIRES

Le Répertoire est un outil double: un manuel d'accès à l'information, aux outils intellectuels et physiques, et un manuel pratique, de techniques et de recettes. Ce mois-ci, comme le mois dernier, les livres présentés sont sélectionnés parmi les parutions récentes chez les éditeurs; ce sont ceux qui collent le plus à la définition d'un outil planétaire (voir MM53 p.45). Les recettes pratiques sont prises dans le courrier reçu ou apportées par des visiteurs. Ces deux pages ne sont pas un extrait du Répertoire final (bien que tous les livres mentionnés se retrouveront dans le Répertoire, mais classés par thèmes), il s'agit plutôt pour nous de nous exercer à la méthode du Répertoire, tout en vous montrant de quoi elle a l'air, cette méthode. Le succès des pages 46 et 47 de MM55 a été enthousiasmant et j'ai eu bien du fun à les monter. Lettres, recettes, techniques, commentaires et suggestions sont toujours les bienvenus: 1591, rue St-Denis, Mtl. Tél: 849-7246. CA.



Architecture animale

La vie est existence et elle est surtout architecture. Car tout organisme vivant vit "quelque part". Le corps (tous les corps et pas seulement l'humain) est un temple où se révèlent à nos sens, à notre entendement et à notre admiration les grandes lois de la matière et de la Forme. Le livre de von Frisch, prix Nobel et grand spécialiste des abeilles, devrait être, au-delà de ce qu'ils nous apprend sur la vie animale, une source inépuisable d'inspiration pour tout architecte "amateur" (et autre) désireux de construire son propre gite et soucieux de respecter les "morphologies" inhérentes aux différents matériaux. Manuel pour les artistes aussi. Pour les mathématiciens de la topologie (do you know René Thom?) (I do, too). Pour les historiens. Pour les philosophes. Pour les enfants.
G.K.

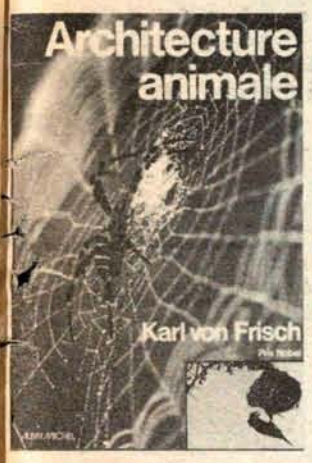
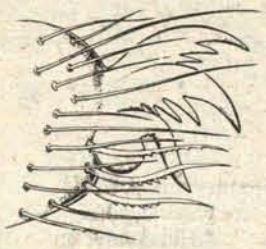


Fig. 15. Pointe du pied d'une araignée porte-croix, agrandie.



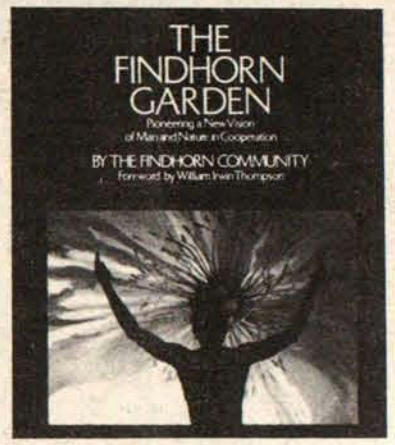
Architecture animale
Karl von Frisch
1975, 345 pp.
Albin Michel
$24.75

The Findhorn Garden

Autant que d'azote, les plantes ont besoin d'affection. A Findhorn (Ecosse), une communauté de jardiniers se sont mis à l'écoute intime des esprits qui habitent chacun de leurs végétaux, qui consentent alors à pousser dans le sable et la poussière. Un exemple parfait de symbiose homme-nature. C'est à peine croyable, mais il est aussi incroyable qu'ailleurs des plantes puissent encore pousser sans qu'on tienne compte de leurs lois internes, dans la vieille perspective de domination de la matière. C'est un beau livre, conçu, écrit et illustré par la communauté de Findhorn, ses sorciers et ses lutins. Des photos superbes de végétaux habités par la lumière, et d'humains illuminés par la conscience de l'unité.
MSG.

"Vous n'avez qu'à vous accorder à la nature jusqu'à ce que vous sentiez le flux d'amour. Peu importe qu'il y ait ou non un message, c'est l'état qui compte. C'est toujours à votre état que la nature réagit, non à ce que vous dites, ni à ce que vous faites, mais à ce que vous êtes"

(message des Devas du jardin)



The Findhorn Garden
by the Findhorn Community
1975, 180 pp.
Harper & Row
$11.75

La Revue française **"Nature & Progrès"**, publiée depuis 12 ans par l'**Association Européenne d'agriculture et d'hygiène biologiques,** propose dans son **Service Librairie** un ouvrage intitulé **"Les jardins de Findhorn"** pour la somme de 8 FF. Aucun d'entre nous ne l'a eu entre les mains ici, mais vous pouvez vous le procurer en envoyant un chèque international de 8 FF + 3.50 FF (frais d'envoi) à:
Nature & Progrès
Service Librairie
3, Chemin de la Bergerie
91700 - Ste-Geneviève-des-Bois
France
(N.B.: Ne soyez pas trop pressés, le courrier est lent!)



Les rites secrets des Indiens Sioux

Enfin disponible en livre de poche la traduction française de "The Sacred Pipe", suite du célèbre "Black Elk speaks". On connaît trop peu la "spiritualité" des Amérindiens, et ce peu on ne le connaît le plus souvent que par des écrits blancs. Ce livre est une transmission directe d'un vieux sage Sioux, dépositaire de la sagesse de son peuple et de leurs rites du Calumet. C'est d'une rare puissance et d'une terrible profondeur. Comme l'écrit Frithjof Schuon dans sa très belle préface: "La Nature, dont l'Indien se sent comme l'incarnation et qui est en même temps son sanctuaire, finira par vaincre ce monde artificiel et sacrilège, car elle est le Vêtement, le Souffle, la Main même du Grand-Esprit." Manuel de guérilla pour commando psychique. Mieux encore: manuel de méditation. Mieux encore: manuel de paix.
GK.



Les rites secrets des Indiens Sioux
Héhaka Sapa (Black Elk)
1975, 189 pp.
Petite Bibliothèque Payot
$3.20

Tous chantent à nouveau ; après un moment on ouvre la porte et on passe le Calumet au saint homme assis à l'Est ; celui-ci l'allume, en tire quelques bouffées et lui fait faire le tour du cercle. Quand tout le tabac est consumé, l'assistant reprend la Pipe et la remet sur le tertre avec son tuyau dirigé vers le Sud. La porte de l'*initi* est fermée une dernière fois, et alors le saint homme adresse sa prière aux pierres :

« O vous, pierres anciennes, vous êtes pleines de mystère, vous n'avez ni oreilles, ni yeux, cependant vous entendez et voyez tout. Par vos pouvoirs ce jeune homme est devenu pur et digne de partir pour recevoir un message du Grand-Esprit. Les hommes qui gardent la porte de cette loge sacrée l'ouvriront bientôt pour la quatrième fois, et nous verrons la lumière du monde. Ayez pitié des hommes qui gardent la porte. Que leurs générations soient bénies! »

De l'eau est versée sur les pierres encore brûlantes, et après que la vapeur a empli toute la loge durant un moment, la porte est ouverte et tous les hommes s'écrient : « *Hi ho! Hi ho!* Grâce soit rendue! »

L'implorant quitte la loge le premier et, pleurant sans arrêt, il va s'asseoir sur le sentier rituel vis-à-vis du tertre où repose la Pipe. Un des assistants ramasse la peau de bison qui a été purifiée et la dépose sur les épaules de l'implorant ; un autre prend la Pipe et la présente au jeune homme qui est maintenant prêt pour aller sur une haute montagne implorer une vision.

La forme et le sens

Un excellent livre à lire pour ceux qui veulent comprendre l'art moderne. L'introduction est superbe: l'auteur y relie l'art moderne à l'art égyptien. Pour l'un comme pour l'autre la ressemblance n'a aucune importance; c'est la fonction qui compte, et derrière elle le fonctionnement. Le peintre met en "forme" pour que se dégage un sens, représente pour que se dégage la "présence". Un chapitre absolument brillant sur Paul Klee, au travers duquel il fonde la validité indiscutable de l'art moderne, dont le projet et la mission sont d'utiliser les éléments du monde moderne (physique, technologie) pour les faire "signifier" par un art de forces et non plus de formes. Brillant, pas cher, un bon outil.
CA.



La forme et le sens
Jean-Louis Ferrier
1975, 215 pp.
Denoel, Coll. Médiations
$3.95

Une des hypothèses les plus séduisantes de Jung, au contraire, est celle d'un transformisme psychique dont nous continuerions à porter les traces au fond de notre être, parallèle au transformisme organique qui a abouti à la formation de notre espèce. Autrement dit, nous serions tous un peu dynosaure, un peu archéoptérix, un peu pithécanthrope dans nos réactions et nos pensées, nous en conserverions « l'écho » qui parfois remonte de la profondeur des gouffres et suscite nos hantises. C'est l'intuition d'un tel transformisme qui est sans cesse présente dans l'œuvre de Klee et c'est en elle que s'articulent les dimensions visionnaire et opératoire qui constituent sa peinture.

Ce qui hante le peintre, c'est « la perte des rives », c'est-à-dire le franchissement du seuil intellectuel et affectif en deçà duquel il suffit de se situer pour que l'ensemble du réel *se corresponde* tout à coup.

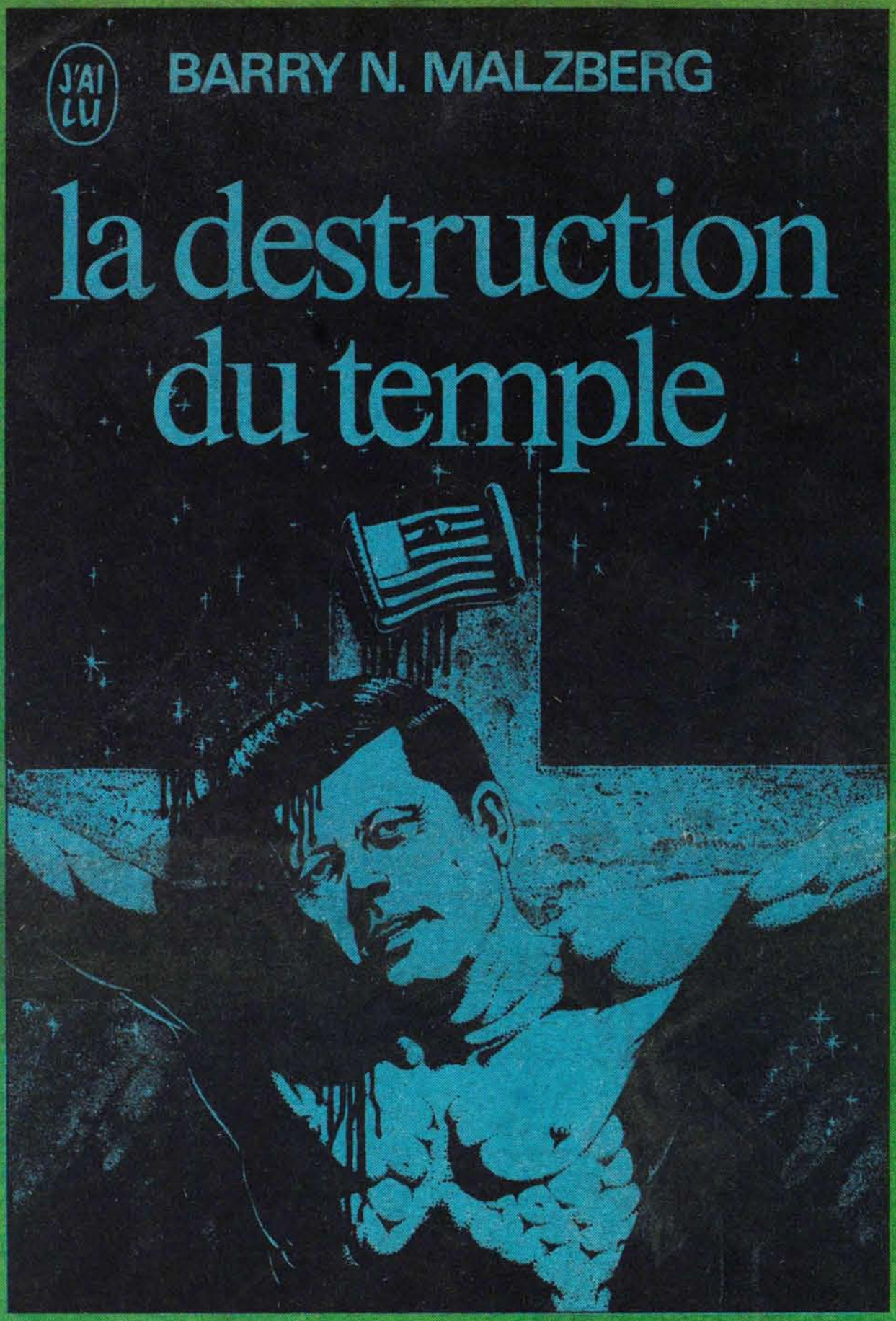
Les Arts Martiaux

Dans le Karaté, le Judo, l'Aikido, le Kung Fu ou le Tai Chi, c'est une danse cosmique que l'adepte pratique; et passé maître il est invincible parce qu'il mime à la perfection les forces naturelles. Dans ce livre, Paul Ohl rétablit bien des vérités sur la raison d'être des arts martiaux, la philosophie qui les sous-tend et leur pratique. Une originalité: une série de notices biographiques sur 16 grands maîtres, avec des citations d'eux. La moitié du livre est consacrée au Karaté et à toutes ses nuances.
CA.

La vacuité de l'esprit est un précepte du zen, un état emprunté par le karaté et que les grands maîtres ont associé à une recherche philosophique, celle de l'union du corps et de l'esprit. De toute évidence, la sagesse dicte que la première victoire de l'homme est celle qu'il remporte sur lui-même et c'est une des voies privilégiées qu'offre le karaté.



Les arts martiaux
Paul E. Ohl
1975, 299 pp.
La Presse
$6.95



J'AI LU

Barry N. Malzberg est né à New York en septembre 1939. Il est l'auteur de très nombreux romans soit sous son nom, soit sous le pseudonyme de K.M. O'Donnel. Il écrit aussi bien des romans policiers, d'aventures et d'anticipation.

« Oswald tire sur Kennedy. Jusque-là, c'est bon, cette fois, mais ensuite tout recommence à aller de travers. C'est bien simple, il n'y a rien à faire avec ces gens-là. Cet imbécile de Kennedy a jugé bon de se mettre debout dans la limousine, ce coup-là, et il tombe pesamment, sans aucune élégance... Oswald, inconscient du désastre et ne pensant, comme tous les autres, qu'à sa propre prestation, balance allégrement son fusil du haut du dixième étage et disparaît de la fenêtre tandis que je me sauve ventre à terre. »

Reconstitution ? Film ? Jeu ? Et s'il s'agissait d'une autre réalité plus terrible encore, une réalité dans laquelle, à chaque instant, Lee Harvey Oswald tire sur le président Kennedy ?







La collection qui choisit bien ses livres.

...CU LE
...VR. 1976
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DU QUÉBEC